Classeur **Cosmos** Relieur

Modèle R

(Pour commande de classeurs semblables rappeler cette lettre et indiquer la couleur).

Casier:

N°

Conte pour interdite

Ville:

Nom:

Rue:

Année

No. d'ordre:

874

Le pays Mossi
et
sa population

Étude historique, géographique,
économique, sociologique et ethnographique

par

le Capitaine G. E. Lambert
de
l'Infanterie Coloniale

août 1907.

Le pays Mossi

et sa population

Etude historique, économique et géographique
suivie d'un essai d'ethnographie comparée

par

le Capitaine G. E. Lambert

de l'Infanterie Coloniale

Commandant le Cercle de Ouagadougou (1905-1907)

Mars 1907.

Sommaire

Introduction. — L'empire Massi et les chroniques arabes — Premières explorations — Chronologie de la conquête — Alors et lacunes des travaux antérieurs — But de la présente étude.....	1
--	---

1 ^{re} Partie Le pays Massi — Géographie physique — Orographie — Hydrographie — Géologie — Flore — Faune — Géographie économique — Voies de communication — Commerce — Élevage — Industries locales.....	25
--	----

2 ^e Partie Essai historique sur les invasions Massi — La dynastie actuelle — Organisation politique à laquelle elle a présidé jusqu'à notre venue dans le pays.....	59
---	----

3 ^e Partie Étude sociologique et ethnographique sur les races habitant le Massi.....	133
I_ Vie nutritive.....	134
II_ Vie sensitive.....	138
III_ Vie affective.....	160
IV_ Vie sociale.....	201
V_ Vie intellectuelle.....	217
Index alphabétique.....	234

Table des photographies

I. Le poste de Ouagadougou — II. Un coin du marché à Ouagadougou.-----	31
III. Entrée du pont de la Volta à Ngognon — IV. La Volta Blanche à Ngognon.-----	44
V. Vue panoramique du poste de Bentkoudogo — VI. La case jumelle de Bentkoudogo (école de la Circonscription).-----	54
VII. Le Morho-Maba et les grands Kambérés — VIII. Cavaliers du Morho-Maba.-----	70
IX. Maba Kom II — X. Gam-tam du Morho-Maba.-----	103
XI — XII — XIII. Cavaliers Massi.-----	124
XIV. Groupe de musiciens et danseurs — XV. Broyeuses de mil.-----	154
XVI — XVII. Type de femme Baoussanga.-----	170

Sommaire

Introduction -

But de la présente étude

1^{re} Partie .

L'Empire Mossi et les chroniques arabes -
Premières explorations - Chronologie de
la conquête

2^{me} Partie .

Le pays Mossi - Géographie physique -
Orographie - Hydrographie - Géologie - Flore -
Faune - Géographie économique - Voies de
Communication - Commerce - Élevage -
Industries locales

3^e Partie .

Essai historique sur les invasions
Mossi - La dynastie actuelle - Organisa-
tion politique

4^e Partie .

Étude sociologique et ethnographique
sur les races habitant le Mossi

I - Vie nutritive .

II - Vie sensitive .

III - Vie affective .

IV - Vie sociale .

V - Vie intellectuelle .

Index alphabétique .

Introduction -

Pour permettre de suivre facilement les questions traitées dans cet ouvrage nous allons montrer dans un rapide exposé, comment en peu d'années, par le développement naturel d'un plan qui s'exécute avec esprit de suite et fermeté excluait néanmoins toute violence inutile, la conquête et la pacification du pays Mossi ont été assurées; comment enfin il nous a été possible de lui donner une organisation sinon définitive du moins en rapport avec les idées d'humanité et de justice qui doivent inspirer toute œuvre vraiment française.

La tâche de nos devanciers a été rude et bien remplie. Tout occupés qu'ils étaient de la prise de possession et de l'organisation rationnelle de ce vaste territoire ils ont pu néanmoins nous laisser de copieux renseignements ~~généralistes~~ géographiques et statistiques recueillis avec le plus grand soin et une parfaite clairovoyance; nous les mettrons utilement à profit au cours de cette étude. Mais sollicités par des préoccupations plus immédiates, ils ont dû négliger avec les recherches sociologiques et ethnographiques tout ce qui n'offrait qu'un intérêt purement scientifique ou spéculatif. Nous nous proposons de combler, dans une certaine mesure, cette lacune.

1^{re} Partie.

L'Empire Mossi et les chroniques arabes. —
Premières explorations. — Chronologie de la Conquête.

Au centre de la bouche du Niger presque à égale distance entre son point culminant et la Côte de l'Or, s'étend sur une vaste superficie l'Empire Mossi ainsi appelé du nom de la race qui le peuple.

Cette race s'y est substituée depuis plus de trois cents ans, à des autochtones sur l'identité desquels il a été difficile jusqu'ici de se prononcer avec certitude.

On a voulu y voir les Habés, que la poussée des envahisseurs aurait rejetés vers le nord au-delà du Yatenga. Nous croyons plutôt, et nous en donnerons les raisons au cours de cette étude, que ces autochtones appartenaient au même groupe ethnique que les Bobos et les Nounoumas, qu'ils subsistent encore dans le pays et y forment des groupements considérables connus sous le nom de Gourounsi, Kippersi, Boussangas, etc.

La famille Mandingue proprement dite est représentée par les Yarsés ou Ouangarabés, qui, fixés de loin en loin, en agglomérations vivantes et actives, ont longtemps détenu le monopole du commerce de la contrée; enfin des Peulhs appartenant aux groupes Torobés et Dialloubés, sont également disséminés sur toute l'étendue du territoire.

Du milieu de cette mosaïque de races, se détache l'élément envahisseur, l'élément mossi, qui à lui seul présente des caractéristiques assez intéressantes pour donner sa raison d'être au travail que nous avons entrepris.

Cette population est en effet d'autant plus curieuse à étudier dans ses origines, dans son état actuel, ses mœurs, comme dans son organisation politique et sociale, qu'elle diffère nettement à ces divers points de vue des autres grandes peuplades que la conquête du Soudan a mises sous notre autorité, et sur lesquelles a pu s'exercer au cours de ces dernières années, le labeur ou simplement la curiosité des chercheurs et des ethnographes.

Une idée qui s'imposera à notre esprit dès le début, c'est que malgré l'étonnante vitalité qu'elle atteste encore et qui a fait du pays qu'elle occupe le plus peuplé de l'Afrique occidentale, malgré les qualités physiques dont elle est douée, cette race est entrée peu à peu, et se trouve aujourd'hui dans une période de régression caractérisée, à laquelle l'influence de nos idées civilisatrices pourra du moins imposer un arrêt, si nous est interdit d'espérer de faire reprendre un jour à ce grand peuple l'essor dont son passé témoigne; et qu'une invasion désastreuse est venue briser, vers le milieu du XVI^{ème} siècle.

Ce système féodal compliqué que

~~Mali~~ ^{expose} ~~traditions~~ plus loins et qui a persisté jusqu'à nos jours, n'a pu prendre naissance qu'au sein d'une société déjà avancée; elle contraste en tout cas singulièrement par son aspect équilibré et fini, avec les misérables ébauches d'organisation sociale dont le pays noir tout à l'entour nous donne le spectacle.

D'autre part les chroniques arabes qui constituent pour tout le Soudan la seule tradition écrite dont nous puissions tirer quelques indications, nous montrent que ce régime a présidé jadis à l'organisation d'une puissance militaire redoutable.

Ahmed Baba et après lui Abderrahman ben abdallah nous apprennent que Tombouctou a été à une époque reculée qu'ils précisent mal, mais que nous pouvons placer vers 1395 de notre ère, saccagée par le sultan du Mossi.

« Ce fut, dit Abderrahmane ⁽¹⁾, sous le règne d'un
« des princes de sa dynastie » il s'agit de Koukour Mouca,
« et par conséquent de la dynastie de Mali ou
« Sonrhai. Mande' proprement dite, » que le sultan
« du Mossi ⁽²⁾ à la tête d'une forte armée fit une
« expédition contre cette ville. Saisis d'effroi les gens de
« Melli prirent la fuite et abandonnèrent Tombouctou
« aux assaillants. Le Sultan du Mossi pénétra alors
« dans la ville, la saccagea, et après avoir fait
« périr tous ceux qu'il put atteindre et s'être
« emparé de toutes les richesses qu'il trouva, il
« retourna dans son pays. Les gens de Melli

1 c.f. Tarikh-es-Soudan trad. Houdas. Paris Leroux 1900. Chap. III. pa 16 et suiv.

2 Le texte des divers manuscrits porte Mouchi au lieu de Mossi mais ainsi que le fait remarquer le distingué traducteur du Tarikh, l'identification des deux formes ne peut faire de doute. D'ailleurs nous avons pu constater nous-même que les indigènes originaires de Gambaka prononcent encore Mochi; ce qui justifie l'orthographe officielle Moshi adoptée par les Anglais.

« rentrèrent ensuite à Tombouctou et y
« demeurèrent cent ans.

Tombouctou, a dit le très docte juriconsulte
« Ahmed Baba, a été saccagé trois fois:
« la première fois par le sultan du Mossi, la
« deuxième par Soumi. Ali et la troisième par
« le pacha Mahmoud. ben-Zergoun. Cette
« dernière divastation fut moins terrible que les
« deux premières, dans la mise à sac de Soumi.
« Ali⁽¹⁾ il y eut le plus de sang répandu. »

L'auteur du Larikh es Soudân mentionne également,
l'an 903 de l'hégire, "1497-1498" une expédition entreprise
par El-Hadj Mohammed Askia contre Na'asira sultan
du Mossi⁽²⁾. Enfin en 969 "1561-1562" Askia Daoud dirige
une nouvelle expédition contre ce pays que son chef
est contraint d'abandonner avec toutes ses troupes.⁽³⁾

L'examen attentif de ces textes leur rapprochement
entre eux, la tradition orale que nous ~~avons~~ ^{j'ai} recueillie ici
et dans le Yatenga, ont servi de point de départ à
mes recherches. Ils ~~me~~ ont amené à une
série de conclusions qui permettent de concilier
désormais des témoignages écrits et oraux dont les
divergences paraissent irréductibles, et jettent un
jour nouveau sur la question des origines Mossi.

Ce point est mis particulièrement en évidence,
que l'empire Mossi d'où partit la grande
expédition sur Tombouctou était situé au-delà

(1) Il ne peut s'agir évidemment de Soumi-Ali Kilnou fondateur de la 2^{ème}
dynastie, car dans ces conditions, si l'on admet la concordance des chronologies de El-Bekri
et Abderrahman il faudrait placer le premier sac de Tombouctou sous le règne de
Moussa Magha 1^{er}, ce qui est de toute invraisemblance, ce dernier ayant succédé immé-
diatement à son père Koukour Moussa (1331). Il s'agit certainement de Soumi-
Ali Daou (1460-72). Binger fait d'autre part observer avec raison que la date de
1329, que nous n'avons pu retrouver dans le texte et qui serait assignée à la première destruction de
la ville, doit être rejetée; il est en effet peu vraisemblable que les Mossi aient pu trois ans après sa soumission
à Koukour Moussa réaliser leur entreprise. D'un autre côté on a vu d'après le chroniqueur, que Tombouctou
avait pu jouir de cent années de tranquillité après cet événement. Ce laps de temps doit donc au minimum
séparer les deux divastations. La date approximative que nous avons donnée d'autre part, conserve donc toute la chance
de probabilité.

(2) Larikh es Soudân ed. cit. p. 121-122.

(3) d° d° d° p. 173.

de la rive gauche du Niger et y occupait l'emplacement du Bornou actuel. Il est même probable que la limite occidentale le dépassait et englobait avec Kano, une portion du Sokoto.

C'est donc là le pays contre lequel Askia Daoud dirige l'expédition de 1561 et que son chef est contraint d'abandonner avec toutes ses troupes. Cette fuite devant l'envahisseur, c'est le grand exode qui devait amener dans la contrée qu'il occupe actuellement le peuple que nous nous proposons d'étudier plus loin.

Il avait été précédé d'émigrations de moindre importance. Les premiers groupes s'étaient détachés de l'empire qui inquiétaient déjà les incursions de voisins turbulents.

Ces groupes avaient suivi la route par laquelle s'accomplira l'émigration finale, l'avaient pour ainsi dire jalonnée pour arriver au sud du Mossi actuel, de la "terre promise" où leur race établirait non sans peine la prédominance sur les peuplades barbares qui l'occupaient.

Mais c'est bien à cette époque, ou à la période qui l'a précédée immédiatement, que l'on doit faire remonter la décadence que nous constatons ^{sur ce pays} ~~aujourd'hui~~ ^{de nos jours}. Épuisée par sa lutte avec l'envahisseur, anéantie par celles qu'il dut soutenir contre les tribus dont il fallait traverser le territoire et qui lui barraient la route d'un côté; de l'autre contre les autochtones que dans un dernier effort il devait repousser, irrémédiablement frappé dans ses forces vives, le peuple

1. Nous les y retrouvons encore à notre époque sous les noms de Dagari, Nankana, Kousaci, occupant des îlots distincts, et quoique sensiblement différenciés des Mossi proprement dits, témoignant par leur mœurs, leur idiomes et d'autres caractères ethniques essentiels de la communauté d'origine que nous leur attribuons.

Mossi n'a pu trouver au sein de lui-même les ressources nécessaires pour réagir et son long déclin a commencé.

La nuit s'est faite autour de son nom⁽¹⁾ et les chroniqueurs ne mentionnent même plus son existence.

Il est tout à ce travail de réparations intérieures. Tout il aura l'espoir d'en venir à bout.

En silence l'empire Mossi se reconstitue; lentement il transforme toute cette contrée, la couvre de villages, de cultures. On croirait à une résurrection. Mais cette vie nouvelle n'a plus dans ses manifestations l'éclat de jadis. Tout y est matériel et terre-à-terre. On dirait que le souffle puissant qui avait autrefois animé ce peuple et le faisait grand et redoutable s'est éteint à jamais; il a cessé de créer, il imite, s'attachant étroitement à une tradition à laquelle il n'ajoutera plus rien, et dont il a perdu le sentiment.

Celui qui préside à ses destinées appartient encore à la lignée des anciens sultans que l'auteur du *Barikh* nous a fait connaître, mais ce grotesque Naba⁽²⁾ Sanom paresseux et débauché qui vécut, fort mal d'ailleurs, Binger en 1888, n'a plus rien de commun avec le grand aïeul qui avait jeté l'épouvante dans l'empire Sonrhai et Conquis Tombouctou.

1. Nous ne citerons que pour mémoire la prétendue ambassade envoyée en 1933 par les Portugais au Sultan du Mossi en lutte avec un "Mandi Mouca" ? roi de Mali que nous n'avons pu identifier. Nous savons d'ailleurs que la dislocation de l'empire de Mali qui fut pour une grande part l'œuvre de même Mohammed Askia dont il question plus haut, était accomplie vers la fin du règne de ce dernier c'est-à-dire à la même époque.

Nous aurions également passé sous silence les racontars ridicules attribués au Woloff Bénoy. Le seul intérêt qu'ils puissent présenter réside dans cette considération que c'est par eux que le nom de Mossi fut pour la première fois révélé au monde civilisé.

C'est en effet dans cet état que les premiers voyageurs européens ont trouvé les habitants du Mossi. Ils nous les ont décrits sous un aspect qui diffère peu de celui auquel les autres noirs nous ont accoutumés.

Barth avait déjà donné sur leur pays des renseignements assez vagues qu'il avait pu recueillir lors de son passage dans le Libtako et le pays de Say.

Krauss le visita le premier "1886-87" et est assez heureux d'avoir remonté jusqu'à Bandiagara, ce que Binger tentera en vain l'année suivante.

Il est vrai de dire que si notre compatriote ne peut donner suite à son projet d'exploration en ce qui concerne le Yatenga et le Macina, lui seul devait nous faire connaître le Mossi d'une façon positive.

Les renseignements qu'il recueillit sur le pays et sa population aideront puissamment à la conquête et conserveront encore toute leur valeur; chose remarquable, si l'on tient compte des moyens limités dont il disposa, de la brièveté de son séjour, et des incertitudes qui rendaient sa situation très précaire.

Venant de Bobo-Dioulasso par la route de Boromo, Binger traversa une partie du Gourounsi et pénétra au Mossi par Benéma (non loin du gros marché yarse de Saraboutenga). Il y recut un excellent accueil de Bokary Kouctou, frère du Moro Naba⁽¹⁾ de l'époque et appelé à regner plus tard lui-même, sous le nom de Naba Oubogo; mais

(1) chef du pays Moro, singulier de Mossi.

contrairement aux pressentiments sympathiques de son hôte de Benéma les circonstances devaient faire de cet homme noté adversaire résolu de 1896.

Arrivé à Ouagadougou¹ le 18 juin 1888, Binger occupa au hameau de Moïomé⁽²⁾ une case que l'on y monte encore. L'attitude de Naba Sanom, d'abord amicale, ne tarda pas à changer. Brusquement, à la suite d'un entretien où Binger lui avait manifesté l'intention de poursuivre sa route vers le nord, il refuse de le recevoir; bien plus, il va même, quelques jours après, jusqu'à lui notifier grossièrement et sans en fournir de motif, l'ordre de partir.

Sans les conditions où il avait entrepris son voyage, seul et n'ayant qu'à compter que sur ses propres ressources, l'explorateur n'avait qu'à s'incliner; le 10 juillet au soir il quittait Ouagadougou.

Le chemin du Yatenga lui étant fermé, il dut revenir sur ses pas jusqu'à Benéma d'où il devait gagner Gambakta et Salaga en traversant le Gourounsi.

Mais ce court séjour lui avait suffi malgré les suspicions et la surveillance étroite dont il était l'objet - pour recueillir sur la capitale du Mossi et le pays tout entier nombre de précieux renseignements, qui témoignent d'une perspicacité remarquable et constituent,

1. En vrai langage Mossi Ouagadougou se prononce Ouagdoio, "case du respect."

2. C'est une veuve nommée Baomé qui avait déjà reçu Krauss et à laquelle les Européens savent montrer encore par les égards dont elle est l'objet et les secours qu'ils lui prodiguent qu'ils ont le culte du souvenir.

pour ceux qu'un séjour prolongé au Mossi a mis à même d'en contrôler l'exactitude, la base de toute documentation.

Le Mossi fut ensuite visité par le docteur Crozat et le Commandant Monteil. Ce dernier y pénétra par la route de Sanfiéra (petite localité voisine de Koung, où un poste fut établi tout d'abord) et de Yako; mal reçu à Ouagadougou il jugea imprudent de s'y arrêter et remonta vers le nord par la route de Boussouma et Ponsa, d'où il devait traverser le Djémmaré (pays de Gori) déjà exploré en partie par Barth.

Peu de temps après l'administrateur Alby venu du Sahoné à Ouagadougou se trouvait lui-même en butte aux dispositions malveillantes qui avaient éloigné Monteil et tentait vainement de conclure un traité avec le chef du pays.

Enfin en 1893 le Commandant Desténave venu du Macina, essayait à son tour à la tête d'un groupe de partisans de pénétrer au Mossi; mais l'attitude hostile du naba de Yako l'obligea à retrograder sur Ouahigouya.

Cependant le Mullâte Fergusson parti de Gold-Coast était parvenu par des moyens détournés à signer avec naba Ouobogo et pour le compte du gouvernement Anglais un traité d'alliance et d'amitié (2 juillet 1894). C'est sur cet acte, dont la validité ne pouvait être admise, que s'appuieront plus tard les prétentions britanniques et qui n'aîtront toutes nos difficultés avec nos voisins, difficultés qu'avec le temps une politique ferme et loyale.

devait aplanir, et dont l'ère est aujourd'hui définitivement close.

Mais la Conquête approchait.

Le 30 juillet 1896 une mission ayant à sa tête le Lieutenant Voulet de l'Infanterie Coloniale et comprenant en outre un officier de Cavalerie, deux sous-officiers européens et un fort contingent de tirailleurs et de cavaliers auxiliaires, quittait Bandiagara. Son objectif était de s'emparer du Mossi et de devancer les Anglais à Tenkodogo et à Sati.

Après avoir traversé sans opposition tout le Yatenga elle atteignait la frontière Nord du Mossi et se portait sur Samba, petit village situé à 8 Kilomètres de Yako, où la présence du chef de province, Maba Saga, à la tête d'un certain nombre de partisans lui avait été signalée.

Ce dernier, ^{s'était} nous l'avons vu, opposé l'année précédente au passage de la mission Destenave et, enhardi par ce succès, affichait la prétention d'arrêter la colonne. Il devait être moins heureux cette fois; rejeté sur Yako dont nos troupes s'emparaient le même jour (1^{er} septembre) il ne dut son salut qu'à la fuite.

La mission se mettait aussitôt en route pour Ouagadougou et son chef adressait à Bokary Koutou, qui avait succédé à Maba Sanom sous le nom d'Ouobogo, des propositions amicales avec l'offre du protectorat. Ces avances n'ayant pas été accueillies, la colonne hâta sa marche,

et la Capitale du Mossi tombait entre nos
mains le 5 septembre après un court engagement.
Deux jours plus tard, cédant aux instigations
de Marchands Haoussas établis dans la ville,
naba Ouobogo devait essayer de la reprendre,
mais vigoureusement repoussé il se voyait
obligé de s'enfuir dans la direction du sud-est,
suivi des débris de son armée.

Le Lieutenant Voulet quittait alors
Ouagadougou pour Sati et, y signait le
19 septembre avec le chef Hamaria, un
traité plaçant le Gouroumsi sous le
protectorat français; il prevenait en même
temps, de cette situation nouvelle Samory
Touré dont les bandes opéraient non loin
de là. Celui-ci répondait le 2 octobre qu'il
n'avait aucune prétention sur le Gouroumsi,
qu'il ne désirait pas la guerre et, en consé-
quence, donnait à son fils Saranké Mory
l'ordre de se retirer sur Sankana.

Dégagé de ce côté, Voulet vient à Ouagadou-
gou (15 octobre) pour y installer des dignitaires
qui avaient fait leur soumission, puis,
apprenant que naba Ouobogo est à Bagaré,
à deux jours de marche, il s'y rend aussitôt
et le met en fuite.

Le dirigeant de la tribu Mani dont il
s'empare (19 octobre), il remonte vers le
nord et atteint Ouahigouya le 1^{er} Novembre.

Après avoir opéré dans le Yatenga
et livré en pays Samo des combats
meutriers la mission, dès qu'elle peut être
réapprovisionnée en vivres européens revient à

Ouagadougou le 23 novembre.

Là, on apprend que Naba Ouobogo — qui ne peut se résoudre à s'éloigner de son ancienne capitale et essaye d'y entretenir des intelligences — est installé à deux jours de marche, vers le sud au village de Kombissiguiri. Voulet se dirige aussitôt sur cette localité (27 décembre) en chasse l'ancien maba et le poursuit jusqu'à dans le Bougssancé dont le chef à Kontaga, reconnaît officiellement la suzeraineté de la France.

La mission revient à Ouagadougou par Koupela où elle touche le 3 janvier 1897, y recueillant des renseignements précis sur le voyage du mulâtre Ferguson qui était encore ignoré à cette époque : données précieuses et grâce auxquelles nous pourrions plus tard combattre les prétentions de nos rivaux et contester la validité du pseudo traité de 1895.

Revenu à Ouagadougou le 11 janvier, Voulet y séjourne à peine, il vient d'apprendre en effet que Naba Ouobogo, dont il avait perdu la trace dans le Bougssancé, est remonté vers le nord jusqu'à Boussouma, qu'il y essaie de se refaire un parti et de soulever contre nous la province

1^{ère} Partie

L'Empire Mossi et la chronique arabe. — Premières explorations — Chronologie de la Conquête⁽¹⁾

Au centre de la boucle du Niger presque à égale distance entre son point culminant et la Côte de l'Or, s'étend sur une vaste superficie le pays Mossi ainsi appelé du nom de la race qui le peupla.

Cette race s'y est substituée depuis plus de trois cents ans, à des ~~aborigènes~~ sur l'identité des quels il a été difficile jusqu'ici de se prononcer avec certitude.

On a voulu y voir les Habés, que la poussée des envahisseurs aurait rejetés vers le Nord, au-delà du Yatenga. ~~On se croirait~~ plutôt, et ~~on se~~ en donnerait les raisons au cours de cette étude, que ces autochtones appartenaient au même groupe ethnique que les Bobos et les Mounoumas, qu'ils subsistent encore dans le pays et y forment les groupements considérables connus sous le nom de

(1) D'après le document consulté à Ouagadougou Capitale de Mossi.

2 /
Gannonsi, Kippisi, Boussangas, etc.

La famille Mandingue ~~proprement dite~~ est représentée par les Yarsés ou Mangarbés, qui, fixes de loin en loin, en agglomérations vivantes et actives, ont longtemps détenu le monopole du commerce de la contrée; enfin des Soulls appartenant aux groupes Corobés et Dialoulés, sont également disséminés sur toute l'étendue du territoire.

Du milieu de cette mosaïque de races, se détache l'élément envahisseur, l'élément Massi proprement dit, qui à lui seul présente des caractéristiques assez intéressantes pour donner sa raison d'être au travail que nous ~~avons~~ ^{ai} ~~entrepris~~ ^{entrepris}.

Cette population est en effet d'autant plus ^{curieuse} à étudier dans ses origines, son état actuel, ses mœurs, comme dans son organisation politique et sociale, qu'elle diffère nettement à ces divers points de vue des autres grandes agglomérations que la conquête du Soudan a mises sous notre autorité, et sur lesquelles a pu s'exercer au cours de ces dernières années, le labeur ou simplement la curiosité des chercheurs et des ethnographes.

Une idée qui s'imposera, à notre ~~esprit~~ dès le début de cette étude, c'est que malgré l'étonnante vitalité ~~et~~ ^{qu'} elle atteste encore et qui a fait du pays qu'elle occupe le plus fertile du Soudan, malgré les solides qualités physiques dont elle est dotée, cette

race est entrée peu à peu, et se trouve aujourd'hui dans une période de régression caractérisée, à laquelle l'influence de nos idées civilisatrices pourra du moins imposer un arrêt, s'il nous est interdit d'espérer de faire reprendre un jour à ce grand peuple le essor dont son passé témoigne, et qu'une invasion désastreuse est venue briser, vers le milieu du XVI^e siècle.

Le système féodal compliqué que nous ~~exposons~~^{expose} plus loin et qui a persisté jusqu'à nos jours, n'a pu ~~en fait~~ prendre naissance qu'au sein d'une société déjà avancée; il contraste en tous cas singulièrement par son aspect équilibré et fini, avec les misérables ébauches d'organisation sociale dont le pays noir tout à l'heure nous donne le spectacle.

D'autre part les chroniques arabes qui constituent pour tout le Soudan la seule tradition écrite dont laquelle ~~que~~ nous puissions tirer quelques indications nous montrent que ce système a présidé jadis à l'organisation d'une puissance militaire redoutable.

Ahmed Baba et après lui Abderhaman ben Abdallah nous affirment que Tombouctou a été à une époque reculée qu'ils précisent mal, mais que nous ~~pourrions~~^{devrions} placer entre 350 et 355 de notre ère, saccagée par le sultan du Hassi.

« Ce fut, dit Aldershaman⁽¹⁾, sous le règne d'un
 « des princes de sa dynastie (il s'agit de Koukour Moussa
 « et par conséquent de la dynastie de Mali ou Sourhâï-
 « Mandé proprement dite,⁽²⁾ que le sultan du Massi⁽³⁾
 « à la tête d'une forte armée fit une expédition
 « contre cette ville. Saisis d'effroi, les gens de Melli
 « prirent la fuite et abandonnèrent Tombouctou
 « aux assaillants. Le sultan du Massi pénétra alors
 « dans la ville, la saccagea, et après avoir fait périr
 « tous ceux qu'il put atteindre et s'être emparé de toutes
 « les richesses qu'il trouva, il retourna dans son pays.
 « Les gens de Melli rentrèrent ensuite à Tombouctou
 « et y demeurèrent encore en maîtres durant cent
 « ans. »

« Tombouctou, a dit le très docte juriconsulte
 « Ahmed Baba, a été saccagée trois fois : la première fois
 « par le sultan du Massi, la deuxième par Soumi. Ali
 « et la troisième par le pacha Mahmoud-ben-Tergoun.
 « Cette dernière dévastation fut moins terrible que les
 « deux premières, dans la mise à sac de Soumi.

1 c.f. Larikh es-Soudân trad. Haudas. Paris Leroux 1900. Chap. III. p. 16 et suiv.

(2) Le texte des divers manuscrits porte Mouchi au lieu de Massi mais ainsi que le fait remarquer le distingué traducteur du Larikh, l'identification des deux formes ne peut faire de doute. D'ailleurs ~~je~~ j'ai constaté ~~que~~ que les indigènes originaires de Tombouctou prononcent encore Mouchi, ce qui justifie l'orthographe officielle Massi adoptée par les Anglais.

5
Ali¹ il y eut le plus de sang répandu. »

L'auteur du *Barikh es Soudân* mentionne également, l'an 903 de l'hégire, ~~soit~~ 1497-1498) une expédition entreprise par El-Hady Mohamed¹ Ashia contre Ma'asira sultan du Massi⁽²⁾. Enfin en 969 (1561-62) Askia Daoud dirige une nouvelle expédition contre ce pays que son chef est contraint d'abandonner avec toutes ses troupes.⁽³⁾

L'examen attentif de ces textes, leur rapprochement entre eux, ~~de même qu'avec~~ la tradition orale que nous avons recueillie ici et dans le Yatenga, ont servi de point de départ à mes recherches. Ils ~~ont~~ ont amené à une série de conclusions qui permettent de concilier désormais des témoignages écrits et oraux dont les divergences paraissaient irréductibles, et jettent un jour nouveau sur la question des origines Massi.

Ce point est mis particulièrement en évidence, que

(1) Il ne peut s'agir évidemment de Sami-Ali-Kiloua fondateur de la 2^e dynastie, car dans ces conditions, si l'on admet la concordance des chronologies de El-Bekri et Olierthamari¹ il faudrait pour le premier rec de la destruction de la ville de Massi, la 1^{re}, ce qui est de toute impossibilité, ce dernier ayant succédé immédiatement à son père Koukou Mangra (1331). Il s'agit certainement de Sami-Ali Daou (1460-72). Binger fait l'autre fait observer avec raison que la date de 1329 que j'ai ~~trouvée~~ retrouvée dans le texte et qui serait assignée à la destruction de la ville, doit être rejetée: il est en effet peu vraisemblable que les Massi aient pu trois ans après sa soumission à Koukou Mangra réaliser une telle œuvre. D'un autre côté on a vu d'après le chroniqueur, que Tombouctou avait pu jouir de cent années de tranquillité après cet événement. Ce laps de temps doit donc au minimum séparer les deux dévastations. La date approximative que j'ai ~~donnée~~ donnée plus haut (1350 à 1355) conserve donc toutes les chances de probabilité.

(2) *Barikh es Soudân* ed.-cit. p. 121-122.

(3) *Barikh es Soudân* ed.-cit. p. 143.

6
L'empire Massi d'au parit la grande expédition sur Tombouctou
était situé au-delà de la rive gauche du Niger et y occupait
l'emplacement du Bornou actuel. Il est même probable que
sa limite occidentale le dépassait et englobait avec Kano,
une portion du Sokoto.

C'est donc là le pays contre lequel Askia Daoud
dirige l'expédition de 1561 et que son chef est contraint d'a-
bandonner avec toutes ses troupes. Cette fuite devant l'enva-
hisseur, c'est le grand exode qui devait amener dans la
contrée qu'il occupe ^{actuellement} ~~aujourd'hui~~ le peuple que ~~je me~~ ^{je propose} d'étudier.

Il avait été précédé d'émigrations de moindre importance.
Des premiers groupes s'étaient détachés de l'empire qu'inquiétaient
déjà les incursions de voisins turbulents.

Ces groupes avaient suivi la route par laquelle s'accom-
plira l'~~expansion~~ finale, l'avaient pour ainsi dire jalonnée pour
arriver au Sud du Massi actuel⁽¹⁾, de la "terre promise" où
leur race établirait non sans peine sa prédominance sur
les peuplades barbares qui l'occupaient.

Mais c'est bien à cette époque, ou à la période qui
l'a précédé immédiatement que l'on doit faire remonter

Il m'a été facile de les identifier - Ils existent
(1) Nous les y retrouvons - dans notre ~~étude~~ ^{étude}, sous les noms de Dagaï,
ou Kana, Kousaï, occupant des îlots distincts, et quoique sensiblement diffé-
renciés des Massis proprement dits, témoignant pour leurs mœurs, leurs
idiomes et d'autres caractères ethniques essentiels de la communauté d'ori-
gine que nous leur attribuons.

La décadence que jadis constatons ^{sur} ~~parfois~~ ^{enquêtes} ~~maintenant~~

Epuisé par sa lutte avec l'envahisseur, ^{anémié} ~~comme~~ par celles qu'il dut soutenir contre les tribus dont il fallait traverser le territoire et qui lui barraient la route d'un côté, — de l'autre contre les autochtones que dans un dernier effort il devait repousser, irrémédiablement frappé dans ses forces vives, le peuple Mossi n'a pu trouver au sein de lui-même les ressources nécessaires pour réagir et son long déclin a commencé.

La nuit s'est faite autour de son nom ⁽¹⁾ et les chroniqueurs ne mentionnent même plus son existence.

Il est tout à ce travail de réparation intérieure dont il aura l'espoir de venir à bout.

En silence l'empire Mossi se reconstitue; lentement il transforme toute cette contrée, la couvre de villages, de cultures. On croirait à une résurrection. Mais cette vie nouvelle n'a plus dans ses manifestations l'éclat de jadis. Tout y est matériel et terre-à-terre. — On dirait que le souffle puissant qui avait autrefois animé ce peuple et

(1) ~~Les~~ Je citerais ~~que~~ pour mémoire la prétendue ambassade envoyée en 1533 par les Portugais au Sultan du Mossi en lutte avec un "Mandi Mouza" ? roi de Mali que ~~je~~ n'ai pu identifier. Nous savons d'ailleurs que la dislocation de l'empire du Mali qui fut pour une grande part l'œuvre du même Mahammed Askia dont il est question plus haut, était accomplie vers la fin du règne de ce dernier c'est-à-dire à la même époque.

~~Les~~ ~~je~~ ai également passé sous silence les racontars ridicules attribués au Wollof Bényou. Le seul intérêt qu'ils puissent présenter réside dans cette considération que c'est par eux que le nom de Mossi fut pour la première fois révéle au monde civilisé.

6
le faisait grand et redoutable s'est éteint à jamais ; il a cessé de créer, il imite, s'attachant étroitement à une tradition à laquelle il n'ajoutera plus rien, et dont il a perdu le sentiment.

Celui qui préside à ses destinées appartient encore à la lignée des anciens sultans que l'auteur du Tarikh nous a faits connaître, mais ce grotesque Naba¹ Samon paresseux et débauché qui recevra - fort mal d'ailleurs - Binger en 1888, n'a plus rien de commun avec le grand aïeul qui avait jeté l'épouvante dans l'Empire Sourhoï et conquis Bombancton.

C'est en effet dans cet état que les premiers voyageurs Européens ont trouvé les habitants du Mossi, et ils nous les ont décrits sous un aspect^{qui} différent~~est~~ peu de celui auquel les autres noirs nous ont accoutumés.

Barth avait déjà donné sur leur pays des renseignements assez vagues qu'il avait pu recueillir lors de son passage dans le Siltako et la région de Say.

Krauss le visita le premier (1886-87) et est assez heureux de pouvoir remonter jusqu'à Biandiyagara, ce que Binger tentera en vain l'année suivante.

Il est vrai de dire que si notre compatriote ne peut donner suite à son projet d'exploration en ce qui concerne le Yatenga et le Macina, lui seul devait nous faire connaître le Mossi d'une façon positive.

Les renseignements qu'il recueillit sur le pays et ses

1^{er} chef

~~habitants~~ ^{habitants} ~~aider~~ ^{aider} et puissamment à la conquête et conser-
~~populations~~
vent encore toute leur valeur; chose remarquable, si l'on
tient compte des moyens limités dont il disposa, de la
brièveté de son séjour ~~dans le pays~~ et des incertitudes
qui ~~se~~ rendirent sa situation très précaire.

Venant de Bobo-Dioulasso par la route de Boromo,
Binger traversa une partie du Gouramsi et pénétra au
Massi par Bénéma (non loin du gros marché yarsé de
Sarabontenga). Il y reçut un excellent accueil de Bokary Koutou,
frère du ~~Moro~~ ^{Moro} Naba⁽¹⁾ de l'époque et appelé à régner plus
tard lui-même, sous le nom de Naba Ouhogo; mais contrai-
rement aux pressentiments sympathiques de son hôte de
Bénéma les circonstances devaient faire de cet homme notre
adversaire résolu de 1895.

Arrivé à Ouagadougou⁽²⁾ le 15 Juin 1888, Binger occupa
au hameau de Moïné⁽³⁾ une case que l'on y montre encore.
L'attitude de Naba Saroum, d'abord amicale, ne tarda pas
à changer. Brusquement à la suite d'un entretien où Binger
lui avait manifesté l'intention de poursuivre sa route vers
le Nord, il refuse de le recevoir; bien plus, il va même,
quelques jours après, jusqu'à lui ^{notifier} ~~signifier~~ grossièrement et
sans en fournir de motif, l'ordre de partir.

(1) chef du pays Moro, singulier du Mossi

(2) En vrai langage Mossi, Ouagadougou se prononce Ouagdoio — "case
du respect".

(3) chez une veuve nommée Baoure qui avait déjà reçu Kourou et à laquelle
les Européens savent montrer encore par les regards dont elle est l'objet et les sermons qu'ils
lui prodigent qu'ils ont le culte du souvenir.

Dans les conditions où il avait entrepris son voyage, seul et n'ayant à compter que sur ses propres ressources, l'explorateur n'avait qu'à s'incliner; le 10 juillet au soir il quittait Ouagadougou.

Le chemin du Yatenga lui étant fermé, il dut revenir sur ses pas jusqu'à Béréma d'où il devait gagner Gambakha et Salaga en traversant le Gourounsi.

Mais ce court séjour lui avait suffi - malgré les suspicions et la surveillance étroite dont il était l'objet - pour recueillir sur la capitale du Mossi et le pays tout entier nombre de précieux renseignements, qui témoignent d'une perspicacité remarquable et ^{constitution} ~~dévot.~~, ~~est~~ pour ceux qu'un séjour prolongé dans le pays a mis à même d'en contrôler l'exactitude, ^{la base de} ~~un modèle~~ ~~de probité toute documentaire~~

Le Mossi fut ensuite visité par le docteur Crozat et le Commandant Monteil. Ce dernier y pénétra par la route de Lanfèra (petite localité voisine de Koury, où un poste fut établi tout d'abord) et de Yako; mal reçu à Ouagadougou il jugea imprudent de s'y arrêter et remonta vers le nord par la route de Boussouma et Pansa, d'où il devait traverser le Djémmaré (pays de Dori) déjà exploré en partie par Barth.

Peu de temps après l'administrateur Alby, venu du Sahonoy à Ouagadougou se ^{trouvait} ~~trouvait~~ lui-même ^{en butte} aux dispositions malveillantes qui avaient éloigné Monteil

et tentait vainement de conclure un traité avec le chef du pays.

Enfin en 1895 le Commandant Destenave venu du Macina, essayait à son tour, à la tête d'un groupe de partisans de pénétrer au Massi, mais l'attitude hostile du Naba de Yako l'obligea à rétrograder sur Ouahigouya.

Cependant le mulâtre Fergusson parti de Gold-Coast était parvenu par des moyens détournés à signer avec Naba Ouhago et pour le compte du gouvernement anglais un traité d'alliance et d'amitié (2 juillet 1894). C'est sur cet acte dont la validité ne pouvait être admise, que s'appuieront plus tard les prétentions britanniques et que naîtront toutes nos difficultés avec nos voisins, difficultés qu'avec le temps une politique ferme et loyale devait aplanir, et dont l'ère est aujourd'hui définitivement close.

Mais la conquête approchait.

Le 30 juillet 1896 une mission ayant à sa tête le Lieutenant Voulet de l'Infanterie Coloniale et comprenant en outre un officier de cavalerie, 2 sous-officiers européens et un fort contingent de tirailleurs et de cavaliers auxiliaires, quittait Bandiagara. Son objectif était de s'emparer du Massi et de devancer les Anglais à Gerkodogo¹ et à Sati.²

Après avoir traversé sans opposition tout le Yatenga elle atteignait la frontière Nord du Massi et se portait

¹ Chef lieu d'une province importante

² Ville créée par le Djermabé

sur Samba, petit village situé à 8 kilomètres de Yako, où la présence du chef de province, Naba Soga, à la tête d'un certain nombre de partisans lui avait été déguisée.

Ce dernier s'était, nous l'avons vu, opposé l'année précédente au passage de la mission Destenave et, enhardi par ce succès, affichait la prétention d'arrêter la colonne. Il devait être moins heureux cette fois et; rejeté sur Yako dont nos troupes s'emparaient le même jour (1^{er} septembre) il ne dut son salut qu'à la fuite.

La mission se mettait aussitôt en route pour Ouagadougou et son chef adressait à Bokary Kontou, qui avait succédé à Naba Samon sous le nom de ~~Atobago~~ Atobago, des propositions amicales avec l'offre du protectorat. Ces avances n'ayant pas été accueillies, la colonne hâta sa marche et la capitale du Mossi tombait entre nos mains le 5 septembre après un court engagement. Deux jours plus tard, cédant aux instigations de marchands Haoussas établis dans la ville, Naba Atobago devait essayer de la reprendre, mais vigoureusement repoussé il se voyait obligé de s'enfuir dans la direction du Sud-Est, suivi des débris de son armée.

Le Lieutenant Voulet quittait alors Ouagadougou pour Sati et y signait le 29 septembre avec le chef Hamaria un traité plaçant le Gourounsi⁽¹⁾ sous le protectorat français; il prévenait en même temps, de cette situation

(1) pluriel = Gourounga - Gourounsi est admis officiellement

nouvelle Samang Bouré dont les bandes opéraient non loin de là. Celui-ci répondait le 2 Octobre qu'il n'avait aucune prétention sur le Gouramsi, qu'il ne désirait pas la guerre et, en conséquence, donnait à son fils Saranké-Mory l'ordre de se retirer sur Samana.

Dégagé de ce côté, Vaulet vient à Ouagadougou (15 Octobre) pour y installer des dignitaires qui avaient fait leur soumission, puis, apprenant que Naba ~~Mobogo~~ est à Bagaré, à deux jours de marche, il s'y rend aussitôt et le met en fuite.

Se dirigeant de là sur Mané dont il s'empare (19 Octobre), il remonte vers le Nord et atteint Ouahigouya le 1^{er} Novembre.

Après avoir opéré dans le Yatenga et livré en pays samo des combats meurtriers la mission, dès qu'elle peut être réapprovisionnée en vivres Européens revient à Ouagadougou (23 Décembre).

Là, on apprend que Naba ~~Mobogo~~ - qui ne peut se résoudre à s'éloigner de son ancienne capitale ^{et} essaye d'y entretenir des intelligences, - est installé à deux journées de marche vers le sud au village des Kombisquiri. Vaulet se dirige aussitôt sur cette localité (27 Décembre) en chasse l'ancien naba et le poursuit jusque dans le Bous-sangé dont le chef à Koutoega, reconnaît officiellement la suzeraineté de la France.

La mission revient à Ouagadougou par Koufela ou

64

elle touche le 3 Janvier 1894, y recueillant des renseignements précis sur le voyage du milâtre Fergusson qui était encore ignoré à cette époque : données précieuses et grâce auxquelles nous pourrions plus tard combattre les prétentions de nos rivaux et contester la validité du pseudo-traité de 1895.

Revenu à Ouagadougou le 11 Janvier, Valet y séjourne à peine; il vient d'apprendre en effet que Naba ~~Obogo~~ dont il avait perdu la trace dans le Boupsangée est remonté vers le Nord jusqu'à Boussouma, qu'il y essaie de se refaire un parti et de soulever contre nous la province.

Il faut en finir avec ce souverain fantôme qui décidément n'acceptera jamais le fait accompli, et la poursuite recommence

Mais ~~Obogo~~ est désormais seul à avoir des velléités de résistance⁽¹⁾; l'un après l'autre ses plus fidèles partisans sont amenés à faire leur soumission; l'activité incessante déployée par Valet, ses succès rapides ont peu à peu raison des plus obstinés.

Au cours de cette période, Marfy et Mahmoudou, propres frères de Bokary, deux de ses fils; ~~Alidi~~, Mané et

(1) Cette attitude ne pouvait être évidemment dictée que par l'espoir de voir paraître d'un moment à l'autre les anglais dont il avait sollicité le secours.

Boussouma - Maba, d'autres encore, font leur soumission.
Le 21 janvier la déclaration de Maba Ouobogo est proclamée devant la foule assemblée.

Huit jours après les grands dignitaires désignent son frère Mahmadou⁽¹⁾ pour le remplacer et ce dernier monta sur le trône avec le titre de "Maba. Sighiri" signe solennellement le traité qui place son royaume sous la protection de la France.

Nos droits sur ce pays recevaient ainsi une sanction définitive.

Elle se produisait avec d'autant plus d'opportunité que quelques jours après (1^{er} février 1897) le Lieutenant Voulet était informé de la marche vers le nord d'une mission anglaise se dirigeant sur Kouziéla. Il quitta aussitôt Ouagadougou pour se porter à sa rencontre et put la rejoindre sept jours après à Bankodogo.

Là, il signa avec le Capitaine Donald Stewart commandant la colonne une convention - ne devant avoir il est vrai, qu'un effet provisoire, - aux termes de laquelle les Anglais se retiraient derrière la frontière du Champoussi et les Français au Nord du territoire de Bankodogo jusqu'à ce que la question fut réglée par diplomatie entre les

(1) Le frère aîné de Mahmadou, Mary, à qui revenait le trône avait été empoisonné peu de jours auparavant à l'instigation de Ouobogo; ce dernier avait d'ailleurs fait mourir de la même façon deux de ses propres fils qui s'étaient soumis au même temps que son frère.

deux puissances intéressées.

Au cours de cette même période trois frères du moro-naba déchu, Corbiza, ^{Moumnéni} ~~Moumnéni~~ et Birahima faisaient leur soumission ainsi que Bélaoussa et Koujiéla naba dont l'exemple devait entraîner les derniers réfractaires.

Le Lieutenant Voulet remonta alors par ~~Pouitenga~~ ^{Pouitenga} vers le N-E, rejoignit à Bilga la mission Baud et Vermeesch qui, suivant l'exécution d'un plan parallèle, avait effectué l'occupation du Gourma, et les deux troupes réunies concoururent à la prise du village rebelle de Bilanga (19 février). Quittant alors le Sahoumey la mission Voulet revient à Ouagadougou par Bélaoussa, et son chef rentrait en France après avoir passé le commandement au Capitaine Scal appelé à lui succéder en qualité de résident du Massi (1^{er} Mars 1897).

Entre temps, des nouvelles inquiétantes parvenaient de la région du Gouroussi. Ce pays que Voulet avait laissé six mois auparavant sous l'autorité du chef Hamaria était ~~en effet~~ menacé d'un retour offensif de Samory qui peu soucieux de ses promesses, venait de s'allier à Baba bô. (1)

Il était urgent d'aviser; aussi le Capitaine Résident envoyait-il sans tarder un officier dans cette direction. Rencontré à Gadiaga, Baba bô y essuyait une première défaite (14 Mars). Le Capitaine Scal survenant quelques jours après, devait lui en infliger une seconde à la suite de laquelle le chef Opermabé était contraint de quitter ^{définitivement} le pays.

(1) ~~le chef Opermabé~~ ... ~~le français a pu plus longtemps~~
~~et~~ ~~avait~~ ~~refugié~~ aux environs de Ouadagoussa la prise de Sati.

et de chercher un refuge en Gold Coast. C'est au cours de la poursuite que nos troupes purent recueillir les débris d'une mission Anglaise battue près de ~~Oua~~ par Saranké-Mary.⁽¹⁾

Mais Bokary Kontou n'avait pas perdu tout espoir. Réfugié dans le Sud où son influence s'exerçait encore sur quelques villages insoumis, il essayait d'y entretenir la rébellion et d'y fomenter de nouveaux troubles. Aussi le Capitaine Scal qui avait laissé durant son absence le commandement du poste de Ouagadougou au Lieutenant Abbat, envoya-t-il ce dernier dès son retour, à la tête d'un fort détachement dans le Boussangé et les ~~régions~~ ^{régions} de Manga et Moberé où l'agitation avait été signalée.

Au cours de ses opérations les principaux rebelles furent châtiés et Bokary Kontou lui-même; surpris en pleine brousse le 17 juin par une reconnaissance⁽²⁾ dut s'enfuir précipitamment, abandonnant entre les mains de nos spahis son cheval de parade et son fils préféré Bilo⁽³⁾. Se frayant ensuite un passage à travers le Léré, il parvint en Gold Coast où les Anglais qui voyaient en lui pour l'avenir l'instrument de revendications possibles, l'accueillirent.

(1) C'est à Bamou que le Capitaine Scal recueillit la mission Kramer qui venait de laisser entre les mains du fils de Samory tous ses bagages ainsi que deux canons. →

Le Lieutenant Anderson avait été fait prisonnier, un autre officier avait disparu. Les débris de la mission furent escortés par nos troupes jusqu'à ~~Oua~~.

(2) Ce fils de Bokary, après avoir servi en qualité de spahis auxiliaire à Bobo-Dioulasso, a été autorisé ~~l'an dernier~~ ^{en 1905} à revenir à Ouagadougou où il se trouve actuellement.

Et de fait, depuis ce moment, quoique la conquête du Mossi puisse être considérée comme définitive, les divers Résidents se trouveront en présence de difficultés toujours renaissantes de la part de nos voisins qui ne dissimulent pas la prétention de rétablir leur hôte et protégé sur le trône des Moro-Mabas.

La frontière de Gold-Coast sera par suite le théâtre d'agitations continuelles et d'interventions militaires fréquentes.

Le début de l'année 1898 est marqué par de nouvelles reconnaissances du Lieutenant Albat dans le Léré et en pays Baoussangé⁽¹⁾ ainsi que du Capitaine Seal qui s'oppose à l'établissement de postes anglais en territoire contesté.

A la même époque Ouagadougou devient le chef lieu de la région Volta nouvellement constituée et placée sous l'autorité du Commandant Destenave. Ce dernier, après avoir parcouru tout le pays et rencontré le Capitaine Seal dans le Léré, dirige lui-même une reconnaissance à travers le Fouta et arrive à Panda le 5 Mars 1898. De retour à Ouagadougou il y installe le Commandant Crave appelé à lui succéder.

Vers la même époque le Capitaine Seal était rapatrié à son tour et le Capitaine Amman ^{dirige} ~~appelle~~ ~~pour~~ le remplacer en qualité

(1) C'est au cours de l'une de ces reconnaissances que fut fondé le poste de Bitton qui ne sera abandonné qu'au début de 1899 par suite de notre établissement définitif à Benthodogo point plus central.

de Résident.

Ses efforts de ce dernier devront se porter également du côté du Léré et du Kounacé et il se verra obligé de border la frontière d'une ligne continue de postes, car en dépit des conventions passées les Anglais viennent encore d'occuper Sangha, Laaga et Yanga.

Fidèles à ce système, ils devraient aller plus loin encore. Au mois de mai de la même année, le Lieutenant-Colonel H.P. Northcott du régiment de Leinster, Résident Supérieur à Gambakha pénétrait au Mossi à la tête d'une forte colonne et se dirigeait vers le Nord par Yanga ~~et~~ Labéré, Mainga et Béré. Il amenait à sa suite Bakary Konton avec l'intention évidente de le réintégrer dans la dignité de Moro-Naba. Se rendait-il bien compte de l'opportunité et des conséquences probables de son entreprise ? Quoiqu'il en soit, au village de Kombissiquiri, à 40 km à peine de Ouagadougou, la notification du traité du 28 janvier 1897 lui donna à réfléchir, et d'assez bonne grâce, il revêtit sur ses pas, ramenant en Gold-Coast l'infortuné Bakary Konton⁽¹⁾ qui une fois de plus voyait son rêve s'évanouir. (14 juin 1898).

(1) Le lamentable résultat de cette équipée fit perdre à Bakary Konton ses derniers partisans et depuis cette époque il n'est guère parlé de lui dans le pays. Il devait terminer ses jours au Mamfoursi dans une situation assez misérable: la nouvelle de sa mort parvenue en janvier 1905 n'a produit aucune émotion au Mossi. Unde ses fils, Moumraï, ancien nobla de Titenga qui, demeuré fidèle à sa fortune, vivait auprès de lui à demande et obtenu ~~sauf~~ l'autorisation de rentrer: Il réside actuellement au village de Gonsé non loin de Ouagadougou et son influence est nulle. Il n'existe pas comme on pourrait le croire de parti de la "légitimité" la branche cadette établie par nous, ayant rallié à elle tous les suffrages.

Cet événement eut une importance capitale; il marqua la fin des opérations militaires qui s'étaient prolongées, nous l'avons vu, pendant plus d'une année après la conquête proprement dite; la période qui s'ouvre à cette époque — ~~elle dure encore~~ — est celle des "tournées de police". Les Français n'ont plus d'ennemis avoués dans le pays, sur aucun point leur autorité n'est ouvertement discutée. L'incident de Gen-Kodogo vient d'avoir sa solution; ce poste a pu être définitivement occupé. Il deviendra bientôt chef-lieu de circonscription et finalement, à l'Ouest, Léo sera érigé en Centre.

Mais au sein de ce vaste territoire soumis à notre administration, où domine la population Massip proprement dite, respectueuse de la hiérarchie et relativement policée, qu'une organisation semblable a façonnée, se trouvent enclavés ça et là, comme nœuds le ~~Massip~~ ^{plus haut}, des éléments hétérogènes. Ces derniers représentants de la population primitive qui à une époque reculée couvrait le pays tout entier constituent encore, particulièrement à l'Ouest et au Sud, des agglomérations considérables. Pendant de longs siècles les Massip n'ont pu les réduire ou les modifier; ils n'ont jamais exercé sur eux qu'une suprématie nominale. Il ne pouvait en être autrement. Farouches, belliqueux, impatient de toute autorité, ces naturels vivent — ou plutôt vivaient à cette époque, car nos interventions fréquentes n'ont pas été sans fruit, — dans un état de complète anarchie. Étrangers à toute idée de justice, le droit du plus fort décidait seul de leurs litiges

et fuir les motifs les plus futiles ou en venait aux mains, familles contre familles, Soukhalas contre Soukhalas, villages contre villages.

Il était impossible d'admettre que dans un pays soumis à notre autorité de pareils désordres fussent tolérés; nous dûmes donc à diverses reprises intervenir dans ces régions et châtier les perturbateurs.

C'est dans une de ces tournées de police que le Lieutenant Grivart des spahis soudanais atteint par une flèche empoisonnée trouva la mort près du village de Gorsi (Gorsi) (14 février 1899).

On cours de l'année 1900 le résident en fonctions, Capitaine Peltier, fut appelé à prendre part comme président de la commission française, aux opérations de délimitation de la frontière sud du Massi, que clôtura un traité provisoire en date du 22 Novembre⁽¹⁾. Cet acte qui ne devait recevoir que trois ans plus tard la ratification des gouvernements intéressés, mit un terme aux conflits regrettables dont le Gouroussi et le Léré avaient été trop longtemps le théâtre⁽²⁾.

Le Lieutenant Aubertin succéda au Capitaine Peltier. C'est de son commandement que datent les grandes divisions

(1) L'Angleterre était représentée par le Commandant Waterston actuellement Lieutenant-Colonel et Commissaire en chef pour les territoires nord de Gold-Coast.

(2) Une commission composée du Capitaine O'Kinealy pour l'Angleterre et du Lieutenant Verlaque pour la France a présidé à l'abandonnement en 1904.

administratives de la partie centrale du Massi qui ont persisté jusqu'à ce jour. A cette époque les grands Koubérés⁽¹⁾ n'étaient pas à proprement parler chefs de provinces. L'autorité qui leur était déléguée (autorité d'ailleurs beaucoup plus considérable que celle qu'ils détiennent actuellement) s'exerçait sur des villages ou des groupes de villages souvent isolés ou très distants les uns des autres. Il en résultait une enchevêtrement de prétentions, une confusion de pouvoirs, très préjudiciables à la bonne administration du pays. Aussi ce dernier fut-il divisé en cinq sections qui portèrent dès lors le nom de chacun des grands dignitaires.⁽²⁾

Sous le commandement du Capitaine Rieff (1901-1902) nombre d'améliorations furent être réalisées et un grand réseau de routes fut créé favorisant dès lors le développement commercial de cette riche contrée si pleine de promesses pour l'avenir et dont les exportations ont depuis triplé d'importance en moins de six années.

Mais c'est seulement en 1904 que devaient se produire les grandes réformes qui, appelées à donner au pays tout entier un puissant essor, ont présidé à la rénovation économique et sociale à laquelle nous assistons aujourd'hui.

(1) Ces dignitaires ou grands Koubérés sont le ~~Atidi~~ ^{Atidi} Molia (qui assume l'intérogne en cas de décès du Moro-Moro) et quatre chefs qui ont une voix consultative à l'élection de ce dernier savoir: Larballe, Komso, Ganga et Baloun-malo. Il sera parlé longuement de ces dignitaires et de leurs attributions dans le courant de ~~cette~~ étude.

Arrivé à Ouagadougou le 22 Mars, Monsieur le
Gouverneur ^{Merlay} Ponty jetait les premières assises du régime nou-
veau et le Massi était érigé en Cercle sous le Commandement
du Capitaine Dubreuil. Au système mixte, forcément défec-
tueux qui avait régné jusque là (car le Moro-Naba opérait
encore le recouvrement des impôts par l'intermédiaire d'agents
irresponsables et peu scrupuleux) on substituait une organi-
sation régulière en vertu de laquelle les charges imposées à
la population étaient rigoureusement réglées et équitablement
réparties; les attributions de chacun étaient désormais enfermées
dans de justes limites, les pouvoirs déterminés avec précision.
La justice indigène était organisée. En un mot c'était une
transformation complète qui ne laissait rien subsister de
ce qui dans l'ancien état de choses pouvait prêter à l'arbitraire
ou menacer les garanties matérielles et morales qui doivent
être assurées à tous.

C'est cette œuvre que ~~pendant~~ ^{pendant} ~~par de trois ans~~ ^{pendant trois ans} j'ai
eu l'honneur d'être appelé à poursuivre.

A mon arrivée à Kayes, chef lieu du Haut Sénégal et Niger, j'étais désigné pour commander le Cercle du Mossi⁽¹⁾. J me mettais aussitôt en route et j'étais à Ouagadougou, capitale du pays Mossi⁽¹⁾, le 16 avril 1905. Dès ma prise de commandement, je voulais connaître la population que la confiance du M. le Gouverneur Merlant Ponty plaçait sous ma direction.

J'apprends la langue du pays, j'étudiais les habitudes et les usages des habitants qui exercent sur moi une attraction particulière par leur caractère très différent de celui des autres races de l'Afrique occidentale placées sous la tutelle de la France. ~~Les recherches de mon travail au cours de ce travail~~
Ce sont les résultats de mes recherches, continuées pendant tout mon séjour non sans difficultés, que j'ai unies dans cet ouvrage. Pour permettre de suivre facilement les questions traitées, je vais montrer dans un rapide exposé, comment en peu d'années, par le développement naturel d'un plan qui exécuté avec esprit de suite et fermeté excluait néanmoins toute violence inutile, la conquête et la pacification de ce pays ont été assurées; comment enfin il nous a été possible de lui donner une organisation si non définitive du moins en rapport avec les idées d'humanité et de justice qui doivent inspirer toute œuvre vraiment française.

La tâche de mes devanciers a été rude et bien remplie. Tout occupés qu'ils étaient de la conquête et de l'organisation rationnelle de ce vaste territoire ils ont pu néanmoins nous laisser de précieux renseignements géographiques et statistiques recueillis avec le plus grand soin et une parfaite clarté; nous les mettrons utilement à profit au cours de cette étude. Mais sollicités par des préoccupations plus immédiates, ils ont dû négliger avec les recherches sociologiques et ethnographiques tout ce qui n'offrait qu'un intérêt purement scientifique ou spéculatif. Nous nous proposons de combler, dans une certaine mesure, cette lacune.

(1) Mossi est le pluriel de Moro, d'où l'on a dérivé qui pourrait employer le mot Mossi, mais le Mossi étant officiellement mis au jour, lui est le mot qui servira pour désigner le pays Mossi.

2^{ème} Partie

Le pays Mossi — Géographie physique — Géographie économique —

Situation et limites — Le pays Mossi⁽¹⁾ est situé entre les 11° et 13° degrés de latitude Nord, les 3° et 5° degrés de longitude Ouest.

Il touche au Nord aux ~~cerclés~~ ~~de~~ de Dori et ~~au cercle~~ de Ouahigouya; à l'ouest la Volta Noire le sépare des cercles de Koury et de Gouna; aucune frontière naturelle ne se trouve à l'est, entre lui et le cercle du Gourma (~~Haut-Bahama~~); il est enfin borné au sud par la Gold-Coast Anglaise et la colonie allemande du Togo selon une ligne idéale qui suit approximativement le 11° parallèle.

Orographie — Sur presque toute son étendue le

(1) ~~Mossi~~ ne comprend ~~pas~~ sous cette désignation que le cercle de Ouagadougou proprement dit; en réalité si l'on tient compte des données ethnographiques de la région que l'on devrait appeler Mossi débordent de toutes parts les limites que ~~on~~ lui assigne ici. De ce point de vue, le Yatenga tout entier n'est qu'un prolongement et une annexe du Mossi. Fidèles d'ailleurs à la tradition, les Moro-Nabes de Ouagadougou la revendiquent encore. ~~Moro-Nabes~~ d'ajouter à tout. Quoique peuplé par des ~~Moro~~ le royaume du Yatenga peut être considéré dès le règne Naba Gadaga son véritable fondateur — comme affranchi de toute vassalité vis à vis des Moro-Nabes.

pays ne présente aucun relief. Cependant, la région située au nord de Ouagadougou et comprise entre les Volta noire et blanche semble être divisée en deux parties par une ligne de partage des eaux ayant son origine au sud de Yako. Cette ligne qui suivrait approximativement la route de Yako-Ouagadougou-Gourou, limiterait à l'Ouest le bassin de la Volta Noire qui nous offre l'aspect, entre Yako et Nafoné par Plimpikou et Sangui, d'une suite discontinue de mamelons. Ces protubérances surgissant ça et là sans ordre ni orientation dominante, constituent comme une série de murailles de faible altitude entre lesquelles trouvent un écoulement les affluents de la Volta Noire dont le lit va beaucoup plus loin, vers l'Est, chercher son origine.

On remarque parmi ces hauteurs non loin de Kéo la montagne de Sangui où en 1899 le Capitaine Amman a remporté une victoire décisive sur les bandes Gourounsi.

A l'Est de la ligne de partage des eaux et comprenant Ouagadougou s'étend le bassin de la Volta Blanche, agrémenté lui aussi d'une ligne de hauteurs qui commencerait au Yatenga pour finir en buttes rocheuses isolées aux environs de Borgou, Rafadama et Koudougou.

Moins régulières encore que les collines de Plimpikou, les hauteurs de Boussouma forment un enchevêtrement confus de massifs peu importants entre lesquels coulent en de larges vallées les affluents de la Volta Blanche.

On Sud de Ouagadougou la ligne de partage des eaux semble se continuer par le plateau de Gaouga jusqu'à Rakay où elle meurt après avoir servi de démarcation entre les bassins des deux branches voisines de la Volta (Rouge et Blanche). Les caravanes de dioulas suivent toujours cette ligne qui offre l'avantage de n'être jamais submergée alors que la route de Léo⁽¹⁾ proprement dite est recouverte de 0,30^m d'eau en hivernage.

C'est à fait au Sud du Cercle, à l'Est de la Volta Rouge, se trouvent les montagnes jumeelles de Garango où les Boussangas ont toujours opposé une résistance acharnée aux conquérants Massis.

Nous signalerons enfin au Sud-Est du Gouraounsi, vers Biélé⁽²⁾, de nombreux mamelons entre lesquels on distingue le pic de Naouri⁽³⁾.

Hydrographie — La région dont nous ~~avons~~ d'esquisser le relief, alimente trois grands cours d'eau qui constituent les branches d'un même fleuve ayant son embouchure en Gold-Coast. Ce sont de l'ouest à l'est la Volta Noire, la Volta Rouge ou rivière de Rakay, et la Volta Blanche.

La Volta Noire est de beaucoup la plus importante mais la majeure partie de son cours est étrangère au Massi qu'elle sépare des Cercles voisins de Koury et de Gaoua, lui servant

(1) Le tracé de cette route a été modifié au commencement de 1907

(2) Signalé d'abord par Barth qui lui attribue une hauteur exagérée.

ainsi de limite à partir d'un point situé à hauteur de Gassi (Kippisi) jusqu'à son entrée en territoire anglais. Pendant l'hivernage, le ravitaillement destiné à Ouagadougou est dirigé par cette voie de Kouy à Boromo par la flotille dite "de la Volta".

Ce cours d'eau, qui va rejoindre la Volta Blanche à l'Ouest de Salaga en Gold-Coast, est en général profond, encaissé, et présente un lit marécageux et accidenté. Ses rives boisées et désertes ont la réputation d'être malsaines et les villages en sont plus ou moins éloignés (tels Bole, Ou, Boromo, Kouy etc).

La Volta Rouge est formée par la réunion de plusieurs bras qui coulent du nord au sud prenant leur origine dans le Kippisi; le plus important coupe la route de Boromo à 10 Kil. environ à l'ouest de Sakinsé, après quoi la rivière passe près de Kouyao et poursuit son cours formant limite entre le Gouramsi d'une part, le Mossi, le Boussoungsi le Léré et le Hausa d'autre part, jusqu'à son entrée en territoire anglais.

Durant la saison sèche son lit sera représenté sur tout ce parcours par un fossé sinueux où quelques flaques stagnantes ne persisteront que ça et là, en aval de Kampala (Gouramsi). Toutefois au passage du chemin qui conduit de ce point à Manga en pays Mossi, le lit s'évasera et gagnera en profondeur. Les pluies venues, la rivière roulera là une masse d'eau considérable. Un pont situé non loin de Rakay sur la route de Léon permet le passage en tout temps.

Elle reçoit encore un delà nombre de ruisseaux venus du Gourounsi, mais la ligne de partage des eaux qui jusqu'à Bokoy semblait être le prolongement du plateau de Gounza, devient à partir de ce point difficile à déterminer.

La Volta Blanche vient du Yatenga par plusieurs bras dont le plus important prend sa source au Nord de Yako et se dirige de l'Ouest à l'Est jusqu'à Mané. Ces divers affluents ont leur point de rencontre dans la région comprise entre Boussouma et Mané. Ils sont en outre d'une façon générale dépourvus d'eau pendant la saison sèche et leurs traces serpentent dans de vastes dépressions de 500 mètres de large environ, au sein desquelles les eaux se sont creusé le plus souvent deux lits parallèles d'une dizaine de mètres. A l'hivernage tout se remplit et les eaux qui entraînent un courant impétueux constituent sur divers points un obstacle infranchissable (c'est ainsi que la colonne Valet s'est trouvée arrêtée dans sa marche sur Boussouma en 1897).

Tel est le régime de la Volta Blanche non seulement à sa partie supérieure mais même après la jonction des différents bras dont ~~je~~ ~~vien~~ de parler, notamment à son intersection avec la route de Kouyela. C'est en ce point, non loin du village de Kongouri, (entre Linorens et Ngogouon) qu'un grand pont a été établi depuis quelques années. Il assure le passage de la rivière en toute saison.

Plus au Sud à Nioggo où elle coupe la route de Bantoudogo proprement dite, elle a acquis des dimensions plus considérables

encore et constitue un torrent large et impétueux roulant une énorme masse d'eau limoneuse. Aucun pont n'a pu être encore établi à cet endroit; pendant l'hivernage la traversée s'effectue sur des troncs d'arbres et n'est pas sans offrir quelques difficultés.

A partir de là et se dirigeant toujours vers le sud, la Volta Blanche arrose le Baoussongé et sert de limite entre cette région et le Léré, pays boisé qui constitue un plateau assez élevé dominant sur le versant opposé la Volta Rouge.

La Volta Blanche reçoit encore dans la partie moyenne de son cours plusieurs ruisseaux peu considérables complètement asséchés dès le mois de Novembre, sauf en ce qui concerne le plus important d'entre eux, connu sous le nom de mori-got de Lumbila. Ce dernier conserve de l'eau toute l'année mais avec des solutions de continuité. Il compte deux grandes artères: en premier lieu la route de Baoussouma et Dori au village de Lumbila Toko qui lui a donné son nom; plus loin enfin, la grande route de Koujiéla non loin de Gamjiéla. Un pont est établi à cet endroit.

Les trois grandes Voltas ~~dont les noms~~ ~~de~~ ~~ne~~ ne sont guère connues des indigènes qu'à l'intersection des routes praticables; ils ignorent en général leur cours, et ce dernier rencontré sur des points distants l'un de l'autre, n'est pas toujours identifié par eux. Leurs bords ~~des~~ sont en effet inhabités sur des étendues souvent considérables.

Il faut croire qu'avec l'insalubrité du climat⁽¹⁾ que ~~notamment~~ signalée pour la Volta Noire, la crainte des inondations et la présence des fauves contribuent à éloigner l'habitant.

Le long de la Volta Noire, dans le Kippisi s'étend une bande de 20 à 30 Kilomètres de largeur abondamment boisée qui ~~est~~ ~~est~~ le domaine des éléphants. Près de la Volta Rouge, en aval de Kayas, nouvelle zone déserte moins vaste il est vrai, mais qui va s'élargissant à mesure qu'on s'avance vers le Sud. Enfin, la Volta Blanche arrose entre les routes de Koufiela et de Bentkadozo une grande région désertique fréquentée seulement par les chasseurs de fauves.

Géologie — Le sol du Mossi est argilo-ferrugineux; on y rencontre de nombreux affleurements de roches primitives, par endroits du Koulon (Yako et Bentkadozo).

Le fer est très abondant au Kippisi; le minerai s'en trouve à l'état de sesquioxide (hématite brune). Les indigènes l'exploitent à la méthode dite "Catalane", en le mélangeant avec une quantité double de charbon.

De l'or d'alluvion a été signalé également dans la province de ~~Kés~~ Kés. Une superstition locale veut qu'il soit exclusivement recherché par des femmes étrangères au contact de l'homme, très femmes par conséquent ou très âgées. Si cette condition n'est pas

(1) Cette insalubrité se manifeste notamment par la maladie du sommeil qui a décimé la population de ces contrées.

remplie "l'or se cache dans les entrailles de la terre à une profondeur où il est impossible de le trouver."

L'exploitation très intermittente, toujours entreprise sur l'ordre du Naba et pour son compte, n'a jamais été contrôlée d'une façon suivie. Elle a donné lieu à un intéressant rapport établi en 1899 par le Capitaine Amman.

Deux années plus tard le Capitaine Rueff devait faire exécuter des recherches en sa présence. Cette expérience conduite avec méthode sur le point réputé le plus riche en minerais n'a toutefois donné qu'un produit insignifiant.

Flore — Le Massi présente d'une façon générale les particularités botaniques de la zone ~~dite~~ "Sud ou ~~Massi~~ Guinéenne" qui comprend également le pays Bobo, le Nord du Kénédougou etc. Cette zone est trop bien connue depuis les intéressants travaux de Monsieur Aug. Chevallier pour que ~~vous j'essaie~~ d'entrer dans des généralités qui ne seraient que des redites et dont le caractère technique sortirait de ~~ma~~ compétence.

La brousse du Massi possède peu d'essences riches. Elle présente une densité médiocre sauf en ce qui concerne le voisinage immédiat des cours d'eau et quelques régions de sa partie Sud. Les environs des lieux habités sont la plupart du temps dévastés sur une large périphérie⁽¹⁾ qui a dû fournir pendant de longues années des matériaux de construction.

(1) ~~Monsieur~~ Jean particulièrement insisté au cours de ces deux dernières années auprès des chefs locaux pour qu'ils entreprennent le reboisement de ces emplacements et qu'ils leur en ~~aient~~ fournis les moyens. Des essais en ce sens commencent à se généraliser. Si ~~mes~~ mes successeurs peuvent quelques temps encore se préoccuper de cette question comme ~~vous~~ j'ai l'ai fait, cette tentative n'aura pas été vaine.

C'est d'ailleurs ce même espace que les indigènes utilisent de préférence pour leurs cultures annuelles.

Nous ^{marka} ~~de l'autre~~ plus loin⁽¹⁾ dans la partie économique, des plantes vivrières en général et des produits végétaux industriels.

Qu'il ~~me~~ suffise d'indiquer ici par ~~ordre~~ d'importance et avec leur nom en Mossi, les principales essences de la contrée.

Le bois le plus apprécié est le caïlcédrot ^{(kouka) c'est le} ~~radiala~~ des Mandés, appelé ici ~~kouka~~. Il est très répandu. Viennent ensuite le néré (doura) le karité (tanga) le tamarinier (pangga) le doubalet ^(pasranga) ~~(pasranga)~~ le baobab ^(tôéra) ~~(tôéra)~~ assez rare ainsi que le palmier rônier ^(kouaga) ~~(kouaga)~~.

On trouve également des bambous épineux ^(kan-ouga) ~~(tanouga)~~ dans les villages de l'ouest et du sud. La liane à caoutchouc (~~ouédia~~) est peu connue mais ~~sans doute~~ susceptible de produire dans le pays, le ~~essai que j'ai fait à ce sujet ont donné de bons résultats~~ ^{citerai}.

FAUNE — Nous ne ~~généraliser~~ ^{généraliser} ~~ici~~ que des animaux sauvages⁽²⁾ et très brièvement. ~~Qu'en~~ ^{ce} point de vue ~~on~~ ^{est} ~~comme à~~ ^{celui de la flore}, le Mossi n'est pas nettement différencié des autres régions soudanaises situées sous la même latitude et que les travaux de spécialistes nous ont fait connaître.

Le lion ^(gigémdé) ~~(gigémdé)~~ est très répandu dans le pays ainsi que la panthère ^(abira) ~~(abira)~~ et la hyène ^(katre) ~~(katre)~~. On rencontre aussi fréquemment le koba (~~oualpydo~~) le bœuf sauvage (~~siédre~~) l'antilope (~~sibra~~) et le chacal ^(ouapia) ~~(ouapia)~~. L'éléphant ^(ougbio) ~~(ougbio)~~ habite les régions

(1) Voir page 55

(2) Il est traité longuement plus loin des animaux domestiques et du bétail en particulier. Voir page 45

désertiques qui bordent les Volta, mais c'est à peine s'il est tué dans tout le cercle une quinzaine de têtes par an. Il est donc peu chassé par les indigènes, comme d'ailleurs le lion et la panthère qui nous l'avons vu, sont plus nombreux. Ces animaux lorsqu'ils viennent par hasard à être abattus, sont tout d'abord dépourvus de leurs griffes dont les indigènes confectionnent des gris. L'ivoire sert de même à sculpter des sifflets d'avertissement, une des curiosités du Kippisi.

Le petit gibier est représenté par le lièvre (samba) qui pullule dans le pays ainsi que l'autarde (mamengo) la pintade (kango) la perdrix (kodénga) la caille de barbare (bouré). Enfin pendant l'hivernage on y trouve le canard (^{nadia-ladia} nadia-ladia) la sarcelle (^{minnnini} minnnini) et divers autres genres aquatiques.

Parmi les poissons qui à la même époque abondent dans les marigots ~~se signalent~~ les espèces dites au Massi ~~foré, péré~~ ^{Kulziénoro} Kulziénoro, ^{dóbro} dóbro (anguille) enfin la tortue d'eau (Houry).

L'autruche (^{néongo} néongo) n'est représentée que par de rares spécimens venus du dehors. L'aigrette et le marabout sont inconnus.

Voies de communication. Marchés. Considérations générales sur l'état économique actuel du pays. — Ouagadougou centre et capitale du Massi est relié aux localités principales des pays circonvoisins par un réseau complet de routes qui date nous l'avons

un de cinq ou six ans, réseau logique, dont le tracé inspiré par des raisons d'ordre général des quelles il fallait tenir compte, a été excellentement compris. Avec Ouagadougou comme pivot, il rayonne dans toutes les directions par des embranchements la plupart kilomètres avec leurs gîtes d'étapes pourvus de campements.

Les Européens et les ~~tribus~~ dans leurs déplacements les empruntent toujours, les indigènes souvent. Mais ce ne sont pas à proprement parler des voies économiques et le trafic ne les suit que par endroits, car prenant dans les deux sens son origine au-delà du Mossi, il n'y a pas de raison pour qu'il vienne converger à Ouagadougou. Si beaucoup de caravanes passent par ce point - et leur nombre devient de plus en plus considérable - il existe aussi des courants commerciaux distincts qui allant du Nord, au de l'est de la boucle vers la Côte d'Or, traversant le Cercle dans le sens de la longitude en s'efforçant de réaliser le chemin le plus court.

Les grandes artères venant aboutir à Ouagadougou sont les suivantes :

1^{re} La route de Gambakha et Bentosogo par Kombissiquiri. Elle coupe la Volta Blanche près de Niogo.

2^{de} La route de Fada N'Gourma par Kouziéla et Torgo. Elle coupe la même branche de la Volta près de ^{Ngoonon} ~~Kouziéla~~, se confond à Bangatenga avec la route de Bélaoussa et franchit le marigot de Sumbila à Gampéla (deux ponts).

3° La route de Dori par Boroum et Baoussouma qui coupe aussi la Volta Blanche près de Moungou (gué).

4° La route de Moko qui se divise à ce village (bureau télégraphique et ancien poste) en deux embranchements dont l'un se dirige sur Ouahigouya, l'autre sur Koury.

5° La route de Boho-Dioulasso par Boromo qui coupe la Volta Noire à la limite du Cercle (2 Kil. Est de Boromo) et la Rouge près du village de Banguè Obido (pont).

6° La route de Diébougou par Léo et Rakay. Elle coupe aussi les deux branches occidentales de la Volta, la Noire à Goussa village situé à l'extrême Sud-Ouest du Cercle, et la Rouge à 8 Kil. au Sud de Rakay (pont).

C'est à Léo que vient d'autre part aboutir ~~la~~ route de ~~la~~ Houa par Loumar. Presque toutes ces routes, nous venons de le voir, ont été

pourvues de ponts à leurs points de rencontre avec des cours d'eau et là, elles sont suivies d'une façon générale pendant l'hivernage! Cette saison rend en effet les communications difficiles; le sol très perméable se transforme facilement en marécage, les moindres marigots prennent de l'importance et ne peuvent être franchis sans danger. Les Massifs ne construisent ni pirogues ni radeaux. Le procédé de passage employé le plus fréquemment (Volta Blanche à Niagbo par exemple) consiste soit en un tronc d'arbre soit en un canari vide servant de flotteur à la personne qui ne sait pas nager et qu'un ou plusieurs nageurs poussent devant eux.

Aucun des cours d'eau qui arrosent le pays n'est navigable

sauf la Volta Noire pour une partie de son cours.

Le transit commercial n'est l'~~assez~~ dit n'englobe pas nécessairement les six grandes artères que nous venons de décrire, il peut suivre les voies les plus diverses utilisant les sentiers qui relient entre eux les innombrables villages du Cercle⁽¹⁾.

La trace des caravanes nous est partout révélée par l'existence des marchés, joints ou périodiquement (tous les trois jours en pays mossi proprement dit) afflue la population avoisinante. C'est là que s'effectuent d'un bout à l'autre de l'année, des échanges plus ou moins actifs entre les produits du pays et ceux amenés du dehors, phénomène d'osmose par le quel se manifeste et se développe la vie économique de la contrée.

Bien que nous ~~affirmer~~ ~~dis~~ que le mouvement commercial auquel elle participe toute entière ait ses origines dans les deux sens bien au-delà des frontières naturelles du Mossi, il ne faudrait pas croire que les marchandises ne font que transiter dans le pays. La plupart en effet, notamment celles qui proviennent du Nord, y sont transformées en produits nouveaux et les caravanes ayant pris leur origine en un point situé vers le sommet de la boucle du Niger (Damentza ou Saraféré par exemple)⁽²⁾ auront

(1) Ces villages sont au nombre d'environ 6.500.

(2) Il est à remarquer que cette région d'où part la majeure partie des caravanes qui venant du Nord traverse le Mossi est encore appelée généralement "Ghamatou" par les indigènes de ce pays-ci, nom qui rappelle évidemment celui de l'ancien royaume de Ghamata et pourrait nous renseigner sur sa situation, point au sujet duquel les avis sont encore très partagés.

à leur arrivée en Gold Coast, au point terminus de leur voyage réalisé deux opérations distinctes : le sel notamment qu'elles apportaient et qui provenait de Gaudeni par Bonbouctou, devra être échangé contre du bétail en pays Mossi, car un peu au-delà du 11^e parallèle ^{ce sel se trouve} ~~il~~ se trouverait en concurrence avec un produit similaire, le sel marin venant de la côte et son prix de vente cesserait d'être rémunérateur.

Les grands courants commerciaux venant du Nord et de l'Est empruntent pour pénétrer au Mossi trois voies essentielles ; les marchandises provenant du Haoussa y arrivent par Souyterga, grand marché de la Circonscription de Benkodogo, après avoir traversé tout le Nord du ^{Gourma} ~~Haut~~ ~~Dahomey~~ ; les marchandises du Djilgodi (région de Dori) prennent la route de Boroum et de Kaya, quelquefois celle de Mané et Kitenza que suivent également des caravanes venant du Yatenga ; enfin la majeure partie des produits de cette dernière contrée pénètre dans le cercle par Afako et Lâ.

Les provenances du Sud (kolas ou étoffes et verreries anglaises) pénètrent dans le cercle par les marchés de Sanga, Bitton, Tonga, Hoaga, Biélé (marchandises originaires de Bakou, Gambakha et Salaga) ou par ceux de Po, Sés, Hila et Hamilé (marchandises de Kintemfo et ~~de~~) et sont dirigées ensuite soit sur le Haut-Dahomey, soit sur Benkodogo, soit sur Sarkabontenga, Pakay et Ouagadougou, soit enfin sur d'autres marchés situés à l'ouest de ce point jusqu'à la frontière du cercle où elles se dispersent, vers Bandiagara, Dori etc, dans toute la boucle du Niger.

~~Je~~ ne saurais donner une idée plus exacte des éléments

constitutifs du trafic et de leur importance relative qu'en reproduisant les chiffres fournis par un recensement du marché de ~~Gobbo~~-Raga (Tikenga) effectué en novembre 1905⁽¹⁾. Ce marché n'est évidemment pas l'un des principaux du cercle; il en existe de ce genre au chef-lieu de chaque canton. Ces petits marchés présentent toutefois l'avantage — et c'est pourquoi nous choisissons l'un d'eux comme exemple — de ne pas être exposés aux fluctuations souvent considérables qui se font sentir sur les marchés de premier ordre.⁽²⁾

Le taux moyen de la pièce de 5 francs étant à 5000 couris cela nous donne approximativement une valeur totale d'environ 1600 fr. ~~1334~~, ^{1600 fr.} figurant sur le marché vers l'heure de l'après-midi moment où il atteint son maximum d'activité. L'époque de l'année ~~de l'année~~ où ce recensement a été fait, se trouve être également la plus favorable aux transactions.

Il faut remarquer que vers la fin de la journée toutes les marchandises apportées ne devaient pas être vendues et que d'autre part nombres d'articles figurant en petite quantité sur le marché n'ont pas été inventoriés. (Bracelets en marbre de Hambori, épingles à cheveux en os et en cuivre, bagues, petits objets de cuir etc etc) Deux bœufs et six moutons avaient été dès le matin abattus sur la place. La perception des droits, d'ailleurs minime, était effectuée en couris ou en nature par quatre préposés dits "raga-nahua", au service du chef de canton.

(1) Par l'Administrateur Lecerolli adjoint au C^t du Cercle

(2) Voir tableau à la page suivante.

<u>Désignation de denrées</u>	<u>Noms indigènes</u>	<u>Unités</u>	<u>Prix en</u> <u>couris</u>	<u>Quant.</u> <u>tirés</u>	<u>Valeur</u> <u>totale</u> <u>en couris</u>
Sel	Gamseum	{ la 1/2 barre d'environ 144 le morceau d'environ 25 gr	24 000 50	6 120	162.000 6.000
Viande	Néndo	le tas d'environ 250 gr	100	300	30.000
Riz	Mouï	le tas d'environ 120 gr	10	180	1.800
Maïs	Kamandé	le tas d'environ 250 gr	10	200	2.000
Arachides	Soumham	le tas d'environ 200 gr	5	450	2.250
Mil rouge	Kasega	paniers à	500	32	16.000
Mil rouge germé	Kai	paniers à	800	12	9.600
Gros mil blanc	Baninga	paniers à	450	18	8.100
Petit mil	Ki	paniers à	600	35	21.000
Tabirampas	Pesa	le tas d'environ 350 gr	5	60	300
Beurre de Karité	Kam	Calabasses de 10 boules env	400	25	10.000
Graines de niéré	Dagouna	paniers à	500	8	4.000
Condiment extrait de la précédente	Nirikon	la boule d'environ 30 gr	10	450	4.500
Graines de sésame	Sildi	le tas d'environ 50 gr	10	200	2.000
Graines d'osille	Bi	le tas d'environ 450 gr	10	80	800
Petits poissons secs	Koulsoio	le tas d'environ 60 gr	5	40	200
^{indigènes} Pâte de milés et grains de coton	Gomé	la pièce	5	250	1250
^{indigènes} Pâte de petit mil	Kissougu	paniers de 80 environ	400	15	6.000
^{indigènes} Boule sèche de petit mil	Kontadoun	paniers de 60 environ	300	8	2.400
^{indigènes} Boule de petit mil, miel et jument	Kontadoun	la pièce	10	120	1.200
Savon	Sanfannide	la boule de 40 gr	10	250	2.500
Kolas	Gouré	l'unité en moyenne	100	5800	580.000
Bandes de coton	Sando-fannide	la courdée	50	600	30.000
Bagues du pays teintes à l'indigo	Bou-los-garé	la pièce	3000	18	54.000
Bagues européens ordinaires	Boungou	la pièce	6000	10	60.000
Bagues européens à dessins	Gosoré	la pièce	12.000	7	84.000
Colliers verroteries de provenance anglaise	Mouzanfo	{ la pièce la pièce	500 2.000	40 15	2.000 30.000
Perles verroteries	Mouzanfo	la pièce	10-20-50	4000	100.000
Nattes bordées de noir	Gana-débré	la pièce	900	10	9.000
Sandales indigènes	Nlébdré	la paire	700	20	14.000
Sabres avec gaines cuir, spécialité du pays	Litenga Sawia	{ la pièce la pièce	1.500 2.000	20 8	30.000 16.000
Ânes	Banga	l'unité prix moyen	35.000	5	175.000
Moutons	Pesio	l'unité prix moyen	5.000	25	125.000

Total ----- 1.592.900

Mais ~~dans~~ enfin ajouter que les transactions importantes concernant par exemple les barres^{de sel} ou charges entières, le gros bétail, etc, se font dans les cases par l'intermédiaire de courtiers, et non sur la place. Ces opérations revêtent naturellement un caractère exceptionnel.

Une question se pose maintenant, sur laquelle il ne sera pas superflu de s'étendre un peu. Quels sont les principaux agents du trafic? ou mieux, qui détient le commerce du pays?

D'une façon générale, le monopole des transactions a appartenu longtemps à des marchands yarsés, haoussas ou souhaï qui ont encore presque exclusivement la spécialité des produits manufacturés ou riches venant du dehors. Parfaitement apte aux travaux agricoles et ne voyant pas au delà, l'indigène Mossi était trop porté par l'effet des tendances rurales et sédentaires, ^{conservatrices} ~~faits~~ d'une longue hérédité, qui sont au fond de lui-même, à voir d'un œil indifférent défiler sur ses routes les nombreuses caravanes qui conduisaient périodiquement ces étrangers; il se contentait de tirer un mince profit de leur passage, mais n'y voyait aucun enseignement et pendant des années cet exemple a été perdu pour lui.

Dans ce pays que sillonnaient en tous sens les voies d'évacuation de son propre bétail et d'une foule de produits exotiques, l'autochtone s'obstinait dans son petit commerce de grains et de condiments indigènes et vendait toujours ses troupeaux sur place à un prix dérisoire. Cette contrée fut longtemps ainsi

l'entrepôt et le fief de ceux qui, ~~par~~ ~~l'avant dit~~ monopolisaient
lier encore son commerce : haoussas et jarsés. Haoussas — étrangers,
n'ayant d'autre préoccupation que d'acquiescer une aisance dont
ils iront jouir au loin; jarsés — habitant le pays depuis long-
temps il est vrai, mais ayant gardé une âme étrangère, pres-
que hostile, ~~musulmans~~ ne fusionnant pas avec les infidèles et
vivant en quelque sorte en marge de ce pays. Ils auraient pu
par leur aptitude au trafic et les entreprises incessantes auxquelles
ils se livraient, contribuer à son relèvement et à son bien être; ils
n'ont fait que le troubler par l'agiotage et l'usure.

C'est pourquoi ~~mes~~ ~~n'a~~ cessé de conseiller aux Massis
de s'affranchir de ces intermédiaires peu scrupuleux, leur faisant
voir tout l'avantage qu'ils peuvent tirer du trafic direct avec
Gold-Coast, leur démontrant que de telles opérations, dont leurs
exploiteurs exagéraient les aléas et les risques, peuvent à notre
époque être entreprises en toute sécurité.

~~Mais~~ ~~est~~ heureux de constater que mes exhortations ont
porté leurs fruits, sur l'initiative de quelques chefs intelligents
cette pratique nouvelle s'est généralisée à tel point que nous nous
trouvons aujourd'hui en présence d'une véritable transformation
du pays au point de vue économique. Les Massis qui figu-
raient pour moins d'un dixième au nombre des colporteurs
protégés ont atteint l'année dernière (1906) la proportion consi-
dérable de 54 pour cent.

Les productions du pays Mossi

Bétail — On peut évaluer à 95000 têtes le nombre total des boeufs d'espèces diverses vivant actuellement au Mossi, mais ce chiffre doit être considéré comme approximatif étant donné la vaste étendue de territoire sur laquelle est disséminée la population bovine et l'impossibilité dans laquelle on a été jusqu'ici, d'en dénombrer l'ensemble.

L'élevé du bétail était autrefois le monopole de communautés peulhs venues du Nord et de l'Est auxquels les chefs Mossis confiaient leurs troupeaux; cette situation s'est modifiée et les autochtones eux-mêmes se livrent aujourd'hui à l'élevage qui fournit le principal élément d'exportation de la contrée.

Le boeuf est en effet destiné surtout au commerce avec Gold-Coast; cette possession anglaise ne produisant pas de bétail en emprunte chaque année au Mossi 5 ou 6000 têtes utilisées pour la boucherie. La viande est de belle qualité et d'aspect tout-à-fait appétissant mais généralement un peu ferme.

Il se fait également un commerce de boeufs à bosse destinés au portage. Le bétail sert en outre d'objet d'échange dans les transactions locales. La production du lait est assez abondante quoique limitée aux seules agglomérations de Peulhs qui le consomment et en font un beurre agréable que l'on peut trouver à l'état frais sur tous les marchés. Une vache produit environ 1 litre $\frac{1}{2}$ de lait chaque jour mais seulement pendant la période où elle nourrit son veau. Les prix de vente du gros bétail sont très

variables; ils oscillent au Massi entre 20 et 60 francs pour les mâles; les vaches peuvent valoir beaucoup plus cher. Une de celles-ci avec un tout jeune veau représente la valeur de deux adultes.

Le prix des mêmes animaux augmente au fur et à mesure qu'ils descendent vers le Sud. Dans la Gold-Coast ils seront vendus 80 francs à Bakou et à ~~Ula~~ ^{Ula}; 100 à 120 francs à Kintam. po et Salaga; plus cher encore à Haboubou et Koumassie; mais pour arriver là il aura fallu deux mois de route à travers un pays où les épidémies sont fréquentes, au même en temps ordinaire la santé du bétail périclite facilement.⁽¹⁾

L'espèce bovine est représentée au Massi par trois variétés principales:

Le beuf sans bosse, à petites cornes qui habite les régions de l'Ouest et du Sud-Ouest, et qui est désigné communément dans le pays sous le nom de beuf du Kippirsi. Inapte au portage, il fournit une viande de qualité inférieure, mais beaucoup plus résistante que le beuf à bosse et s'acclimate plus aisément.

Le beuf à bosse qui vit principalement dans le Nord et l'Est du Cercle (provinces de Yako, Moué, Béna, Baoussouma et Bédoussa) de haute taille, au fanon court, aux cornes développées. C'est le type du Béni ou Gourgan-missi que l'on retrouve dans le Kamissandougou

(1) Le bétail Massi est amené en franchise sur le marché libre de Bakou, à destination de tout autre point de Gold-Coast ^{les bœufs} ~~qui~~ ont à payer à l'entrée en territoire anglais les droits suivants: 3 schillings (3.75) pour un adulte, 1 schilling 6 pence (1.85) pour les veaux.

et le Guénikalang. Parfaitement apte au portage, il fournit en outre une viande de boucherie excellente.

La troisième variété, le bœuf commun participe des espèces précédentes et provient de leur croisement. Il a les qualités de résistance du bœuf du Kippisi et sa taille est sensiblement plus élevée que celle de ce dernier; il est en outre susceptible d'engraissement ce qui le rend propre à fournir une viande de très bonne qualité. Cette variété domine au sud de la province de B'eloussa et dans la région de Bentkodoogo.

Le moyen d'amélioration préconisé serait la sélection et la castration des bêtes inférieures qui donneraient ainsi de meilleure viande. La castration est d'ailleurs connue des indigènes et pratiquée par eux, mais indifféremment sur des sujets quelconques.

Dans la circonscription de Bentkodoogo il n'existe pas de maladies particulières du bétail; mais dans celle de Ouagadougou et de Léo sévit, notamment à l'approche de l'hivernage, une affection endémique ayant les caractères généraux du nagana: l'animal dépérit, cesse de se nourrir, voit la paralysie gagner l'arrière train et meurt. Cette maladie paraît attribuable à la piqure d'une mouche nommée "**ouidi-Kouja**," par les indigènes, ou

à une larve intestinale que l'animal absorberait avec le foin sec. J'ai constaté en effet qu'au moment où le bétail reprend le régime vert l'état sanitaire s'améliore. La circonscription de Bentkodoogo et la région de B'eloussa, où la végétation avance d'un mois et demi environ, se trouvent pour cette raison indemnes.

Le petit bétail est assez abondant dans tout le cercle où il représente 120.000 têtes environ. La chair en est de qualité médiocre et offre à un degré élevé le goût particulier au mouton. Tous ces animaux sont à poil ras et de petite taille, exception faite des moutons dits "de case", élevés isolément suivant l'usage introduit au Massi par les Mandingues, et engraisés avec soin pour être abattus aux époques festives.

Le lait n'est pas recherché; le Commerce des peaux est insignifiant. Le prix moyen d'un mouton varie de 2 à 5 francs.

Animaux de bât — De petite taille mais vigoureux et résistants, les ânes sont au nombre de 15.000 environ dans tout le cercle où les indigènes les utilisent principalement pour le transport des fardeaux et montent eux-mêmes sur la croupe.

Dans les provinces du Sud la viande est utilisée pour l'alimentation. Le prix moyen est de 20 à 35 francs pour un adulte et dépasse rarement 40 francs.

L'industrie mulassière est ignorée dans le cercle où elle pourrait donner sans nul doute de bons résultats si l'on en juge par les rares spécimens introduits au Massi et qui s'y comportent parfaitement. Des marchands Haoussas amènent de temps en temps avec eux des mulets originaires du Sokoto. Ces animaux qui paraissent échapper aux atteintes du nagana quittent le pays à la fin de la saison commerciale.

Animaux de selle — Les régions sises au Sud et à l'Ouest du cercle paraissent peu favorables à l'élevage.

Le cheval, qui se montre partout, aussi bien que le bœuf, susceptible d'être atteint par le Nagana, semble l'être d'avantage sous cette latitude. — D'autre part une épidémie a fait périr en 1900 tous les chevaux de la circonscription de Léo où il y en avait un grand nombre avant cette époque. Les Gourousis cherchent depuis lors à refaire leur cavalerie et n'y arrivent que péniblement; ils possèdent aujourd'hui une centaine de chevaux environ tous venus du dehors.

Par contre le Nord et l'Est du Mossi produisent en abondance des chevaux assez réputés qui appartiennent à deux races parfaitement caractérisées:

1° Dans les provinces de Baoussouma et de Beloussa, à l'Est, un cheval d'assez grande taille (1^m,55 à 1^m,60) élégant, aux attaches fines, aux lignes rappelant le véritable arabe. Ces chevaux montés de trop bonne heure, sans aucun ménagement par les indigènes sont vite usés.

2° Dans la province de Yako et celle de Mané, Beïna et Kiten-ga au Nord, le cheval Mossi proprement dit d'assez petite taille, mais robé, vigoureux, résistant et sobre.

Enfin une troisième race confinée actuellement dans le Baoussoungé, au Sud, mérite une mention particulière. Moins élégant encore et de plus petite taille que les chevaux Mossis, maigres, d'apparence chétive, ils les surpassent cependant en résistance et en vigueur.

Le prix du cheval Baoussoungé n'atteint guère en moyenne plus de 80 ou 100 francs. Le cheval Mossi vaut ordinairement 950 francs.

celui de Boussauma et de Béboussa que nous avons cité en première ligne de 250 à 500 francs.

Les indigènes bien que montant d'une façon déplorable aiment et soignent leurs chevaux. Le pansage est fréquent, sommairement mais régulièrement. D'une façon générale l'eau manque dans l'hygiène du cheval et est administrée sans discernement de qualité.

La maladie la plus courante à laquelle il soit sujet, lui est commune avec le gros bétail et après l'~~avis~~ décrite plus haut en traitant de l'espèce bovine. Elle est caractérisée au début par l'ina~~ppétence~~ suivie de dépérissement général et enfin par la paralysie de l'arrière-train que ne tarde pas à suivre la mort.

Les indigènes ne possèdent aucune médication vraiment efficace; ils traitent le plus souvent le mal par des "gis-gis," et des formules magiques qu'ils accompagnent parfois de purgations ou entrent des cendres alcalines qui ~~proviennent de la région de Dori.~~

D'une façon générale la dégénérescence de la race doit être attribuée à l'absence absolue de sélection qui met les saillies à la merci du hasard, les animaux paissant et se reproduisant presque toujours en liberté dans la brousse.

Les superstitions relatives au cheval sont nombreuses et on les retrouve communément en pays Mandingue d'où elles doivent provenir; ce n'est donc pas ici le lieu d'en parler. Il en est cependant une assez répandue qui paraît être particulière à

certaines régions du Massi; elle exige que le cheval destiné à la dot d'une femme soit préalablement échangé contre des bœufs, les indigènes étant convaincus que le fait de payer directement une dot avec un cheval déterminerait la stérilité de l'union ainsi contractée.

Fourrages et matières propres à la nourriture des animaux. — En dehors des plantes vivrières dont il est question plus loin (voir tableau synoptique) les animaux consomment divers fourrages naturels dont le plus apprécié est nommé par les Massi "Kariyanga". Cette graminée croît à l'état spontané sur les bords des marigots; les indigènes la cultivent en bordure de leurs champs de mil. La tige velue et rugueuse atteint une hauteur de 0^m,80 à son complet développement; vers son extrémité elle se répand en gerbes. La feuille est large 0^m,03 environ, affecte la forme d'un fer de lance très allongé. Elle est coupée encore verte à 0^m,20 du sol, séchée au soleil et emmagasinée pour être consommée pendant la saison sèche.

On peut mentionner aussi une autre graminée le "Kémibédo", (nom Massi) qui pousse en touffes de 0^m,30 de hauteur dans les fonds humides. Sa feuille est peu développée et la récolte faite comme la précédente.

Viennent ensuite les fourrages appartenant à la famille des papilionacées: le niébé, le démsa, le youbenga. Le cheval ne mange pas le niébé lorsqu'il est vert, mais une fois sec, il le dévore jusqu'à la racine. Les indigènes le mélangent aux précédents.

Le démsa et le youbenga (noms Massi) donnent une gousse minuscule que l'on ne sépare pas de la plante qui atteint une hauteur de 0^m,30 à 0^m,40 dans les deux variétés. Elles sont consommées indifféremment à l'état vert ou sec.

D'une manière générale, toutes les graminées, même les ruzaux constituent une excellente nourriture pour les chevaux à la condition de les couper avant leur complet développement. Séchées à l'ombre de préférence elles doivent être isolées du sol à cause des termites.

Apiculture. — Le Massi produit une certaine quantité de miel qui est consommé par les indigènes; la cire est considérée comme déchet et demeure presque partout inutilisée. Cette année un commerçant a pu s'en procurer à Ouagadougou en petite quantité au prix moyen de 0^f,35 au 0^f,40; bien épurée et de teinte claire elle n'a jamais dépassé 0^f,50 le kilo.

C'est un commerce à créer, mais à l'heure actuelle il est impossible de donner une idée du chiffre que la production serait susceptible d'atteindre. La récolte se fait tous les deux mois, sauf en hivernage; chaque ruche donne environ huit kilos de produit entre miel et cire; ces substances sont séparées par malaxation dans l'eau chaude où le miel se dissout.

Peaux — Dans certaines régions et notamment dans la majeure partie de la circonscription de Léo les peaux de chèvres et de moutons constituent l'unique vêtement des indigènes. Partout ailleurs elles sont employées à la confection de sandales et de bottes, de saroches et de gris-gris. Quoique cette utilisation revête un caractère assez général il ne se fait pas à proprement parler de commerce de peaux qui n'ont quelque ~~prix~~ qu'une fois tannées: elles représentent alors une valeur de 2,50 pour les peaux de bœuf, de 0,75 pour celles de mouton.

Au paragraphe où il est traité de la faune ~~nous~~ ~~avons~~ parlé déjà succinctement des dépouilles d'animaux sauvages. N'y revien~~drais~~ pas.

~~Nous~~ ~~avons~~ au cours de cet exposé donné un développement tout particulier à la question de l'élevage et aux points qui s'y rattachent immédiatement. C'est là en effet le principal élément de la prospérité actuelle du pays et

il paraît susceptible pour l'avenir d'un accroissement considérable.

Bien que destiné par sa nature même à ne jamais sortir entièrement des mains de l'indigène et à solliciter de plus en plus l'activité des autochtones Massis qui s'en sont longtemps désintéressés, il est permis de croire qu'il ne tardera pas à amener dans la région des colons Européens et deviendra l'objet d'entreprises rationnelles qui ne pourront manquer de porter des fruits. La société "La Soudanaise" établie depuis plus d'un an à Mamé au Nord-Est de Ouagadougou, constitue dans ce sens une première tentative.

~~Nous dirais~~ un mot en terminant des modes d'échange et de la situation du pays au point de vue monétaire.

Le troc primitif—marchandise contre marchandise—a été employé jusqu'à ces dernières années à l'exclusion de tout autre procédé, lorsqu'il s'agissait de transactions de quelque importance. Un boeuf était échangé contre une barre de sel au Nord du ~~Mali~~, contre une fraction de celle-ci plus au Sud. Cette pratique était générale *mutatis mutandis* bien entendu.

Ce n'est que depuis deux ans environ que le numéraire argent intervient dans ces transactions. Elles gagnent ainsi en commodité ce qu'elles ont perdu en pittoresque; les dioulas s'en rendent compte et dans quelques années le troc aura vécu.

Mais à côté de ce commerce d'animaux et de produits riches il en existe un autre, qui, quoique portant sur des denrées vulgaires: grains, condiments indigènes, etc, a dans son ensemble, par l'énorme quantité d'indigènes qui s'y livrent et par son importance capitale dans l'alimentation du pays, un rôle considérable: C'est ce genre de trafic qui implique nécessairement le rôle du cauri et le légitime.

Les petits tas — unités ordinaires d'achat (nous l'avons vu plus haut par le recensement du marché de 'hitenga) valent en général 5 à 10 cauris, c'est-à-dire moins d'un ou deux centimes si le cauri est au taux normal de 5.000 pour 5 francs et ce taux descend fréquemment à 10.000; ~~on~~ l'a vu atteindre jusqu'à 18.000!

Il ne faut donc pas songer à supprimer, pour le moment du moins, cette monnaie primitive. Elle répond à une nécessité. Le résultat auquel on pouvait viser et que nous avons virtuellement atteint, consistait à l'ignorer et à ne réaliser de perception à quelque titre que ce fut, qu'en numéraire.

Le système qui paraissait offrir au début des difficultés insurmontables a pu se développer au cours de ces trois dernières années, méthodiquement, sans à coup, sans apporter le moindre trouble dans la vie économique du pays.

Les perceptions de 1905 avaient donné 130.000 francs

4

en numéraire, celles de 1906 atteignent déjà ~~plus~~ de trois cents mille francs. ^{et en 1907 il a atteint plus cinq cents mille francs} Une circulation normale d'argent monnayé a pu être provoquée ainsi, et elle ira se développant désormais d'année en année.

Nous girons réuni sous forme de tableau synoptique d'ensemble un résumé de la partie économique de ~~notre~~ travail et la disposition adoptée a permis de faire figurer en regard des rubriques: Ouagadougou, Genkoudogo, Léo, les renseignements qui concernent spécialement chacune des divisions actuelles du cercle. ^{à Ouagadougou} Le dernier occupe en effet une étendue si considérable qu'il participe, au point de vue des produits du sol et de l'élevage, de régimes sensiblement différents. Il y a même lieu de remarquer à ce sujet que ce partage en circonscriptions qui répond surtout à des considérations politiques et administratives est également justifié sous le rapport économique.

La dernière colonne comprend des observations d'ordre général qui s'appliquent, celles-là, à toute l'étendue du pays.

Le tableau n'étant en somme, qu'un résumé systématique de l'étude que nous venons de ~~présenter~~ ^{présenter} y ~~avons~~, pour les raisons indiquées plus haut, consacré un développement exceptionnel aux questions intéressant l'élevage.

Tableau synoptique des.

	Marchés et principaux centres de production	Cultures
<p>Ouagadougou Chef lieu de circonscription</p>	<p>Marchés principaux à Kaya, Sarabountenga, Pakay, La, Mané, Kong et Ouagadougou.</p> <p>Ces marchés où viennent affluer les produits de l'élevage des régions environnantes constituent des centres importants de transactions commerciales. Les marchands Haoussas et Mandingues peuvent s'y procurer en tout temps du bétail échangé contre des étoffes et verreries venant de la Côte d'Or ou du sel venant de Lomé.</p> <p>Ce bétail est ramené ensuite vers le sud et revendu presque uniquement en Gold-Coast. La période d'activité maxima des transactions est celle de l'hivernage; elle est comprise entre Novembre et Février.</p> <p>Les principaux centres de production chevaline sont les provinces de Bédoussa, Boussouma et N'gako. Les centres de production ovine et bovine sont outre ces provinces la région du Kippissi et tous les points du cercle — ils sont nombreux — où se sont fixées des colonies peulhes.</p>	<p>Mil, riz, manioc, arachides, niébé.</p> <p>Comme presque partout ailleurs dans le bas du Niger, le mil constitue la culture dominante du Massi et son rendement atteste de la fertilité exceptionnelle de cette vaste contrée. Toutes les variétés y sont cultivées.</p>
<p>Léoto Chef lieu de circonscription</p>	<p>Marchés principaux à Biébelé pour le pays Nankama. Léoto, Boué, Ouessa pour le pays Nagari. Hila et Hamélé pour le pays Sissala.</p>	<p>La culture de l'arachide est plus répandue dans le Gourounsi que dans les autres parties du cercle.</p>
<p>Pentodogo Chef lieu de circonscription</p>	<p>Marchés principaux à Bouytenga et Pentodogo.</p>	<p>Dans la circonscription de Pentodogo on retrouve les mêmes espèces que dans celle de Ouagadougou dans des proportions sensiblement identiques.</p> <p>La culture d'une graminée indigène le "Kanyaga" est à signaler. Très répandue elle constitue pour les chevaux et le bétail en général une nourriture excellente. Le niébé que la circonscription produit en grande quantité lui est mélangé le plus souvent.</p>

productions du pays Mossi

Industrie chevaline et asine	Bétail Observations générales
<p>Les provinces de l'Est au Nord sont particulièrement fa- ables à l'élevage. A l'Est, Baoussouma et Beloussa possèdent une e de chevaux d'assez grande taille (1^m56 à 1^m60) de formes élégantes relant un peu l'arabe. Au Nord, Yoko, Mané et Hiteuga pro- sent le cheval Mossi proprement dit, plus petit, rablé et oureux. Il atteint en moyenne le prix de 250 francs tandis les chevaux de Beloussa et de Baoussouma valent de 350 00 francs.</p> <p>On peut ^{On peut} estimer le nombre total de ces chevaux à 6000.</p> <p>Les ânes sont très nombreux et atteignent le chiffre de 15000 ion. Ils sont utilisés par les caravanes pour le transport des chandises et constituent eux-mêmes un objet d'échange s la transaction avec la Gold-Coast. De petite taille mais résistants, leur prix varie entre 30 et 40 francs.</p> <p>La circonscription de Léo ne possède qu'une certaine de aux venus d'ailleurs du dehors.</p> <p>Les ânes sont également peu nombreux; on les élève surtout s l'Est du Gourounsi où ils sont vendus de 25 à 30 francs.</p>	<p>Les bœufs sont très nombreux dans le cercle dont ils constituent le principal élément de richesse. On peut évaluer leur nombre à 9.500 têtes. On consomme sur place out l'objet d'un commerce actif avec la colonie Anglaise de Gold-Coast.</p> <p>On distinction ^{distinction} fait trois races principales:</p> <ol style="list-style-type: none"> 1^o Le bœuf à bosse fourni par les provinces du Nord et de l'Est animal porteur et de boucherie. 2^o Le bœuf dit du Kippisi élevé dans les régions de l'Ouest et du Sud-Ouest, utilisable seulement pour la boucherie. 3^o Enfin le bœuf commun qui participe des espèces pré- cédentes et provient probablement de leur croisement. Il domi- ne dans la région du Sud-Est (Lentkodogo). <p>Ces animaux valent sur place de 50 à 60 f. en moyenne; ils peuvent atteindre en Gold-Coast de 100 à 120 francs et plus.</p> <p>Les moutons et chèvres atteignent pour tout le cercle 120.000 têtes environ.</p> <p>De race mélangée et sans caractères définis, en général de qualité médiocre, ils représentent selon leur taille une valeur de 2 à 5 francs.</p> <p>Les phizooties proprement dites sont rares dans la région; une des plus redoutables dont on ait gardé le souvenir se sera en 1890-91.</p> <p>A rien n'échappa à ses atteintes.</p> <p>Les troupeaux se sont lentement reconstitués depuis.</p> <p>Par contre une maladie endémique le "Nagana" constitue un danger permanent pour le gros bétail et exerce particulièrement ses ravages vers la fin de la saison sèche.</p> <p>Elle est produite par une mouche que les indigènes nom- ment "Widikaya" et qui ne serait autre que le tse-tse. Cette maladie évolue très rapidement et les gens du pays ne savent pas la soigner.</p> <p>Elle sévit un peu partout, mais les provinces du Nord et de l'Est sont absolument indemnes sont épargnées dans une certaine mesure. Seule la région de l'Ouest échappe à ses atteintes.</p>

Pour la circonscription de Lentkodogo le dernier recensement
onné 2000 chevaux dont les 2/3 de juments. La région du
mangée produit une race spéciale de petite taille
de forme rustiques, mais très sobre et résistants. Le
moyen est de 80 francs. Un recensement récent a
né également pour les ânes le chiffre de 3000.

En dehors de leur utilisation naturelle pour le por-
ils entrent dans l'alimentation des indigènes
sont élevés dans certaines régions exclusivement
ce but.

Cabteau synoptique des

productions du pays Mossi

	Marchés et principaux centres de production	Cultures	Industrie chevaline et asine	Bétail	Observations générales
Ouagadougou Chef-lieu de Circonscription	<p>Marchés principaux à Kaya, Sarakoutenga, Bakay, La, Mané, Korgo et Ouagadougou.</p> <p>Ces marchés où viennent affluer les produits de l'élevage des régions environnantes constituent des centres importants de transactions commerciales. Les marchands Haoussa et Mandingues peuvent s'y procurer en tout temps du bétail échangé contre des étoffes et verreries venant de la Côte d'Or ou du sel venant de Tombouctou.</p> <p>Ce bétail est ramené ensuite vers le sud et revendu presque uniquement en Gold-Coast. La période d'activité maxima des transactions est celle de l'hivernage; elle est comprise entre Novembre et Février.</p> <p>Les principaux centres de production chevaline sont les provinces de Boboussa, Boussouma et Yako. Les centres de production asine et bovine sont outre ces provinces la région du Kippissi et tous les points du cercle — ils sont nombreux — où se sont fixées des colonies peulhes.</p>	<p>Mil, riz, manioc, arachides, milles.</p> <p>Comme presque partout ailleurs dans la boucle du Niger, le mil constitue la culture dominante du Mossi et son rendement atteste de la fertilité exceptionnelle de cette vaste contrée. Toutes les variétés y sont connues.</p>	<p>Les provinces de l'Est au Nord sont particulièrement favorables à l'élevage. A l'Est, Boussouma et Boboussa possèdent une race de chevaux d'assez grande taille (1,55 à 1,60) de formes élégantes rappelant un peu l'arabe. Au Nord, Yako, Mané et Kintenga produisent le cheval Mossi proprement dit, plus petit, rablé et vigoureux. Il atteint en moyenne le prix de 250 francs tandis que les chevaux de Boboussa et de Boussouma valent de 250 à 500 francs.</p> <p>On peut estimer le nombre total de ces chevaux à 6000.</p> <p>Les ânes sont très nombreux et atteignent le chiffre de 15000 environ. Ils sont utilisés par les caravanes pour le transport des marchandises et constituent eux-mêmes un objet d'échange dans la transaction avec la Gold-Coast. De petite taille mais très résistants, leur prix varie entre 30 et 40 francs.</p>	<p>Les bœufs sont très nombreux dans le cercle dont ils constituent le principal élément de richesse. On peut évaluer leur nombre à 9.500 têtes. On recense sur place 10 bœufs d'un commerce actif avec la colonie Anglaise de Gold-Coast.</p> <p>On distingue trois races principales:</p> <ol style="list-style-type: none">1° Le bœuf à bosse fourni par les provinces du Nord et de l'Est animal porteur et de boucherie.2° Le bœuf dit du Kippissi élevé dans les régions de l'Ouest et du Sud-Ouest, utilisable seulement pour la boucherie.3° Enfin le bœuf commun qui participe des espèces précédentes et provient probablement de leur croisement. Il domine dans la région du Sud-Est (Lentkodogo). <p>Les animaux valent sur place de 20 à 60 francs en moyenne; ils peuvent atteindre en Gold-Coast de 100 à 120 francs et plus.</p> <p>Les moutons et chèvres atteignent pour tout le cercle 120.000 têtes environ.</p> <p>De race mélangée et sans caractères définis, en général de qualité médiocre, ils représentent selon leur taille une valeur de 2 à 5 francs.</p> <p>Les épizooties proprement dites sont rares dans la région; une des plus redoutables dont on ait gardé le souvenir se sera en 1890-91.</p> <p>Après s'être échappée à ses atteintes.</p> <p>Les troupeaux se sont lentement reconstitués depuis.</p> <p>Par contre une maladie endémique le "Nagana" constitue un danger permanent pour le gros bétail et exerce particulièrement ses ravages vers la fin de la saison sèche.</p> <p>Elle est produite par une mouche que les indigènes nomment "Widhaya" et qui ne serait autre que le "tsé-tsé". Cette maladie évolue très rapidement et les gens du pays ne savent pas la soigner.</p> <p>On se sent un peu partout, mais les provinces du Nord et de l'Est sans être absolument indemnes sont épargnées dans une certaine mesure. Seule la région de l'Ouest échappe à ses atteintes.</p>	
	Léo Chef-lieu de Circonscription	<p>Marchés principaux à Biébelé pour le pays Nankama, Léo, Bouré, Ouessa pour le pays Dagari, Hela et Hamélé pour le pays Bissala.</p>	<p>La culture de l'arachide est plus répandue dans le Gourounsi que dans les autres parties du cercle.</p>	<p>La circonscription de Léo ne possède qu'une certaine de chevaux venus d'ailleurs du dehors.</p> <p>Les ânes sont également peu nombreux; on les élève surtout dans l'Est du Gourounsi où ils sont vendus de 25 à 30 francs.</p>	
Lentkodogo Chef-lieu de Circonscription	<p>Marchés principaux à Pouyenga et Lentkodogo.</p>	<p>Dans la circonscription de Lentkodogo on retrouve les mêmes espèces que dans celle de Ouagadougou dans des proportions sensiblement identiques.</p> <p>La culture d'une graminée indigène le "Kargaga" est à signaler. Très répandue elle constitue pour les chevaux et le bétail en général une nourriture excellente. Le milles que la circonscription produit en grande quantité lui est mélangé le plus souvent.</p>	<p>Pour la circonscription de Lentkodogo le dernier recensement a donné 2000 chevaux dont les 2/3 de juments. La région du Boussoungui produit une race spéciale de petite taille et de forme rustiques, mais très svelte et résistants. Le prix moyen est de 80 francs. Un recensement récent a donné également pour les ânes le chiffre de 3000.</p> <p>En dehors de leur utilisation naturelle pour le portage ils entrent dans l'alimentation des indigènes et sont élevés dans certaines régions exclusivement dans ce but.</p>		

3^{ème} Partie

Essai historique sur les origines Mossi — la dynastie actuelle — Organisation politique à laquelle elle a présidé jusqu'ici

Il a été difficile de se prononcer jusqu'à ce jour, sur les origines Mossis. Les seuls documents écrits qui pourraient jeter quelque clarté sur la question, et c'étaient en l'espèce les divers passages du Barikh es Soudan que j'ai ~~aussi~~ intégralement reproduits ~~dans~~ dans la ~~Préface~~ (voir p. 4) paraissaient au contraire, ajouter à l'obscurité qui l'entourait.

Ils nous apprennent en effet que vers l'an 1350 de notre ère, Tombouctou avait été pris et saqué par le sultan du Mossi, fait historique sur lequel Abd. er-Rhaman ben Abdallah et Ahmed Baba nous fournissent des témoignages concordants.

Le Barikh rapportait d'autre part qu'à la fin du XV^e siècle, Mohamed ~~et~~ Askia avait lui-même dirigé une

expédition contre M'asina sultan du Mossi, expédition dont nous ignorons l'issue et qui fut probablement un échec pour le conquérant Sourhaï; qu'enfin vers le milieu du XVI^e siècle Askia Daoud renouvelait avec plus de succès cette tentative et réussissait à conquérir le pays, que son chef était contraint d'abandonner avec toutes ses troupes.

Or dans la tradition locale, de laquelle nous ~~avons~~ tiré tout ce qu'elle était susceptible de fournir en témoignage du passé, ~~je n'ai~~ ~~trouvés~~ aucun souvenir d'expéditions lointaines ou d'invasions venues du Nord; bien plus, la même tradition établissait qu'à l'époque de l'occupation du Yatenga, époque postérieure aux faits rapportés par le Barikh, les Massis avaient trouvé le pays presque dépeuplé et qu'ils y arrivaient pour la première fois.

Étions nous donc induits en erreur par une similitude de nom? En tous cas, les Massis qui avaient conquis Combourton ne pouvaient venir du pays de Ouagadougou et n'avaient pas accompli leur trajet par le Yatenga et le Macina, trajet qui d'ailleurs, par son étendue et les difficultés qu'il présentait était à cette hypothèse toute vraisemblance, et l'argument valait pour les invasions Sourhaï qui eussent dû réaliser le même trajet en sens inverse.

On en était aussi réduit à cette conjecture

inadmissible que les Massif auraient dû abandonner leur territoire à l'époque vers laquelle, au contraire, les témoignages concordants de la tradition orale plaçaient l'origine de la dynastie actuelle et du grand effort qui sous son initiative, devait aboutir à la constitution de notre empire Mossi.

Mais ce rapprochement qui ~~was~~ conduisait apparemment à une impasse, renfermait en réalité le trait de lumière qui devait ~~nous~~ éclairer. La contradiction n'était qu'apparente.

Il fallait résolument écarter toute hypothèse d'identité entre l'empire Mossi des chroniqueurs arabes et celui que Binger nous a fait connaître; mais il ~~était~~ ^{était} possible logiquement de les considérer comme nés l'un de l'autre, comme s'étant succédé en quelque sorte, si l'on arrivait à localiser le premier et à le rattacher par des indices certains à celui qui nous occupe.

Toutes les grandes émigrations dont l'histoire nous a gardé le témoignage ont en effet présenté cette particularité que sauf de rares exceptions, les hordes, tribus, peuples, que des nécessités inéluctables ont jetés à la recherche d'une terre promise qui devait leur offrir des conditions d'existence plus faciles, n'y sont jamais parvenus dans toute leur intégrité. Ils ont toujours dû laisser en arrière, semer le long du chemin, des éléments devenus un poids mort pour la communauté,

le plus souvent par leur manque de confiance dans l'issue de l'entreprise. Ce sont ces éléments que l'on retrouve, soit assez difficilement, s'ils ont été absorbés et assimilés par la population ambiante, ce qui est fréquent, soit plus aisément s'ils ont su se maintenir réfractaires à toute fusion avec elle et demeurer en quelque sorte enkystés dans son sein. Ils jalonnent ainsi de loin la route suivie par la grande émigration et à plusieurs siècles de distance constituant en l'absence de tout document historique, les seuls témoins de cet itinéraire qu'ils n'ont pas consenti à accomplir jusqu'au bout.

C'est donc de ce côté qu'allaient porter ~~mes~~ recherches. Elles ont été longues et délicates, et ~~mais~~ ont conduit finalement aux résultats suivants:

Il existe encore au Sud du Bornou dans le Cameroun allemand une race qui porte le nom de Mossah et aurait été autrefois selon la tradition locale, maîtresse du pays entier. Elle se trouve actuellement confinée en une portion de territoire assez restreinte -
 (~~vallée du Logone - Cameroun~~)

Ses représentants actuels offrent avec les Mossis des ressemblances physiques tellement frappantes qu'il est impossible d'avoir vécu parmi eux sans les reconnaître dans ces derniers; le tatouage est identique, sauf en ce qui concerne l'accent circonflexe, ^{d'origine} ~~d'acquisition~~ plus récente, comme ~~refuse~~ le montrera.

La similitude est presque complète et d'autre part l'organisation sociale des Massis avec toute sa hiérarchie si caractéristique, se retrouve chez les Massahp. En un mot l'identité d'origine des deux groupes ne fait pas de doute et ~~il est permis~~ ^{il est permis} d'affirmer l'existence des Massahp dans une partie du Bornou et la suprématie que la tradition leur attribue dans le pays à une époque reculée, fixe d'une façon certaine l'habitat où a dû croître et se former la race qui nous occupe; cela bien entendu, au cours d'une période assurément fort antérieure aux événements qui fournissent aux chroniqueurs arabes l'occasion de nous révéler son existence⁽¹⁾.

(1) Ici une nouvelle question se pose. Les Massis peuvent-ils être considérés comme autochtones du Bornou, ou bien leur long séjour dans cette contrée doit-il être regardé lui-même comme une étape dans le grand mouvement migrateur qui par bonds successifs les a amenés au cœur de la boucle du Niger.

En l'état actuel de mes connaissances il serait imprudent de rien affirmer, ~~mais~~ j'indiquerais simplement que le système féodal qui caractérise la constitution politique du Mossi peut être rapproché de celui dont l'Abyssinie nous donne le spectacle; l'organisation hiérarchique paraît être sous certains rapports identiques, la désignation des chefs se fait dans des conditions analogues, l'élection du Négus s'y accompagne d'une période d'anarchie que j'ai retrouvée ici et qui paraît se rattacher à des traditions anciennes.

Il se peut qu'il y ait là autre chose que de pures coïncidences. Tout en travaillant à la rédaction d'une petite grammaire de l'idiome Mossi nous sommes préoccupés de savoir si les dialectes parlés en Abyssinie étaient susceptibles de nous donner sur ce point quelques indications. Nous devons cependant reconnaître que les vocabulaires des langues Galla, Ahmarique et Tigre que nous avons consultés ne nous ont pas fourni d'arguments probants. Mais il est aujourd'hui démontré qu'au point de vue des recherches ethnographiques les similitudes lexiques ne signifient pas grand-chose et que les idiomes que l'éritréen n'a pas fixés peuvent en quelques siècles se déformer au point d'être rendus méconnaissables. La valeur des rapprochements grammaticaux est autrement importante, nous n'avons eu malheureusement ni le temps ni les moyens de les rechercher. Nous nous contenterons donc d'indiquer ce point de vue d'où pourraient sortir à notre avis des observations fécondes. Des missionnaires ont affirmés d'autre part que les Mossis auraient conservé traditionnellement la notion symbolique de la croix chrétienne, fait que nous n'avons pu vérifier et qui nous être à priori paraît peu probable.

Il est en effet de toute probabilité et là encore, faute de documents écrits ~~originaux~~ n'ayant pour nous appuyer que des traditions orales recueillies au Bornou, que l'empire ébranlé par la poussée d'une invasion musulmane venue de l'est a dû, par oscillations successives, et en perdant du terrain en sens opposé, s'étendre plus avant vers l'occident; de telle sorte que les "Massis-lés", que l'on rencontre formant encore plusieurs agglomérations dans la partie occidentale du Sokoto et jusque dans le cercle de Boungou montrant eux aussi de frappantes analogies avec les Massis proprement dits⁽¹⁾ peuvent à leur tour nous servir de repère. Ces agglomérations indiquent d'une façon très approximative la position de l'empire Mossi à l'époque historique, époque qui marque évidemment l'apogée de puissance de cet empire: vers 1350 nous l'avons vu dans le Bariké, Gomboutou est conquis par le sultan du Mossi.

Mais les chartes que nous tirons des chroniqueurs sont intermittentes; ils ne nous apprendront rien de nouveau sur le sujet qui nous occupe, jusque vers la fin du ^{XV}^e siècle où se place la tentative de Mohamed ~~Askia~~ Askia. Caut en évitant de faire de l'histoire subjective et de nous permettre des affirmations

(1) Nous nous trouvons avec les Massis-lés en présence de l'accent circonflexe qui devait compléter le tatouage ethnique des Massis tel qu'il est aujourd'hui. Cette marque appartient en propre aux populations de la rive gauche du Niger jusqu'à l'angle du Dallol-Maouri, on la retrouve en dehors des Massis chez plusieurs tribus Soudanaises indépendantes, Djerma et même Haoussas et peuples habitant cette région, un en provenant.

qui ne seraient que des hypothèses gratuites, ~~ne peuvent~~ ^{ne peuvent} conjecturer que jusqu'à cette époque la puissance Massif a dû se maintenir, qu'il est même probable que la frontière orientale de l'empire a été recourcée et que ~~celui-ci~~ ^{celle-ci} a fini par constituer un voisinage trop redoutable pour que la susceptibilité des souverains Souhaï — eux aussi à l'apogée de leur ^{gloire} ~~puissance~~ —, ne s'en inquiète pas.

D'autre part, le point de vue religieux ne paraît pas avoir été complètement étranger à cet antagonisme. Les Massif se sont montrés de tout temps indifférents, sinon hostiles, à la propagande islamique et nous les retrouvons aujourd'hui, quand à la masse, complètement refractaires à cette influence musulmane qui depuis le IX^e siècle a si profondément modifié les conditions politiques et sociales de la plupart des populations du Soudan.

S'il on peut donc chercher dans cet ordre d'idées le mobile des expéditions dirigées depuis Mohammed Askia contre l'empire Mossi, dont les habitants sans cesse inquiétés et menacés, se voient contraints de bonne heure à chercher leur salut dans l'émigration. De là, un premier exode dont l'itinéraire est facile à reconstituer.

Ce mouvement s'est accompli dans la direction du Sud et les Massif après avoir cotoyé le Niger l'ont traversé en un point situé entre Say et Ilo, mais beaucoup plus près de ce dernier.

On retrouve encore au Nord d'Ilo la coutume qui

consiste à raser la tête des femmes de chefs. Celles-ci portent en outre des housseaux de métal, caractéristiques particulières à la race Massié et que l'on rencontre occasionnellement chez les peuples qui ont été en contact avec elle.

De là l'émigration, laissant sur la gauche le pays Barriba s'est dirigée en ligne droite à travers le Gaouma et la région de Pama jusqu'à Gambakha chef-lieu actuel des Territoires Nord de la colonie anglaise de Gold-Coast. C'est ce point que choisit pour sa résidence le chef qui avait dirigé l'exode. ~~Mamissi~~ ^{Mamissi} ~~ne recueille~~ aucun renseignement positif sur sa personnalité⁽¹⁾, mais il est certain que c'est de lui ou de ses successeurs immédiats que la création du royaume Mamfoussi et Dagomba tire son origine. La formation de l'empire Massi proprement dit est postérieure; ~~je suis~~ cependant fondé d'affirmer que dès cette époque, une partie d'entre les nouveaux occupants du Mamfoussi entreprit de se frayer un passage vers le Nord et y parvint par deux voies différentes. Nous nous trouvons en effet en présence d'un courant qui parti de Gambakha et contenu à l'est par les Gourmantché refeta les Baoussongas dans la région que ceux-ci occupent actuellement et atteignit le pays de Beloussa où il s'épanouit vers l'Ouest et le Nord, occupant

(1) Selon le Colonel H.P. Northcott le fondateur de la dynastie de Gambakha se nommerait Gasogo mais les renseignements qu'il fournit à son sujet paraissent difficilement conciliables avec la tradition sur laquelle ~~je suis~~ ^{je suis} appuyé ici (c.f. Report on the Northern Territories of the Gold-Coast. Londres 1890).

une vaste périphérie de territoire, aujourd'hui presque exclusivement peuplée par des Mossis. L'autre courant se frayant une voie en pays Nankana, se dirigea au Nord de Biébelé, refoula du côté opposé les Boussangas enserlés ainsi comme dans un étau et se développa dans le pays que limite la Volta Rouge, vers Ouagadougou.

On n'a qu'à jeter les yeux sur une carte du pays Mossi (voir page h.t) pour reconnaître la direction de ces deux courants parallèles venant se rejoindre au Nord du Boussang, ce actuel, région presque inhabitée à l'époque de la grande migration Mossi et au sein de laquelle les autochtones Boussangas, qui occupaient alors tout le pays de Centrodogo, ont été contraints de chercher un refuge et végètent depuis, réfractaires à toute fusion avec l'élément envahisseur.

On peut voir aussi sur cette carte que ce dernier déborde la limite orientale du cercle de Ouagadougou sur toute son étendue et s'enfonce même assez avant dans le Gourma sur un vaste espace affectant la forme d'un triangle, dont le sommet tournée vers l'Est a pour déterminant le faîte de Fada. La population de cette ville est en effet Mossi et son chef Batchandé se dit cousin du Moro-Maba de Ouagadougou envers lequel il se croyait tenu naguère encore à des envois de présents et autres marques de déférence témoignant d'une ancienne vassalité. Il ne s'est considéré comme affranchi de ces obligations qu'après l'arrivée des Français dans le pays.

(1) Ce premier envahissement du territoire Mossi fut l'œuvre de hordes indisciplinées allant à l'aventure droit devant elles, sans plan arrêté, sans chef. Certains groupes détachés occupent même dès cette époque des îlots définis, enclavés au sein de populations autochtones; c'est là, qu'isolés et contenus par les éléments étrangers qui les entourent ces groupes évoluent de sommaire au point d'atteindre un degré de différenciation assez accusé pour donner le change et masquer en quelque sorte leur origine Mossi: ce sont les Bagari, les Nankompa, et les Kousacé.

Dès ce moment cependant, la trouée est faite; à l'Est et à l'Ouest du Boussangé actuel il existe un passage vers le Nord, et nous nous trouvons en présence d'infiltrations continues: sur divers points les naturels sont délogés par

(4) Nous signalerons ici près d'Aribenda (Cercle de Dori) l'une agglomération d'origine Mossi qui serait une colonie fondée par les gens de Béloussa sous la conduite d'un fils du chef de cette province. On les nomme dans le Milgodi "Mossi-Kés".

D'autre part le chef de Djougou (Dahomey) est d'origine Mossi. La tradition veut que les habitants de ce village, divisés par des luttes intestines qu'entretenait la rivalité de plusieurs prétendants se disputant le pouvoir, aient offert celui-ci à un tisserand Mossi réputé par sa prudence et son savoir. Ce tisserand établi depuis longtemps à Djougou où il s'était constamment tenu en dehors des discordes locales refusa l'offre qui lui était faite. Mais les gens de Djougou n'en voulurent pas démordre et ils l'enfermèrent dans sa case. Ayant à choisir entre les inconvénients du pouvoir et ceux de la captivité, le tisserand ne put faire à moins que de se décider; au bout du sixième jour il consentit à prendre le commandement. Ses descendants lui ont succédé depuis sans interruption et en souvenir de l'épisode que nous venons d'appor-~~ter~~ une coutume s'est établie en vertu de laquelle le nouveau chef demeure enfermé dans sa case pendant les six jours qui suivent son élection.

les nouveaux arrivants, mais en général ils parviennent à vivre côte à côte en bonne intelligence.

À la faveur de ce régime l'élément nouveau se développe progressivement et sans se préoccuper d'imposer sa suprématie à la population autochtone, il finira par constituer le nombre.

Il lui suffira dès lors de prendre conscience de lui-même, de s'unir sous les ordres d'un chef entreprenant et hardi — et le nouvel empire Mossi sera constitué.

Pendant des siècles — jusqu'à notre venue dans le pays — la même dynastie, dont le jeune Naba Kom est le représentant actuel, présidera à ses destinées. Avant d'être Kallir, par ordre de successions, la liste des Morha-Mohas depuis Oubri ~~upers~~ ~~dirais~~ quelques mots de la période légendaire que la tradition place immédiatement avant l'apparition de celui-ci.

Un naba de Gambakha (les derniers nous l'ont vu descendre en ligne directe du chef qui avait guidé jusqu'au Mangpoursi la grande migration) arrivé au déclin de la vie sans progéniture crut voir dans ce fait l'accomplissement d'un décret de la destinée. Rien n'est immuable ici. Pas et sans doute sa glorieuse dynastie devait-elle faire place à une nouvelle lignée de chefs. À ceci, il se résignait encore, mais ce qui l'affligeait par dessus tout c'était sa vieillesse solitaire. Il supplia donc les Génies de lui donner un enfant, prenant l'engagement solennel de le vouer — garçon ou fille — à la

virginité. Comme par miracle une fille lui naquit aussitôt. Il l'appela Pogoteinga (femme à barbe) la considérant ainsi dès sa naissance comme étrangère à son sexe et lui fit donner un vêtement masculin.

Pogoteinga se développa vite; elle atteignit dès l'âge de dix ans un degré de beauté incomparable et vers la même époque, travaillée par les ardeurs de la puberté elle réussit — malgré la surveillance étroite dont l'entourait le vieillard, jaloux de demeurer fidèle à son serment — à s'enfuir de la maison paternelle.

Longtemps poursuivie, elle put se soustraire à toutes les recherches jusqu'à ce qu'un jour, errant dans le pays actuel de Benkodogo, elle rencontra en pleine brousse le chasseur d'éléphant Riaké, homme solitaire et violent, qui la séduisit. Elle eut de Riaké un fils, ~~Midirango~~, et une fille, ~~Médirango~~.

Afin de ne pas altérer par l'exogamie la vertu du sang royal dont ces enfants étaient les héritiers, Riaké et Pogoteinga résolurent de les marier ensemble et de ce mariage naquirent aussi un garçon et une fille, ~~Toung~~hrama et Inganemdo. Obéissant à la même préoccupation, ~~Toung~~hrama épousa sa sœur et de cette union naquirent trois fils, Oubri, Obrogo et ~~G~~'amprango. Oubri devait fonder la dynastie de Ouagadougou, Obrogo celle de Benkodogo, ~~G~~'amprango celle du Gourma. La postérité d'Oubri fut la plus glorieuse et la plus

puissante : les rapports des nabas de Ouagadougou avec ceux de Benkodogo et du Gourma, leurs cousins, furent toujours des rapports de suzerain à vassal.

L'ancêtre commun Younghrama mourut à Kontouga ou l'on montre encore son tombeau.

Nous donnons ci-après la liste des Nabas de Ouagadougou avec les souvenirs que la tradition nous a conservés sur le règne de chacun d'eux. Nous faisons suivre leur nom (traduit en français lorsque cela est possible) de leur devise. Cette devise que les Nabas choisissent à leur avènement, caractérise leur règne. Elle est toujours sentencieuse et symbolique; nous en trouverons quelques unes qui portent l'empreinte d'une réelle profondeur.

Les premiers mots constituent ce que l'on appelle le "Yabi-jouré", ou nom de guerre : bien que ces mots détachés du contexte n'aient souvent aucun sens, ils possèdent parfois une signification qui pourrait paraître injurieuse. Et ce n'est pas là une des moindres bizarreries que nous rencontrerons. Un naba Maskiendé s'est paré fièrement du nom de "Yoboto", l'imbécile, naba Masbiré s'est appelé "Nimbéto", l'homme pervers, naba Kiba "Sakikiéha", le mauvais ulcère. Ces noms n'ont le répéter suppose le contexte qui, comme on le verra, explique leur choix, mais ils sont cités en général isolément comme yabi-jourés des nabas qui les ont adaptés.

La tradition aujourd'hui très incertaine, pleine de contradictions et d'anachronismes lorsqu'il s'agit de faits historiques proprement dits, devient au contraire précise et absolument concordante dans le domaine symbolique et verbal. En l'absence de tout document écrit il ne pourrait en être autrement. Les réalités, transformées peu à peu par le travail d'imaginaires primitives ne sont parvenues jusqu'à nous que voilées par des symboles. Seul ce qui faisait image ou pouvait être revêtu d'une figure a survécu.

De tel naba on n'a conservé qu'une phrase prononcée dans des circonstances déterminées souvent insignifiantes. Pour nous depuis Gubri, la seule chose que l'on connaisse avec certitude ce sont leurs devises et encore la conservation de celles-ci est-elle dévolue à une caste de Bend-nabas. Le vulgaire n'en connaît que les premiers mots constituant nous l'avons dit les "yabi-jourés".

La transformations profonde que subit le pays depuis quelques années, les progrès d'ordre positif qui s'y réalisent sont de nature à compromettre tôt ou tard la survie de ces traditions. Nous n'avons donc pas jugé superflu de les recueillir et de fixer des souvenirs sur le point de tomber peut-être dans l'oubli. — Ne fut-ce qu'à cet égard — ils méritaient une place dans cette monographie.

1° Maba **Oubri** fils de **Thoungrihama**.

Devise « **Saviaogojore**⁽¹⁾ Kongo nêda nbabl' tiza
 Kassouri marhé. Lorsque le feu du ciel ne découvre aucun
 objet digne de lui, force lui est de s'abattre sur le premier
 arbre venu ». Phrase que ces descendants ont interprétée
 ainsi: Oubri se faisait et à juste titre une telle idée de
 sa propre valeur que, bien qu'appelé par le sort à cons-
 tituer le grand empire Mossi et à fonder la plus glorieuse
 des dynasties il se plaignait encore de la médiocrité de
 sa destinée.

Mais, avons vu comment peu à peu s'était produit
 l'enrichissement de la moyenne partie du pays Mossi.
 Des groupes indépendants s'étaient établis isolément ça
 et là sur ce vaste territoire à côté des autochtones
 et vivant la plupart du temps en bonne harmonie
 avec eux. Faire un tout de ces éléments épars, réu-
 nir en faisceaux ces forces éparpillées dont un chef
 suprême, le **Morho-Maba**, disposera absolument et
 sans conteste, réaliser par elles la création d'un grand
 empire sur ce sol dont les autochtones seront réduits

(1) ~~Ne faisons~~ ^{est en italique} figurer ~~en italique~~ de **Zab** ^{jour} proprement dit et les
 mots correspondants de la traduction.

désormais à l'état de tributaires et astreints à une condition voisine du servage, telle devait être l'œuvre de Maba Oubri.

Parti de Betta (Canton de Yiga) selon les uns, de Oubri-Kenga (Près Tombila-Ravgo) selon d'autres il promena pendant trente années à la tête d'une armée à laquelle rien ne résistait, son inlassable activité du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest. Au bruit de sa venue des provinces entières font leur soumission. Le chef de Ouagadougou reconnaît sa suzeraineté. C'est là cependant il rencontre des résistances: la province de Tollé ne put être réduite que par les armes il fallut ravager le pays de Souroua demeuré obstinément rebelle. Puis il alla batailler dans le Kippirsi. Un soir, il arriva devant le grand village de Mando dont la population se porta à sa rencontre avec des présents. Il mit pied à terre sous un grand caïlcédrat dont il fit cindre le tronc d'une étoffe précieuse et prononça ces paroles « Ceci est ma demeure et ma plus belle conquête, elle devait s'accomplir sans qu'une goutte de sang ne fut versé. O ce village qui m'a accueilli comme un enfant accueille son père, je lui donne le nom Kadoiko⁽¹⁾, car il

(1) Il conserve ce nom que l'on orthographie malheureusement comme tant d'autres selon la prononciation particulière des Mandingues: Koudougou.

vieillira dans la faise. Ce que je n'ai pas détruit est assuré contre la destruction.

C'est là qu'il mourut peu de temps après, ses restes conduits en grande pompe à Benga Sobongo furent enlevés la nuit, dit-on, par les habitants d'un village voisin qui lui élevèrent un tombeau que l'on peut encore voir et qui est l'objet d'une grande vénération. Ce village s'est appelé depuis Oubri - ~~Lorben~~ "sépulture de Oubri".

Les lances de Naba Oubri furent déposées à Lombila Rango et en vertu de cette tradition celles de ses descendants ont été aussi réunies au même endroit.

Lorsqu'un Moino Naba meurt toutes ses lances sont portées solennellement dans cette localité et l'on place à côté d'elles une statuette en argent ou en cuivre du défunt. Sept jours après la grande fête du bense se célèbre celle des "Kandé aïsiao", fête des nombreuses lances et l'on sacrifie des chiens et des moutons devant ces trophées.

Les lances de l'ancêtre Rialé sont vénérées à Oabila petit village entre Kéma et Yako.

2° Naba **Sorba** fils de Oubri par Kimda.

Devise, "Kara-tébié" dambé ti a foui ti mané ndemba, "Puissent les dons que je ferai à ceux que j'aime ressembler à la fête de Karaga."

La fête de Karaga gonfle énormément à la cuisson

Oubri désigné pour succéder à Oubri quoique plus jeune

que son frère Maskiendé. Celui-ci s'unit alors à Massé, autre frère qui n'a pas régné, pour attaquer Sorba qui surpris dans les environs de Songoussi, petit village à 12 kilomètres de Ouagadougou, se réfugia dans le creux d'un baobab. Ses frères le rejoignirent et Massé après l'avoir égorgé lui coupa la langue. Sa dépouille fut ensevelie au milieu du marché actuel de Songoussi.

Maba **Maskiendé** fils de Oubri par ~~Cemjoko~~
Bila.

Devise « *holoko l'ad' koum* bi a la ti arend
soudi. L'imbécile rit de la mort d'autrui jusqu'à ce
qu'enfin son propre tour arrive.

Entreprit contre Maba Kini chef de Yako une
longue guerre au cours de laquelle il fut tué à Lā.
Son tombeau se trouve dans cette localité.

1° Maba **Nasbiré** fils de Oubri par Ballakda.

Devise « *Nimbiéorito* tot bi ba ^{Kébiré} ~~Setema~~ ^{gnáoua} negango la
^{30e} ~~kandé~~. L'homme pervers n'écoute que celui qu'il craint.

Ancêtre des nabas de Loundou c'est peu de temps après
sa mort que fut fondé l'empire Mossi du Yatenga
dans les circonstances suivantes:

Nasbiré avait envoyé son fils Dagongo (que d'autres

appellent ⁽¹⁾Madaga⁽¹⁾) à la tête d'une grande armée pour s'emparer des territoires situés au Nord de Yako. Il nous eut sur ces entrefaites. Dagongo qui aspirait à lui succéder revint en hôte à Ouagadougou et y apprit que son oncle ^{J. Igouembo}~~Ighouembo~~ venait d'être nommé Noko-Naba. Curieux il allait se mettre en révolte ouverte contre ce dernier et faisait appel à l'armée, lorsqu'une de ses sœurs vint le trouver secrètement et lui remettant le mystérieux Bibo fétiche protecteur de la dynastie dont la vertu était irrésistible lui conseilla de l'emporter avec lui dans les pays du Nord dont il avait entrepris la conquête et où il ne pouvait manquer à la faveur de cet appui surnaturel de fonder un grand royaume. Dagongo l'écouta et partit emmenant Bibo. Non loin de Yako cependant, serré de près par des cavaliers envoyés à sa poursuite, il dût leur abandonner le précieux fétiche qui fut rapporté à Ouagadougou où il se trouve encore.

2 Le fétiche Bibo est un amas de chiffons et d'amulettes précieuses que tout nakomse (fils de chef) nommé à une dignité quelconque doit toucher solennellement au moment de son investiture. Cet attouchement lui a conféré "la force" et le droit de commander. La terreur inspirée par Bibo est extrême. Il est l'objet de rites spéciaux auxquels préside le Baloun-Naba. ~~Noko-Naba~~ ^{Noko-Naba} ne nous a pas obtenus là-dessus de détails précis, mais le peuple est convaincu que ces cérémonies qui se prolongent très avant dans la nuit ne prennent fin que lorsque Bibo "a parlé trois fois".

Il est très probable que le fétiche connu sous le nom de Bibo au temps de Noko-Naba a été vraiment emporté par Dagongo et que les cavaliers envoyés à la poursuite de ce dernier ne purent l'atteindre.

La tradition est d'ailleurs très incertaine. A ~~notre~~ passage à Gossi

(1) Madaga est une contraction de Madaga-lenga, terre de Madaga.

du Yatenga où se trouve réunies les amulettes et les lances sacrées ~~nos~~
~~afai~~ questionné sur ce point le vieil ennuyeux Banga-Naba qui en est le gar-
 dien. La version qu'il ~~me~~ a donnée diffère complètement de ce qui précède.
 D'après lui ~~Yadaga~~ qui serait fils de Nasiené et non de Nasiré aurait bien en-
 porté Gils à Gounsi et mis à mort dans cette localité le ~~Sandouba~~ Sandouba Sandouba chef mili-
 taire qui s'était emparé du Sud du Yatenga par ordre du Naba Naba de Ouagadougou.
 Il se déclara affranchi de toute vassalité à l'égard de ce dernier par le fait même
 qu'il lui avait ravi le fétiche qui confère la puissance.

Iguénémendo

5° Naba **Ijughenemdo** fils de Gubri par la propre
 fille de ce dernier.

Ijughenemdo signifie "notre chair."

Devise: "Cap sen tiléga bi a jousé ouéfo. Celui que
 la guerre a épargné renoncera son cheval de bataille."

Héritier des grandes qualités de son père, fut généreux
 et brave; entreprit des expéditions heureuses sur lesquelles il
 n'a ~~été~~ pas de souvenirs précis.

6° Naba **Koumdé-yembre** fils de Ijughenemdo.

Devise: "Dib ^{oim-goun} ~~goulonga~~ pak remsa. La barre de cuivre
 tordue donne du mal (à qui veut la redresser)"

Mort à Gion. Peu de souvenirs. Ancêtre des nabas actuels
 de Boussouma, Géma, Sabou, Thorgo etc.

7° Naba **Kouda** (le tueur) fils du précédent.

Devise: "Piga salorko ~~tot~~-dabo ~~das~~ ~~sab~~ signi. Plus le
 jenn."

roc est dépourvu d'aspérités moins il est accessible.

Entreprit de nombreuses expéditions dont les principales furent dirigées contre les pays de Lallé, Bourgon et Kokologo. Se noya accidentellement dans le marigot¹ de Saponé. Son tombeau se trouve dans la localité du même nom. Souche des chefs de Lallé, Richem-Kandé, Kongsanga, Soubéga, Témigou, Nédéro; et Sigirionallé. Kiga.

8° Naba ^{Daouéma} **Daouéma** (le turbulent) fils de Kouda.

Devise: *habré' yab zamé ti ^{teinga} ~~puella~~ lebrhé namse.*
La bataille finie les scorpions sortent de terre⁽¹⁾

Violent et cruel Daouéma se fit de nombreux ennemis. Révult sans cesse de nouvelles expéditions il finit par indisposer ses propres partisans qui l'abandonnèrent. On ne sait où il est mort.

On raconte qu'un jour au village de Saponé il se fit apporter un singe qui avait été capturé, lui mit une ceinture autour du corps et un bracelet au bras gauche puis, devant le peuple rassemblé lui donna la liberté en disant: « Vous croyez que je ne laisse pas d'enfants. C'est une erreur. Voilà mon fils: j'entends que désormais lui et tous ceux de son espèce soient respectés

(1) Les scorpions symbolisent ici les ressentiments des vaincus.

comme s'ils 'étaient issus de mon propre sang.)

Depuis cette époque les Moros-Nobas font mettre en liberté parés d'un bracelet et d'une ceinture les singes qui leur sont apportés. L'anecdote ci-dessus est attribuée par d'autres à Naba Sorba fils de Oubri.

9° Naba **Tetton-Boussouma** (celui qui a peur de la mort) 2° fils de Kanda

Devise « ^{gigendé,} ~~Pigendé~~ nanda'apanga mangousi ^{ouing-} ~~no adon~~ a-souvé. Confiant dans sa force le lion demeure couché jusqu'après le lever du soleil.

Son règne fut marqué par une grande disette. Il vécut et mourut à Lumbila Pokko où se trouve son tombeau. Ancêtre des nobas de Oïka.

10° Naba **Gandé** (le voyant) fils de Tetton-Boussouma.

Devise « ~~Wén~~ ^{gáng-} kéndé ~~Wéndé~~ ziga bi-gné soba ^{ijig} isighi nbas a ziga. Quand le Seigneur tout-puissant a franchi le seuil de la porte le maître lui-même devient un étranger dans sa propre demeure.

Cette devise est attachée à une ancienne tradition. Aujourd'hui encore lorsqu'un inférieur reçoit la visite de son naba il lui abandonne sa demeure en prononçant ces paroles sacramentelles.

Naba **Gandé** a vu en effet l'avenir lorsqu'il s'est fixé à Ouagadougou ville que sa prospérité et la position centrale

qu'elle occupe désignaient pour être la capitale de l'empire Mossi. Il décréta même pour tous ses descendants l'obligation d'y mourir mais de nombreuses infractions ont pu se produire. Il eut été difficile de les prévoir et surtout de les sanctionner. La sépulture de Gandsé se trouve à Ouagadougou au lieu dit Baorhéin.

11° Naba **Nakiéga** (le dominateur) fils de Gandsé.
Devise: "Neb fan ^{sakré} nation. Tout le monde me sera soumis,"

Malgré l'édit de son père vécut et mourut à Dassouri. Gangué où il est enseveli. Touche des nobles de Salého.

12° Naba **Namériho** (le constructeur) fils de Nakiéga.
Devise: "Volom tar ^{sirra} wibega bi nobi remba tiliqhi songouré. Celui qui a faim ressemble à l'épervier, il convoite tout ce qu'on n'a pas pris la précaution de cacher à ses yeux."

La coutume Mossi n'oblige pas à offrir de la nourriture à l'étranger qui passe, mais dès que celui-ci a aperçu une calabasse contenant des aliments il est de règle que le maître l'invite à se servir le premier.

Namériho ne vécut que deux ans après son élection et mourut à Berham. Nassiri (province de Lallé) où se trouve sa sépulture.

13° Naba **Kiba** fils de Namérho.

Devise « ^{l'ol'm} ~~Lolenkienika~~ tar karga nas di ~~ouont-~~ kobie.
 Quand le mauvais ulcère se montre à la jambe il
 la rongera jusqu'à l'os »

Vécut et mourut comme son père à Berham-Nasuri.
 Pas de souvenirs précis.

14° Naba **Kimba** (le spectre) fils de Nakicha.

Devise « ~~Jo~~ kabadrka manarké zoanga. La route
 sans bifurcation est favorable à l'aveugle »

Mourut aussi à Berham-Nasuri. Pas de détails
 sur sa vie.

15° Naba **Ngouobika** fils de Kimba.

Devise « ~~Touri~~ toulá kon dangoulé ouandé. Plus
 ton désir est violent plus tu dois avant d'agir penser
 à ce que tu fais (mot. à. mot. Plus tu as faim plus tu dois
 éviter de mettre sur les charbons t'a calabasse - sous-entendu,
 au lieu d'un ustensile destiné à aller au feu)

Mourut en tournée à Nion où il reçut la sépulture
 dans un hameau ^{est} qui depuis porte son nom. Pas de
 souvenirs.

16° Maba **Zanna** fils de Ngouobra.

Zanna signifie « casse-tête »; ce nom lui fut donné par sa mère qui ayant perdu précédemment deux jumeaux en recours à ce procédé pour lui éviter le même sort. C'est une croyance générale chez les Mossis que la mort des enfants en bas-âge est l'œuvre d'esprits malfaisants les Kinkirsi (semblables aux djinnés des Mandingues) et qu'il n'y a qu'à donner aux petits que l'on veut soustraire à leur hostilité le nom d'un objet matériel pour que les Kinkirsi convaincus qu'ils ont à faire à un casse-tête « **Zanna** » ou à un chapeau « **Jéogo** » ou à un siège « **Kouka** » etc, s'en éloignent et les laissent grandir en paix.

Devise « **Poué** nang goula bi a belem kamba. Que l'infirme se souviene qu'il a besoin de tous (et que nul n'a besoin de lui) »

Il y eut aux temps de **Zanna** une grande disette et le peuple dit-on s'assembla devant son palais lui demandant à grands cris de la faire cesser. Une semaine s'écoula sans qu'il eût daigné l'entendre. Le tumulte augmentait. Or un jour, comme le soleil était à son déclin, il parut et dit « Je désigne mon fils aîné pour commander la terre de Tangoro et je lui donne le nom de **Pâkkin** bondouba (c'est-à-dire, ce n'est pas moi qui fais mûrir le mil) et mon fils cadet pour être chef de **Imiré**. Il commandera sous le nom de **Parré** **ouakka** (Je ne vous ai pas été le **ouakka**⁽¹⁾ des mains). J'ai

(1) Cutil qui sert à piocher la terre avant les semailles. C'est le daba des Mandingues.

dit. Que ceux-là qui ont des oreilles entendent et qu'ils réfléchissent aux paroles que je viens de prononcer. S'ils les savent comprendre, cette disette sera la dernière dont ils auront eu à souffrir.»

Il mourut à Ouagadougou et fut enseveli comme *Gandré* au lieu dit *Baorhém*.

Tamma est l'ancêtre des nabas de Tangoro, *Tamiré* et Koubri.

17° Naba *Djirga* fils de *Tamma*.

Devise « *Tam^{Sam - dondra}dōndra loïham karoboga ti ouëndé ma.*
narké a nonga. La calomnie est impuissante contre la réputation de celui que Dieu protège »

Après la famine qui avait marqué les dernières années du règne de son père le Mossi jouit d'une grande abondance. La paix ne fut pas troublée et *Djirga* a laissé de bons souvenirs. Il vécut à Ouagadougou et eut aussi la sépulture à *Baorhém*.

18° Naba *Houbjé* (le nourrisseur) second fils de *Tamma*.

Devise « *Djirga kon jiss niandé fo sataré bi fo*
Kon ti niandé jji. Ce n'est pas par un geste de regret (mot-à-mot, en te frappant sur la cuisse) que tu éviteras la

honte, c'est en réparant le mal que tu as fait.

Il régna que deux ans; a aussi son tombeau à Baorhem. Souche des nabas de Bonaka.

19° Naba **Mattöba** (l'irrésistible) fils de Gboubjé.

Devise « Kossoumkondé ^{bas god-, quind. larg} ~~belan~~ ~~bonne~~ la a ~~ven~~ Kiongou.

Le Kossoumkondé recherche l'amitié du soleil et dédaigne la lune.

Le Kossoumkondé est selon les Mossis l'oiseau qui vole le plus haut. C'est un rapace aux pattes rouges moins grand que notre aigle.

Pas de souvenirs.

20° Naba **Ouorga** (le défricheur) fils de Gboubjé (1667-1696)⁽¹⁾

Devise « ^{Kpüm} ~~Kikum~~ ^{sámde} ~~ton~~ ribo bi rib dul-a mangá.

La dette (que tout homme contracte en naissant) envers la mort est la seule qu'il ne peut éviter de payer.

Son règne fut prospère. Il trouva la mort à Fä au cours d'une expédition contre les gens de ce pays. Souche des Nabas de Kombissigiri, Bilerhotenga, Nanoro, Lillinobéré etc.

(1) La tradition ayant conservé exactement à partir de Ouorga le nombre d'années pendant lequel chaque mors-naba a détenu le commandement, nous ferons figurer les dates de règne en regard de leur nom.

C'est au temps de Ouarga et probablement à l'occasion des circonstances qui entourèrent sa mort que se place l'institution d'une coutume curieuse qui a persisté jusqu'à nos jours.

Tous les matins peu avant le lever du soleil un cheval équipé en guerre et richement caparazonné est amené devant la porte du Morko-Naba. En silence ce dernier sort de chez lui, regarde un instant du côté du Nord fait semblant de prendre quelque chose dans une corbeille que lui tend l'une de ses femmes et s'avance vers son cheval; mais au moment où il va monter en selle ses gens qui jusque là s'étaient dissimulés à l'entour se précipitent sur lui et l'en empêchent. Les tam-tams se font alors entendre et il est reconduit dans son ~~tata~~ ^{tata}.

21° Naba **Nombré** (l'euzer) fils de Ouarga (1696-1755)

Devise « **Bout'kom** ~~ouél~~ ^{ouél} Kondo ti a ~~tissim~~ ^{nômon} ~~de~~ ziga! »

A les voir on ne distingue pas le **bout'kom** du Kondo mais au goût quelle différence!

Le **bout'kom** (~~boutou-korité~~, ~~kom~~ liquide) est la bouillie de moque de Kori-té dont on doit extraire le beurre; le Kondo est une pâte légère de mil rouge germé qui sert à fabriquer le dolo. Le premier symbolise pour les Massis l'extrême amertume, le second l'extrême douceur.

Aucune guerre ne troubla son règne qui fut le plus long de toute la dynastie (59 ans) Il reçut la sépulture à Inagadougou, au lieu appelé depuis **Nombré-ouïhem**. Comme descendants actuels on ne lui connaît que les chefs de deux petits villages de la province de Kamsar.

22° Naba **Kom I^{er}** fils de **Nombré** (1755-1787)

Devise « **Oubio** dou **'tanga ouïlôm** ya passé » Lorsque

l'éléphant monte sur la colline c'est pour ajouter à sa grandeur. (1)

Il a laissé le souvenir d'un prince épris d'équité qui pendant 32 années gouverna habilement son pays et sut faire régner l'abondance dans le pays. Il n'entreprit aucune expédition militaire.

Enseveli à Ouagadougou au lieu dit Naba. Son
Héritier, c'est parmi les branches cadettes de sa descendance
ce que se recrutent encore les nabas de diverses localités
dont les principales sont Doundoulouma (Gounga) Oueyo.
Kenga (Lairhalla) Nobéré (Komsoro)

Ce que le peuple a le plus retenu de Maba Kom I^{er}, c'est sa prédilection pour les crayons saumons (jaunâtres) vis à vis desquels il pensait que le nom symbolique qu'il avait donné à son règne (Kom signifie eau), lui imposait des devoirs particuliers.

On raconte encore que lorsque vers le début de l'hivernage ces Inuitiens commencent à se faire entendre et que les femmes vont les capturer — (les Mossis sont très friands de leur chair) — Naba Kom faisait battre journellement du bétail dont les morceaux étaient répandus par son ordre au bord des marigots. Et un héros criait au peuple « Ceux qui s'en vont autour des mères en quête de nourriture pourront prendre les morceaux de viande qui y ont été répandus mais ils devront sans peine de mort respecter les crapauds. samedis car Naba Kom a décidé que sa haute bienveillance s'étendrait jusqu'à ces animaux.

(1) Cette devise de Naba Kom I^{er} a été conservée par la caste des lents nobles, mais on lui en connaît une autre que voici: « Kom ^{iel-sénde} ~~foron~~ ^{oua} poui oua ouéni^{oua} ». C'est en réjouissant ses bienfaits que lorsque sa saison est venue.

23° Naba **Saria**⁽¹⁾, fils de Kom I^{er} (1787-1797).

Devise « *Saria m'ni laikam Kobria Kom jeki*.

auobro - Si l'élyhant a été souillé cent averses consécutives ne suffisent pas à le laver.

Lorsque Saria fut élu, Naba Lounga frère cadet de Naba Kom, qui prétendait à la succession de ce dernier et commandait le canton de Lion, souleva les nabigas et vint combattre son neveu. Celui-ci arriva à triompher de cette sédition grâce au concours des gens de Ouagadougou aux quels il fit par la suite, de grandes largesses.

L'accroissement définitif de la ville date de cette époque.

Comme son père, Saria fut enseveli à Ouagadougou, non loin de l'emplacement actuel de la Mission catholique. Souche des nabas de Nobili et de quantité de petits villages.

24° Naba **Doulougou** fils de Saria (1797-1826).

Devise « *Oua se si Kou se bele jiga ouind lui ti jinnidrae*.

Le rocher est aride mais lorsque vient la sécheresse (et que tout dépérit à l'entour) lui seul resplendit sous le soleil.

Doulougou entreprit nombre de guerres. La première

(1) Saria signifie pluie. ~~Mais remarquer~~ qu'assez souvent les Morha. Nabas ont fait choix d'un nom de règne qui rappelle celui de leur père et implique par conséquent le désir de continuer la tradition laissée par ce dernier. Saria était fils de Kom (eau). De même naba Sigiri (hivernage), a eu pour fils et successeur naba Kom II actuellement régnant.

expédition fut dirigée contre le Boussangé et plus particulièrement la région de Garango, qu'il ravagea. Un grand nombre d'habitants furent réduits en esclavage⁽¹⁾ et amenés à Ouagadougou.

Il fit ensuite la guerre à Boussouma-naba dont il ne pouvait tolérer l'attitude indépendante. Sur les terres qu'occupait ce dernier l'autorité des Morho-Nabas était en effet devenue purement nominale. Boulougui résolut de la rendre effective, mais, contrairement à son attente il se heurta à de grosses difficultés.

De sérieux revers l'ayant obligé à renoncer à son entreprise, son prestige en fut atteint et lorsque quelques années plus tard, il tenta sa dernière expédition contre Mané-Naba, des défections considérables se produisirent dans son armée. Surpris avec une faible escorte non loin de Mané il fut tué par un mandé-yarga⁽²⁾ d'une flèche qui l'atteignit au nombril. Sa dépouille amenée à Kolokom et de là à Ouagadougou reçut la sépulture dans une citerne non loin du juste actuel.

(1) L'institution de l'esclavage n'était pas connue des premiers Mossis, son introduction dans le pays fut tardive, elle conserva toujours un caractère exceptionnel et constitua pour les nabas une sorte de prérogative. Depuis l'époque de Boulougui des expéditions ayant pour but de faire des captifs furent entreprises au début de chaque règne et visèrent toujours le pays Boussangé qui reçut par suite le nom figuré de naba-langa "champ de coton des nabas".

(2) ~~Mossis~~ ~~mandés~~ que les mandés-yargés (au sing. mandé-yarga) nommés aussi ouangarés sont des gens d'origine mandingue, appartenant probablement au groupe soninké et installés depuis plus de deux cents ans au Mossi où ils fondirent de nombreuses et prospères agglomérations.

C'est de Maba Doulougou que descendent les nabas actuels de Kouila (Balom) Lango (Larhalla) Gargoué et Doussé (Ouidi).

25° Maba **Sacouadorfo** fils de Doulougou (1826-1843)

Devise « *Taria ni biom na saube mossi* »

Lorsqu'il pleura du lait les Massis seront heureux.

Dans le choix de cette devise on pourrait voir l'ironie d'un aimable sceptique. Il n'en est rien. Maba Sacouadorfo avait la foi et fermement résolu à faire le bonheur de son peuple, l'on assure qu'il y parvint. C'est en tout cas l'un des meilleurs princes de la dynastie et son nom aujourd'hui encore, est entouré d'une grande vénération.

Il ne fit qu'une seule guerre et ce fut pour rétablir dans son commandement de Kouila naba Dambélongou qu'un usurpateur avait chassé de ses terres.

Son tombeau se trouve à Baorhem près Ouagadougou.

Parmi sa descendance nous signalerons les nabas actuels de Moikouéga et Nakiengou (Larhalla).

26° Maba **Karfo** second fils de Doulougou (1843-1850)

Devise « *Oënd munga som Karfo ti bédab. la koum* »

ti ki » Celui que Dieu aime il le marque d'un signe qui répand l'épouvante chez ses ennemis.

Son règne fut marqué par une grande expédition contre naba Djiqima de Lallé, dont l'issue fut incertaine.

Il mourut à Ouagadougou où sa tombe se voit encore près de celle de son frère Boulouga.

La postérité l'a diversement jugé. Les uns lui reprochent d'avoir fait de la popularité en distribuant à la plebe les biens qu'il confisquait arbitrairement aux riches. Mais le petit peuple ne parle de lui qu'avec émotion. On montre encore sur une colline près de Borgou un arbre nommé Silejja sous lequel il rendait la justice. Tous sans distinction avaient accès auprès de lui.

En somme naba Harfo est une curieuse figure qu'il eût été sans doute intéressant de mieux connaître et autour de laquelle ~~plusieurs~~ regrette de ne pouvoir recueillir plus de détails. (voir p. 116)

De lui descendent les nabas de Gargo (Houssou Bili-goutenga [Lallé]) et Santorotenga [Lallé].

24° Naba Baoro, troisième fils de Boulouga (1850-1854)

Devise « *Sábiá* zabi né *gnébiá* ~~sa~~ zabi. Avec le sol glissant le crocodile ne peut lutter. ⁽¹⁾

(1) Allusion au nom de Baoro qui signifie « bas fond humide ».

Aucun événement notable n'a marqué ce règne de sept années.

Baori, est enseveli à Ouagadougou. Il a laissé deux fils qui obtinrent les commandements de Bamili et de Souonta.

28° Naba **Koutou** fils de Saouadorfo (1857-1871)

Devise. *Koutou yéa* sem *arzéka* pour *ouénde*. Celui qui a hérité d'une maison de fer en remercie Dieu.

Les débuts de son règne furent marqués par une guerre avec le pays de Sourou dont le naba, récemment élu, avait refusé de venir lui présenter ses hommages et reconnaître sa suzeraineté. Battu et fait prisonnier Sourou-Naba fut conduit à Ouagadougou et exécuté publiquement dans cette ville.

Naba Koutou qui savait dit-on, lire et écrire, mena pendant les dernières années de son règne une vie très retirée. Benignement froid et réfléchi il manifesta un penchant médiocre pour tout ce qui est activité physique et passa même pour malhabile dans les exercices du corps qui ont toujours été en honneur chez les nobles de sa race. Les musulmans prétendent qu'il s'était converti à l'islamisme et avait pris le nom de Khâbilou. Ce qui est certain c'est que la plupart de ses enfants reçurent des prénoms d'importation arabe, ce qui ~~était~~ contraire à

toute tradition.

Il reçut la sépulture à Ouagadougou et laissa treize fils dont voici la liste par ordre de naissance.

1° Al-Hassan qui lui succéda avec le titre de Naba Sanom (or) 2° Bokkary qui régna sous le nom de Naba Olobogo (éléphant), 3° Mahmoudou qui eut le commandement de Ologotenga. 4° Seidou qui eut le commandement de Moinega. 5° Moussa qui commande encore Boudri. 6° Biraima qui vit à Yorgo sans commandement. 7° Marzy qui désigné pour succéder à Naba Olobogo, déposé par nous, fut enjaisonné à l'instigation de ce dernier quelques jours après son avènement. 8° Salamoun, vécut à Béré sans commandement. 9° Mouminéni eut le commandement de Yitenga, puis suivit en Gold. Coast naba Olobogo. L'an dernier à la mort de celui-ci il sollicita et obtint l'autorisation de revenir au Mossi où il vit en simple particulier. 10° Larbiga frère de l'actuel Yitenga-Naba, eut le commandement du même canton en remplacement de Mouminéni. 11° Arouna, décédé sans commandement à Ouagadougou. 12° Salifou — id —. 13° Kouka, a régné sous le nom de naba Sigiri (hivernage). C'est le père du Naba actuel.

29° Naba **Sanom** fils de Kontou (1841-1889)

Devise « Sanom boulgaz sen libanngam tou. Celui-là seul qui possédant un puits d'or sait le creuser s'enrichit.

A la mort de naba Kontou ses deux fils aînés Al-Hassan et Bokkary intriguèrent pour lui succéder. Tous deux avaient de chauds partisans et l'intérêt se prolongea pendant plusieurs mois. Finalement Al-Hassan l'emporta et monta sur le

trône avec le titre de Naba-Sanom⁽¹⁾.

Il entreprit plusieurs guerres.

La première eut pour but d'enlever la province de B'eloussa à un usurpateur nommé Thandé qui, profitant des troubles qui avaient suivi la mort du titulaire s'en était proclamé chef. Il avait derrière lui un parti assez considérable. Informé de ces événements Sanom réunit en hâte une armée qui se dirigea vers le N.E tandis que lui-même s'arrêtait à Oubri. Lengua et y attendait l'issue de l'expédition. Celle-ci aboutit bientôt à la capture de Thandé qui arrivé à Bagaré y subit la mort par strangulation. Naba Yigouadöba, régulièrement élu, prit le commandement de B'eloussa.

Trois ans plus tard (1877) il déclarait la guerre à Boussauma-Naba à qui il reprochait d'avoir favorisé les entreprises de l'usurpateur Thandé, dans l'espoir de s'affranchir lui-même de la suzeraineté des ~~Mor~~ Naba, ancienne tendance qui existe encore à l'état latent dans les provinces du N et de l'E. Après quelques alternatives de

(1) C'est lui qu'en 1888 Binger devait rencontrer à Ouagadougou. On connaît le récit que le célèbre explorateur a fait de son séjour dans cette ville et le portrait si curieux qu'il nous a tracé de Naba-Sanom. Il est cependant à remarquer que ce monarque capricieux et inintelligent, si dépourvu de scrupules et de bonne foi n'a pas laissé de mauvais souvenirs parmi son peuple et qu'on le cite comme un des meilleurs de la dynastie. Cela me remet en mémoire l'opinion du Dr Le Bon "le gouvernement du roi du Dahomey était probablement un gouvernement excellent pour le peuple qu'il était appelé à gouverner" (voir psych. de l'évol. des peuples).

~~Nous~~ ne saurions bien entendre pour ~~notre~~ compte, souscrire à une manière de voir qui ne tient compte que du présent et se désintéresse trop du but civilisateur qui fait notre raison d'être dans ce pays.

succès et de revers la paix ne tarda pas à être conclue.

La dernière expédition de Sanom fut dirigée contre Lallé-Naba qu'il avait investi tout jeune du commandement de sa province. Son entourage s'était montré hostile à ce choix. Il dépeignait Lallé-Naba comme violent, fantasque et incapable de régner. Ces suggestions auxquelles Naba-Sanom avait résisté tout d'abord devaient le gagner peu à peu. Le faste déployé par son vassal qui ne venait jamais à Ouagadougou qu'accompagné de deux cents chevaux était d'ailleurs de nature à favoriser un changement de dispositions à son égard. Un jour, Naba-Sanom prit ouvertement sous sa protection un sorpioné que Lallé-Naba avait chassé, Lallé-Naba de son côté manqua d'égards envers un ennemi de Sanom : le conflit habilement préparé, éclatait enfin.

Les troupes impériales commandées par le célèbre tamsoba ~~gigem~~ ^{gigem} zoanga (lionarouge) surprirent Lallé-Naba à Kindia et le mirent en fuite. Mais ce fut là le seul succès de la campagne qui commençait à traîner en longueur lorsque mourut Sanom. Mettant à profit cette circonstance, Lallé-Naba recrutait des partisans et s'organisait activement car les hostilités ne pouvaient manquer de reprendre après l'avènement du nouveau Morho-Naba.

Naba-Sanom ne laissait en mourant qu'une fille nommée Aminata.

Bokkary comprenait tout cela et laissant de côté les intrigues, il adopta dès le début une attitude arrogante et comminatoire qui devait assurer le succès de sa candidature. Après avoir déclaré que la dignité suprême lui revenait de droit, il établit dans les environs de Ouaga-dougou son armée, recrutée en majeure partie parmi des aventuriers et des gens sans aveu, puis entra dans la ville presque sans escorte, il ne fit aucune démarche. Pendant ce temps les autres prétendants, encouragés par les fauteurs de l'ancien régime, se démenaient. Le *Ouidi*. Maba, dont l'avis prévalait en cas d'élection, recevait d'eux selon la coutume de riches présents. Le dixième jour, comme les hauts dignitaires se réunissaient chez ce chef pour décider de leur choix, Bokkary envoya enfin son cadeau, ainsi que l'exigeaient les rites. Deux sorbonés remirent au *Ouidi* de sa part la modeste somme de 10.000 couris, en déclinant les noms qu'ils avaient reçus pour la circonstance: *Ten-néré* et *Bang-néré* (qui signifient *Réfléchis bien* et *Comprends bien*). Le *Ouidi* réfléchit et comprit. Proclamé *Morho*. Maba le soir même, Bokkary monta sur le trône avec le titre de Maba *Ouologo*.

Il ne devait pas tarder à reprendre contre l'allé. Maba les hostilités que la mort de son frère avait interrompues. Cette guerre était nécessaire et son issue, il le sentait, grosse de conséquences. Depuis longtemps déjà les provinces du N. et de l'E. montraient à l'égard du gouvernement impérial des impatiences

à peine dissimulées. Les tributs étaient payés de mauvaise grâce, en retard presque partout. Sauf quelques hommages périodiques prescrits par les rites et dont la tradition était trop ancienne pour ne pas revêtir un caractère sacré, le Morko-Maba ne pouvait pour ainsi dire rien exiger des chefs de certaines provinces, et ces provinces c'étaient précisément Beloussa, Boussauma, Yako, c'est-à-dire la partie la plus florissante de l'empire. Il était évident que cette autorité nominale finirait elle-même par lui échapper si l'insubordination de Lallé-Maba n'était promptement châtiée.

Mais ce dernier nous l'avons vu avait mis à profit la période qui avait suivi le départ des troupes impériales; il attendait leur retour avec assurance. En vain, Maba-Ouobogo essaya-t-il par des stratagèmes de l'attirer hors de sa province, Lallé-Maba vit clair dans cette tactique et solidement cantonné chez lui put repousser toutes les agressions.

La guerre traîna ainsi en longueur et Maba-Ouobogo dont cette malheureuse entreprise avait considérablement diminué le prestige voyait le pays s'agiter et commençait à craindre que l'exemple de Lallé-Maba ne fut suivi lorsque se produisirent des événements inattendus qui devaient le réconcilier avec son adversaire.

Au début de Septembre 1896 on apprenait à Ouagadougou qu'une armée commandée par des blancs s'était emparée de

27
Mako et se dirigeait vers la capitale. Presque en même temps Otiobogo recevait un message conçu en termes amicaux qui lui proposait d'accepter notre protectorat en échange de certaines garanties stipulées. Persuadé que cette démarche cachait un artifice et que notre intention secrète était de le déposséder le Morho. Naba qui se faisait encore illusion sur sa force, repoussa l'offre qui lui était faite et dès le lendemain Ouagadougou tombait en notre pouvoir. (5 Septembre).

Deux jours après Otiobogo qui en présence de cette attaque inopinée avait quitté précipitamment la ville, tâchait de se ressaisir et cédant aux conseils de marchands haoussas faisait pour la reprendre une tentative désespérée.

Il devait être repoussé avec des pertes considérables.

Fugitif, mais s'obstinant toujours dans l'espoir chimérique d'une revanche il n'aura désormais ni trêve ni répit. Mais ~~avec~~ raconté ailleurs sa lamentable odyssée; elle se confond avec l'histoire de la conquête (voir pp. 14 et 35)

qu'il ~~me~~ suffise de rappeler ici que sa déchéance ayant été solennellement prononcée le 21 Janvier 1897, les derniers partisans qu'il avait conservés dans le pays ne tardèrent pas à faire leur soumission. Lallé-Naba avait trouvé la mort peu de temps auparavant dans une rencontre avec la colonne Voulet.

Quand à Otiobogo, il devait après une surprise en pays Boussangé où son fils préféré Bila était tombé entre

nos mains, se réfugier dans les territoires Nord de Gold Coast et y demander asile aux autorités britanniques de Gambakpa. Il est mort dans cette ville vers la fin de 1904.

31° Naba **Sighiri**, fils de Koutou (1894-1905).

Devise « *Pigant-boulga* ti kom koadöba yad kieghe. Lorsque le puits est déjà occupé ceux qui viennent y puiser sont obligés d'attendre à l'écart⁽¹⁾ ».

Élevé à la dignité de ~~Moro~~-Naba le 28 janvier 1897, Naba Sighiri signait avec le Lieutenant Voulet un traité qui plaçait son royaume sous la protection de la France et dès cette époque un officier remplira auprès de lui les fonctions de résident.

Ce régime ne devait être que transitoire. Il marquait cependant la fin des divisions intestines et des rivalités toujours renaissantes dont le Mossi avait été longtemps le théâtre. Appuyée sur notre prestige, l'autorité du Moro-Naba ne pouvait désormais être discutée. Les liens de vassalité qui attachaient à sa personne les provinces du Nord et de l'Est, liens qui affaiblis par le

(1) Malimadou Kouka (Naba Sighiri) était le plus jeune des fils de Naba Koutou ; ~~par~~ Par ceux qui "sont obligés d'attendre" il entendait désigner ses frères auxquels il avait été préféré.

temps étaient nous l'avons vu, sur le point de disparaître, se trouvaient raffermis.

En échange de l'appui qu'il avait de nous, le Morho. Maba était tenu à l'accomplissement de certaines charges, telles que l'entretien des trouges. Il percevait les impôts. Mais l'exercice de cette prérogative, s'inspirant de méthodes étrangères à l'esprit de justice qu'il nous appartenait de faire prévaloir, avait donné lieu à d'insupportables abus. Assurée par l'intermédiaire d'une foule d'agents irresponsables la perception était partout capricieuse et arbitraire. Elle ne tarda pas à soulever dans le pays des protestations légitimes.

Nous ne pouvions sanctionner un état de choses si contraire à toute équité et la nécessité s'imposa bien tôt de substituer le régime d'administration directe, avec les garanties légales qu'il comporte, à celui de protectorat.

D'autre part pour ne pas être une entrave au développement matériel et moral qu'attendait le pays, l'institution impériale ne pouvait conserver de ses attributs que ceux qui revêtaient un caractère purement religieux ou mystique. Et c'étaient là les seuls il faut le dire, dont la conscience populaire façonnée par une longue tradition réclamait le maintien.

En Mars 1905 le Mossi fut érigée en cercle. Une allocation annuelle, inscrite au budget de la colonie, devait à l'exclusion de tout autre revenu, fournir au Morho. Maba

le moyen de tenir son rang avec dignité. Sigfiri accepta d'autant plus volontiers cette réforme qu'il profitait peu des abus qui l'avaient rendue nécessaire. Ce ne fut une catastrophe que pour la foule anonyme des parasites du pouvoir.

Maba Sigfiri est mort à Ouagadougou le 18 février 1905

32^e Maba **Kom II** fils de Sigfiri.

Devise « ~~Koul-sand~~ 'tappo à Koul-sam yira la mangré
 Quand les ruisseaux (gonflés par la pluie) deviennent belliqueux
 on entend rire le fleuve dans le lointain.

Saidou fils aîné de Maba Sigfiri fut appelé à succéder à son père le 27 février 1905 sous le nom de Maba Kom II.

Il était alors âgé de quinze ans et commandait le canton de Djiba (province de Kourou).

C'est le Morho-Maba actuel.

Après ~~vient~~ de parler des Morho-Mabas qui se sont succédés depuis Oubri, le fondateur de la dynastie. Il ~~me~~ reste à dire ce qu'était leur fonction à l'époque, antérieure à notre venue, où elle s'exerçait dans sa plénitude.

Après ~~traiter~~ ensuite de la hiérarchie compliquée dont elle constituait le sommet.

I. Morho-Naba — Le Morho-Naba serait par définition souverain absolu. Ses sujets sont manimes à reconnaître que le pays lui appartient en propre, depuis le sol jusqu'à la population qui le couvre. Son autorité ne connaîtrait pas de limites; mais pareille conception, acceptée jusqu'ici par tous ceux qui ont étudié la constitution de l'empire Mossi ne repose que sur des apparences. En réalité, ce pouvoir absolu que le Morho-Naba exerce en principe vis-à-vis de ses sujets un dignitaire peut l'exercer vis-à-vis de lui-même. Le dignitaire c'est le Ouidi-Naba.

Le Morho-Naba dispose à son gré des biens et même de la vie de ses sujets, mais le veto du Ouidi peut toujours mettre obstacle à sa volonté. C'est le Ouidi qui à la mort du Morho-Naba assume l'interrègne et son avis prévaut dans la désignation du nouveau souverain; une fois élu, ce dernier est strictement tenu de se conformer aux avis que le Ouidi jugera à propos de lui donner. Toute désobéissance de sa part entraîne une sanction et le Ouidi pourra même, le cas s'est produit, l'obliger à se donner la mort.

L'élection est réglée comme il suit.

Un usage immémorial veut qu'aussitôt après la mort du Morho-Naba et jusqu'à ce que son successeur ait été désigné, la fille aînée revête le costume d'apparat du défunt et reçoive les

hommages qui lui étaient dûs de son vivant⁽¹⁾ ; elle ne peut cependant exercer aucun acte d'autorité et demeure absolument étrangère aux choses du gouvernement.

C'est le *Ouidi-Naba* qui pendant cette période centralise tous les pouvoirs et administre le pays. Autour de lui se pressent les divers prétendants. Il reçoit d'eux de riches cadeaux. Aussi bien que l'héritière directe règle le plus souvent son choix, la coutume admet-elle que jusqu'au 3^e degré de parenté toutes les velléités peuvent se produire et dans cette limite, nul n'est écarté *a priori*.

Dès le lendemain des funérailles, le *Ouidi-Naba* convoque les grands *Komberés* (*larphallé*, *Gounga*, *Kamsaro* et *Balom-Naba*) et leur dit « le pays n'a plus de chef. Il lui en faut un. Parmi ceux qui peuvent prétendre au commandement suprême, c'est à vous de choisir le plus digne » Les *Komberés* lui répondent « Tu es notre supérieur. Le droit de faire un choix ne revient qu'à toi seul ». Ce sont là des expressions rituelles, dont

(1) Il en est de même à la mort de tous les chefs. C'est la fille aînée qui revêt les vêtements du défunt et reçoit les salutations de ses vassaux. Il faut en effet que tous les héritiers mâles qui peuvent prétendre à la succession demeurent égaux jusqu'à ce qu'un choix définitif soit intervenu. A ce moment l'élu reçoit de la fille aînée les vêtements de son père. Il lui fait cadeau en retour du costume féminin qu'elle doit revêtir, ainsi qu'un certain nombre de bœufs.

la formule invariable reviendra périodiquement jusqu'à ce que le Ouïdi se soit décidé en faveur d'un candidat.

A ce moment il aura une première entrevue avec le Kousoba Maba chef des armées. Après lui avoir fait connaître le nom du prétendant qu'il a agréé il ajoutera « Je ne suis pas tranquille, car il est à craindre que ceux dont l'espoir a été déçu ne recourent à la violence pour s'emparer du pouvoir. » Le Kousoba lui répond : « Cela serait contraire à la tradition et à la justice. Cesse de craindre. Je suis là avec mon armée pour faire respecter ta décision. »

Après cet entretien il fait connaître son choix aux Stambérés réunis qui lui répondent « Tu as exprimé notre volonté et celle de tout le peuple. » Puis, tandis que la chose est encore tenue secrète on mande en hâte le concurrent heureux qui se présente devant le Ouïdi. Il porte accroché à l'épaule une peau de mouton emblème que doivent revêtir tous ceux qui postulent une charge. Le Ouïdi lui enlève cette peau et prononce la phrase sacramentelle. « Je te donne la maison qui fut celle de ton père et de ton grand-père, de même que le siège où ils se sont assis. » Il tend alors un bouhou sans manches à l'élu qui s'en affuble. C'est un vêtement sordide qu'il remplacera par le grand costume d'apparat après avoir subi l'épreuve, c'est-à-dire

après avoir atteint sans et sauf Paszanga, à deux kilomètres de Cuogadongou, village dont l'enceinte confère d'inviolabilité aux nouveaux Morho. Naba.

Aussitôt après, son nom est proclamé au dehors au bruit des tam-tams, tandis que les assistants se saisissent de lui, le sautèvent de terre et le portent ainsi jusqu'à son cheval. Le cheval est misérablement harnaché et comme nous l'avons vu, le nouvel élu couvert lui-même d'un mauvais vêtement. Pieds nus, la tête coiffée d'un bonnet blanc il ne doit tenir à la main qu'un simple bâton. Le Ouidi naba et les autres Kamberés sont à ses côtés. La foule les entoure.

La plupart du temps sans doute on arrive sans encombre à Paszanga; mais si les candidats évincés sont furieux, le cortège avant d'atteindre ce point sera l'objet soit de simulacres d'attaque, protestations purement platonique, soit parfois de véritables assauts. Mais le Kansoba a assumé la charge de défendre l'élu et pris toutes dispositions dans ce but; son armée qui encadre le cortège, s'oppose aux tentatives qui pourraient être dirigées contre lui. Si cependant en dépit de ces précautions le Morho Naba tombait au pouvoir d'un de ses rivaux ou était tué, il y aurait lieu à recommencer l'élection et cette fois l'on se prononcerait probablement en faveur de celui qui selon l'expression Massi-a ou "montrer sa force".

Arrivé au village de Paszanga dont le nom veut dire

"qui confère la puissance," il en prend le commandement dès qu'il a revêtu le costume d'apparat des Mofo-Mabas. Les Kumbérés ne le quittent pas encore. Pendant cette période on lui construisait à Ouagadougou une nouvelle résidence à l'endroit qu'il avait désigné. Mais cet usage est tombé en désuétude; Maba Kom II habite actuellement le palais de son frère Sigfiri.

Le samedi suivant le nouveau chef doit se rendre à Divoué (le nom de ce village signifie "la force se refuse") pour y recevoir les hommages de tous les chefs Mossi y compris ses concurrents de la veille. Les Kumbérés le quittent à ce moment; ils reviendront désormais le saluer chaque matin:

Après avoir accompli divers sacrifices rituels et distribué des cadeaux, le Mofo-Maba quitte enfin Divoué où il a dû passer environ deux semaines et rentre suivi d'une foule immense à Ouagadougou où il prend possession du palais impérial au milieu des réjouissances publiques.

Là, le cérémonial ordinaire est fixé pour chaque journée ainsi qu'il suit.

À l'aube a lieu la cérémonie du simulacre que j'ai ~~autrefois~~ décrite d'autre part (voir Maba Marga p. 86).

Lorsqu'elle est terminée les Kumbérés viennent devant le palais et prennent place sur des sièges en pierre qui leur sont respectivement assignés, sièges dont un protocole

rigoureuse a réglé l'emplacement et les distances.

Le Samandé-Maba⁽¹⁾ se trouve parmi eux. Ce dignitaire figure dans toutes les cérémonies qui ont lieu en cet endroit dit "Samandé", (place qui se trouve devant l'entrée principale de la résidence d'un chef.) On y voit encore des Nagoi et Ouédzinga-Mabas dont il sera parlé plus loin.⁽²⁾

A ce moment le Morho-Maba sort de chez lui. Les chefs se lèvent et vont le saluer successivement dans l'ordre ci-après; Balom⁽³⁾, Samandé, Nagoi et Ouédzinga. Ces trois derniers quoique revêtus de dignités secondaires passent dans cette cérémonie avant les grands Homberés. Puis vient le tour de ceux-ci, c'est-à-dire Ouédi, Loiphallé, Kamsoo et Gounza⁽⁴⁾. Les salutations sont exécutées selon la coutume Mossi; les chefs se prosternent et frappent trois fois le sol de leur coude, le poing fermé, le pouce détaché des autres doigts. L'inon de Ouagadougou, paraît alors, revêtu de l'écharpe verte, et accompagné de ses morochouts. Il récite une prière spéciale appelée doua et salue sans se prosterner le Morho-Maba. Celui-ci ne répond à aucune de ces salutations et quitte le Samandé sans avoir prononcé une parole.

A sa seconde sortie, vers sept heures du matin, les chefs lui rendent compte des événements survenus dans leur province; tout le monde est admis ensuite

(1) v p 125

2 p 126 A 128

3 h 122

4 h 123

à le saluer, jusqu'aux étrangers. C'est à ce moment qu'il entendait autrefois les réclamations et rendait la justice. L'audience solennelle était tenue le vendredi.

Le soir au coucher du soleil, le Balom-Maba revient au Samandé et prend place sur son siège. Les ennemis le suivent, dirigés par leur chef, le Jūsoba-Kasanga. A ce moment paraît un sorphoné porteur d'un tesson rituel "le bougoun-saré" contenant quelques charbons allumés et le dépose au milieu du Samandé. Le Balom-Maba et le chef des ennemis viennent successivement faire trois genuflexions devant le feu qui est aussitôt après reporté à l'intérieur par le sorphoné suivi de Jūsoba-Kasanga. Celui-ci va chercher dans les appartements privés du Morho-Maba le Kondiŋa, résidu du dole de la journée. Il revient ensuite dans le Samandé et verse gravement son Kondiŋa à l'endroit consacré. Le Balom-Maba s'incline et part. La journée est terminée.

Les cérémonies dont ~~je~~ ~~vien~~ de parler s'accomplissent publiquement dans le Samandé. A l'intérieur il s'en exécutent d'autres qui revêtent un caractère mystérieux et sur lesquelles il n'est pas possible d'être renseigné exactement. Nous en avons dit quelques mots lorsqu'il a été question du fétiche Libo. (Voir Maba Mashiré p. 77).

— Les attributions essentielles du Morfo. Naba au point de vue religieux résident dans le droit exclusif qu'il possède de décréter la fête du *l'ensé* et les cérémonies funébres du *Bassaga*.

Le *l'ensé*⁽¹⁾ est la fête nationale des Mossi. Elle n'a pas de date fixe mais se trouve toujours comprise dans la période qui va des premiers jours d'août à la mi-Octobre. Le plus souvent elle se célèbre fin septembre.

Il appartient à *Laihallé*. Naba seul de questionner le Morfo. Naba sur ce point. Quand celui-ci le juge à propos il répond que la fête aura lieu dans dix-neuf jours. Le *Laihallé*^{naba} fait alors solennellement dix-neuf nœuds sur cinq cordelettes en fibres tressées de haricots sauvages, en remet une à chacun de ses collègues et garde pour lui la cinquième.

Les *Komoberés* envoient immédiatement prévenir dans leurs provinces respectives que le *l'ensé* est fixé pour le dix-neuvième jour et désormais chaque matin dans les formes traditionnelles ils défont devant le Morfo. Naba un nœud de leur cordelette.

(1) *l'ensé* vient de *l'enga* - terre. c'est la fête de la terre qui fécondée par *l'ensé*, a engendré les hommes (voir p. 184) c'est aussi plus particulièrement la fête de ceux qui portent le nom de *l'enga* ou des conjoints *l'engadoro*, *l'engokro*, *l'ensilila* etc. Ceux-ci doivent remettre à leur père le jour de la fête un poulet qu'il sacrifie en leur nom. C'est le seul exemple de fête onomastique que ~~je~~ j'ai rencontré chez les noirs du Soudan.

Lorsque le jour est venu, le dernier moult sera défait, lentement et au milieu d'un profond silence, dans le Samandé impérial; au ce même endroit un tas de morceaux de viande cuite et de boules de ^{saribg} ~~sachabou~~, enfilés jusqu'à la hauteur de 1^m 50 environ, a été disposé dès l'aube.

Le Morho-Naba remet alors au darphallé ^{naba} un vêtement neuf. Après l'avoir revêtu, celui-ci se dirige vers le tas de victuailles, saisit trois boules de ^{saribg} ~~sachabou~~ qu'il trempe dans une sauce spéciale et laisse tomber à ses pieds. Il fait de même pour trois morceaux de viande. Il renverse enfin au même endroit un récipient de dam["]. A ce moment paraît le Gaudé-Malba qui ramasse les aliments qui ont été jetés à terre et se retire ensuite à pas lents sans regarder derrière lui; il n'aurait immédiatement crié-on, s'il osait enfreindre les rites sur ce point).

Dès que le Gaudé-Malba a franchi de la sorte la limite du Samandé, la foule jusqu'alors silencieuse et recueillie se jette en poussant des hurlements sur le tas de victuailles dont, en quelques instants, il ne reste plus rien.

La cérémonie du bassaga intéresse particulièrement le culte des ancêtres et se célèbre annuellement.

Elle est aussi fixée par le Morho-Malba et ne répond pas à une date précise; elle a toujours lieu cependant pen

avant la récolte du mil rouge. Les premiers épis mûrs de cette céréale sont apportés au Morho. Naba qui fait aussitôt confectionner un ~~daim~~ spécial pour lequel on utilise, par moitié, du mil rouge de l'année précédente et celui qui vient de lui être offert (Vaut cela est réglé avec un luxe de détails dans lequel iloserait fastidieux d'entrer).

Cette opération constitue un lien symbolique entre la récolte des deux années et de même que, par elle, le premier mil nouveau est associé à l'ancien, le fils aîné partagera avec son père défunt le repas du bassaga qui unit les morts et les vivants.

Avant de boire ce ~~daim nouveau~~, le Morho. Naba fera donc solennellement des libations sur la tombe de son père où des poulets seront également sacrifiés. L'âme (~~séïka~~) du mort se nourrira de la partie la plus subtile de ces aliments dont le reste est consommé.

Jusqu'au confins du pays, la même cérémonie a lieu le même jour dans toutes les familles sous la présidence du fils aîné. La date est annoncée en temps utile au peuple assemblé par le Bend' Naba, chef des tam-tams impériaux.

— La coutume interdit formellement au Morho. Naba de quitter Ouagadougou de son propre gré. Ses sorties qui constituent de véritables événements, sont réglées

par un protocole minutieux, doivent être ordonnées ou au moins autorisées par le Ouidi. Depuis une dizaine d'années ce dernier a permis ainsi à Maba-Sigfiri de se rendre tous les trois ans au village de Koumda. Mioré d'au sa mère était originaire.

— Il est une catégorie de chefs que le Morho-Maba ne peut voir sans s'exposer, selon la croyance populaire, à mourir subitement. Ce sont les Nabas de Bentkoudogo, Bingô⁽¹⁾, Yaké, Boussouma, Béloussa, Poa, et Kayao. Ils reçoivent donc l'investiture sans venir à Ouagadougou, sauf en ce qui concerne celui de Béloussa que le Morho-Maba peut voir sans danger avant son élection.

— Une curieuse institution se rattache encore à la dignité impériale. C'est celle des Kouritas.

À la mort du Morho-Maba, le Ouidi donne l'ordre soit à l'aîné des fils de ce dernier, soit au Kamoro-Maba de désigner un Kourita. Le Kourita est toujours choisi dans la famille impériale. Il reçoit le nom du mort et l'âme de ce dernier se réincarne en lui aussitôt. Dès lors il lui est interdit de voir jamais le

(1) C'est le nom Mossi de Pado N'Gouma.

Morfo. Maba en fonctions qui lui assigne un village comme résidence mais sans commandement..

Le Kourita a droit aux hommages que pouvait exiger autrefois le mort qui revit en lui. Il lui est en outre loisible de s'emparer de tout ce qu'il désire et quel que soit le propriétaire. Nul ne peut faire obstacle à sa volonté. (Surtout d'ajouter que cette prérogative n'existe plus depuis quelques années).

Cinq substitués d'anciens Morfo. Mabas vivent ainsi actuellement au Mossi. Ce sont : Maba Samadorfo, une femme, habitant Moïphotédo (provi. de Léraklé.) Maba Bariko à Baïko (- id -) Maba Kantou à Baïfuma (Gouniga), Maba Samon à Konisildyfa (Korusoro), et enfin Maba Sigfiri à Kanga (Béloussa.)

II. Ouidi. Maba — C'est le premier des grands Koubérés. Il commande depuis 1900 la province qui porte son nom et s'étend au N.E. de Ouagadougou.

Mais nous vu son rôle prépondérant pendant la durée de l'intérogne et au moment de l'élection du Morfo. Maba. Mais n'y reviendrais pas.

Le Ouidi porte les titres de Mos'ba (père des Mossi) et de Mos'ni'guéré (marine des Mossi). On le nomme aussi Sida. Soba (le maître de la vérité) lorsqu'il a parlé personne ne peut le contredire. Les conseils qu'il donne

au Morfo-Maba revêtait toujours une forme respectueuse mais devaient être suivis à la lettre.

Le Ouidi est le seul homme qui ne puisse en aucun cas être mis à mort ou contraint de se tuer, car nul n'a le droit de le juger. Il exerce par contre ce droit vis-à-vis de quiconque et le Morfo-Maba lui-même ne peut s'y soustraire. A ce propos l'on se souvient encore que Maba Karfo dut se donner la mort sur l'infonction du Ouidi-Maba Bêla⁽¹⁾ (1850).

Le moindre manque de respect à son égard, la moindre négligence même, coûtait la vie à celui qui s'en rendait coupable. On m'a raconté à ce sujet l'anecdote suivante.

Le Ouidi-Maba Bagatenga se rendait un jour auprès de Maba Saiax lorsque le vent lui jeta de la fumée à la figure. Vivement irrité il reconnut que c'était une des jeunes femmes du Morfo-Maba qui brûlait des tiges de mil. Il retourna aussitôt chez lui et de trois jours ne parut pas au Samandé. S'étant informé du motif de cette attitude et ayant appris que l'imprudence d'une de ses femmes en était cause, Maba Saiax fit immédiatement mettre à mort la coupable.

(1) Bêla envoya à Karfo un sorfome porteur d'une flèche empoisonnée et ce simple mot (kë) - meurt. Karfo se tua la nuit même. Dans l'ajia déjà relaté (p. 90) quelques renseignements concernant le Morfo-Maba. Je n'ai connu ~~ce trait~~ que plus tard. Bêla s'est fait sans doute dans cette circonstance l'instrument de la noblesse qui ne pouvait pardonner à Karfo ses tendances libérales.

Lorsqu'il voulait faire tuer quelqu'un le *Ouidi* était simplement tenu de rendre compte au *Morho-Maba*. Dans la même circonstance les autres chefs rendait d'abord compte au *Ouidi* et sollicitaient ensuite l'autorisation du *Morho-Maba* qui ne l'accordait que si le *Ouidi* ne s'y opposait pas.

Une femme donnée par le *Ouidi* ne pouvait jamais être retirée à celui qui l'avait reçue, même s'il était reconnu dans la suite que cette femme appartenait au *Morho-Maba*.

On a prétendu à tort se basant sur l'étymologie de son titre (*ouidi* est le pluriel de *ouefo* cheval) que le *Ouidi-Maba* commandait la cavalerie impériale.

Il se pourrait plutôt que le mot de *Ouidi* vienne du hameau où de temps immémorial ceuse qui exerçait cette dignité ont établi leur demeure⁽¹⁾. Il est encore plus probable que cette appellation provienne du fait qu'entre ses multiples attributions se trouve celle (et c'est aujourd'hui l'une des moindres) qui consiste à saigner les chevaux du *Morho-Maba*. Le *Ouidi* possède parait-il par tradition ésotérique des formules mystérieuses et souverainement efficaces dont il n'use qu'à cette occasion. Il serait curieux que

(1) Cela est incontestable pour *Gounga-Maba*, le troisième des grands *Kombérés*, dont le titre a été formé ainsi.

le pouvoir formidable dont disposait ce dignitaire à notre arrivée dans le pays, ait son point de départ dans les modestes fonctions de vétérinaire.

Le qui est bien certain c'est qu'en aucune façon et contrairement à l'opinion universellement acceptée jusqu'ici, le *Quidi*¹¹ ne peut être considéré comme chef de la cavalerie.

III. Vansoba. Naba — Le protocole de l'empire Mossi place le Vansoba immédiatement après le *Quidi*. Naba. Il ne fait cependant pas partie des grands *Kombéris* et s'il exerce un commandement territorial c'est sur un canton de minime importance appelé *Vansabterga* (*Larfallé*). Mais ce n'est là qu'une fonction accessoire, son titre est celui de "grand chef des armées". Le Vansoba assume au temps de guerre la haute direction des troupes impériales. C'est lui nous l'avons vu qui est chargé de la protection du nouveau *Morbo*. Naba alors que monté sur un mauvais cheval et complètement désarmé, comme l'exigent les rites, ce dernier entreprend le voyage de *Paswang*, voyage d'où dépendra la validité de l'élection et que ses concurrents cherchent à lui interdire. Aussi à peine le trône est-il vacant, le Vansoba réunit son armée qu'il fait camper en attendant les événements près du hameau de *Pajoya*. "quand on se réveille"

11) Le haut dignitaire est nommé par le *moro naba* sur la proposition du *Kombéris*. C'est habituellement le fils aîné du titulaire qui le remplace à sa mort.

Plusieurs Cansobas ont acquis un grand renom de bravoure. Le plus célèbre d'entre eux est incontestablement *Jigem*. Hoanga dont il a été question déjà à propos du règne de Maba Samon.

La charge est héréditaire.

IV. *Ouagadougou-Maba* — De même que le Cansoba *Ouagadougou-Maba* ne fait pas partie des grands Koubérés. Il appartient à la famille de chefs qui commandait *Ouagadougou* de temps immémorial. Depuis cette époque l'autorité des *Ouagadougou-Mabas* est plutôt morale qu'effective; ils sont de droit propriétaires des animaux errants et des objets que nul ne réclame. Leur Samandé confère l'inviolabilité au fugitif qui peut l'atteindre. Bien plus si *Ouagadougou-Maba* arrive à l'endroit où un condamné va être exécuté et que celui-ci le reconnaisse prononce la phrase consacrée « *Car Ouagadougou-Maba Saka né a té pèlem* » (Je demande pardon à *Ouagadougou-Maba* et aux génies protecteurs de sa terre, il a aussitôt la vie sauve quel que soit son crime).

La charge de *Ouagadougou-Maba* est héréditaire.

V. Larphallé-Maha — C'est le second des grands Kumbérés. Il commande la province qui porte son nom et s'étend au Sud-Est de Ouagadougou.

Il doit appartenir à la famille du Ouidi et est appelé le "frère", de ce dernier. Nous avons vu son rôle dans le cérémonial du lense; c'est là sa principale attribution.

Le Larphallé est aussi détenteur de la hache qui sert aux sacrifices rituels et avec laquelle un bœuf est immolé tous les Samedis.

Lorsqu'un chef reçoit l'investiture il est tenu de verser dans un trou situé entre le Samandé du Morho-Maha et le hangar des musiciens une somme variant entre 500 et 2000 cauris. Le trou, nommé "trou du commandement", namboto, est visité périodiquement par le Larphallé-Maha qui en tire parfois son principal revenu.

Il est en outre préposé à la surveillance des sépultures des anciens Morho-Mahas.

VI. Gounga-Maha — Le troisième des grands Kumbérés. Commande la province du même nom, sise à l'Ouest de Ouagadougou.

Il doit à la mort du Morho-Maha, prendre la lance, le couteau et la queue du cheval préféré de ce dernier qui ne doit pas survivre à son maître.

Ces objets réunis en trophée sont placés par ses soins dans une case dont le Samandé, Maba Mobila a la surveillance. Après sa nomination le nouveau Morfo-Maba est conduit les yeux bandés à cette case où sont ainsi rassemblées les lances de ses aïeux. Il doit arriver à toucher l'une d'entre elles et la croyance locale veut qu'à ce moment se décide la durée de son règne: il sera exactement aussi long que celui de l'aîné dont il a pu dans l'obscurité, atteindre le trophée.

Il est assez curieuse que cette superstition à laquelle l'histoire a dû donner de nombreuses démentis (ce que les Mossi ne veulent avouer) ait pu persister jusqu'à nos jours.

En temps de guerre le Gounga-Maba a sa place à côté du grand chef militaire, le Kansoba, auprès de qui il joue le rôle de commissaire aux armées. Avec lui, il est chargé d'assurer l'ordre à Ouagadougou au moment de l'élection du nouveau Morfo-Maba; il contrôle en particulier les dispositions prises en vue de la protection de ce dernier.

Le titulaire de la fonction de Gounga appartient à la famille des Kansoba et Ouagadougou-Mabas et compte par conséquent parmi ses ancêtres le chef que Maba Nandé se trouva à Ouagadougou lorsqu'il y établit sa résidence. Celui-ci dépendait lui-même de Koumdemba qui reconnaît la suzeraineté de Maba Gubri. Cette famille ~~est~~ ~~est~~

~~gambas~~ représente donc l'ancienne lignée de chefs qui, venus dans le pays avec la première invasion Mossi, y avait exercé le commandement avant la fondation de la dynastie actuelle.

VII Kamsoro-Naba — Le quatrième en dignité des grands Kumbérés; sa juridiction s'étend sur la riche province du même nom située au Sud de Ouagadougou.

Il veille particulièrement sur les femmes et les enfants du Morho-Naba. C'est à ce titre que le Ouidi le charge souvent de désigner le Kourita (voir p. 114).

Il est aussi le détenteur légal du précieux "jado nighi-gouga", amas de toutes les queues de boeufs immolés sur les tombes des Morho-Nabas.

Jusqu'à présent la dignité de Kamsoro-Naba a été exercée par un ennugué⁽¹⁾. Une des prérogatives qui lui est attachée permet au titulaire de "manger comme il veut".

VIII Baloni-Naba — A le commandement de

(1) lorsqu'il allait satisfaire un besoin naturel tout individu ayant pu l'apercevoir était passible de la peine de mort.

La province située au N. de Ouagadougou. c'est le cinquième des grands Kombores et le seul qui ne soit pas immuable. Il était désigné pour six années par le Ouidi-Maba parmi les anciens sorphonés du gyalais¹⁾ Il demeure le chef direct de ces derniers. Les sorphonés sont parmi les serviteurs du Mofo-Maba ceux qui avec les annuques ont l'accès de ses appartements particuliers. Il doivent être vierges et avoir un physique agréable; ils sont vêtus et coiffés comme des femmes, portent des bracelets de métal aux bras et aux chevilles, quelquefois des housseaux de cuivre, attributs féminins. Lorsqu'ils quittent le Mofo-Maba ils reçoivent de celui-ci une femme mais tout rapprochement sexuel qu'ils se permettraient avant cette époque est puni de mort.

Le Balom remplit en quelque sorte les fonctions de ministre des rites et veille à l'observation stricte du protocole. Il décide en dernier ressort des cas douteux en fait de préséance.

Il reçoit les gens qui ont une réclamation ou une supplique à adresser au souverain et les présente s'il y a lieu, à celui-ci dont il est l'homme de confiance et le conseiller secret.

¹⁾ Le Balom était en outre remplacé de droit à la mort du Mofo-Maba. Exceptionnellement le titulaire actuel, Kidougou Dipama a été maintenu en fonction après l'avènement de Maba Kom II.

Il jouit de la prérogative nous l'avons vu de le saluer le premier à sa sortie du matin, prérogative dont il est très fier.

Les sacrifices sur la tombe des anciens Morho. Nabaas ensevelis à Ouagadougou rentrent également dans les attributions du Balom.

IX. Samandé. Naba — Est proposé au choix au Morho. Naba par le Sarhallé dont il demeure le subordonné direct.

Il est inamovible. Sa fonction principale est de veiller à l'entretien du Samandé et des alentours du jalais qui regardent la porte principale. Il est le chef des dakan-rés (~~doua~~ Kouré, homme seul) classe de célibataires employés aux cultures du Morho. Naba qui les renvoie au bout de quelques années en leur faisant don d'une femme. Ils ne sont pas comme les sorphonés, tenus à la virginité mais ne peuvent pénétrer dans l'intérieur du jalais de même que le Samandé. Naba.

X. Pouë. Naba — (de "pouë", faire la preuve) Veille à la fidélité des femmes du Morho. Naba. Rien ne peut lui être caché. Dans les cas douteux il a recours à des opérations magiques au moyen desquelles la vérité se

manifeste: selon la façon dont se comporte une poudre spéciale qu'il jette dans un vase plein d'eau il décidera en dernier ressort si une femme soupçonnée d'adultère est réellement coupable. Dans ce cas la malheureuse devra être exécutée immédiatement.⁽¹⁾

XI. Dajwë. Maba — le dignitaire à la surveillance de la porte de derrière (côté est) du palais, qui donne accès aux appartements occupés par les femmes du Morho. Maba. Nul n'a le droit de stationner la nuit ou même de passer dans les environs en deça d'un périmètre déterminé. Tout contrevenant est puni de mort.

Le Dajwë. Maba remplit aussi les fonctions d'exécuteur des hautes-œuvres. Son insigne distinctif est un gros casse-tête recourbé le *goulouirko* qu'il porte toujours accroché à l'épaule.

XII. Jäisoba. Maba — le second grand ennuyeux.

(1) Bien entendu depuis quelques années la charge de *Pané. Maba*, revêt comme beaucoup d'autres, un caractère purement honorifique.

Il a pour chef direct le Kamson. Naba. On a vu dans la cérémonie du Kouaïpa (voir p. 110) sa principale attribution. Le Jusoha. Kasanga se démet de ses fonctions à l'avènement d'un nouveau Morho. Naba.

XIII. Yaka. Naba — Troisième grand ennigue. Préside aux repas des femmes du Morho. Naba. Il est particulièrement chargé d'assurer la discipline à l'intérieur du palais (la Yaka) qui n'est accessible nous l'avons vu qu'aux sorhones, aux femmes et aux ennigues.

Il existe une exception en faveur des parents rapprochés du Morho. Naba qui sont reçus dans un local particulier tout près de la porte d'entrée.

Cette exception s'étend au Bend' Naba et au Noïho. Naba (chef des orfénes). Le dernier est d'ailleurs considéré comme une femme.

Les fonctions du Yaka. Naba sont inamovibles.

XIV. Kambo. Naba — Chef des ~~Kavailleurs~~ de la couronne. Est préposé en particulier à la garde des fusils du Morho. Naba qui sont en temps ordinaire déposés chez lui.

XV. Bend' Naba — Chef des tambours que l'on fait résonner avec la main.

Il doit connaître par ordre chronologique les devises de tous les Morho-Nabas qui se sont succédés depuis Muri et les chanter dans certaines circonstances. On a pu lire plus haut ces devises; c'est du Bend' Naba actuel que nous les tenons.

XVI. Muidiranga Naba — Chef des écuries impériales. A la mort du Morho Naba, le cheval de parade de ce dernier ayant été immolé, il en reçoit le harnachement qu'il garde chez lui pendant une année.

Il était aussi dans ses attributions lorsqu'un nouveau règne commençait, de porter deux chevaux, deux ~~esclaves~~ et une calabasse rituelle à Bingo (Bada N' Gouma). Le Naba de Bingo devait faire parvenir ces présents au chef de Gambakpa qui représente comme ~~nous~~ l'aîné dit la branche aînée de la famille régnante.

XVII. Muckim Naba — Chef des palefreniers impériaux. Doit seller lui-même le cheval du Morho Naba et est responsable de tout accident qui pourrait provenir d'une négligence dans cette opération. Le Muckim Naba a sous ses ordres direct le ~~Muckim~~ Muckim (maître du mors).

qui durant le trajet doit tenir à la main la bride du cheval du Morfo-Naba et est responsable de tout faux pas qui entraînerait une chute. La seule sanction était bien entendu. la mort.

XVIII - Ganga. Naba — Chef des tambourins al. longés. Prélude aux sonneries et donne le rythme à adopter pour la marche selon les circonstances. A le droit d'accompagner le Morfo-Naba à cheval.

XIX - Lou. Naba — Chef des "lounga", petits tam. tams en forme de sablier qui se placent sous le bras et sur lesquels on frappe avec une petite crosse en bois.

XX - Nenndo. Naba — Chef des viandes. Préside à la cuisson des aliments du Morfo-Naba, dont il est tenu de manger le premier, mais hors de la présence de son maître.

Non loin de son habitation se trouve le fameux puits de Mabouli où vit un caïman "rouge" qui, dit-on commande à la pluie. En cas de sécheresse on a coutume de sacrifier un bœuf dont la viande est donnée en pâture

à ce caïman par les soins du Memdo-Maba.

XXI - Radiogo-Maba — Chef du marigot de Radiogo où l'on prend l'eau destinée à l'usage personnel du Morfo-Maba. Il doit veiller au puisage et à la propreté des environs.

Cette dignité n'existe qu'à Ouagadougou.

XXII - Memdé-Maba — Chef des céréales. Chargé spécialement d'emmagasiner le produit des récoltes et de présider aux distributions pour la consommation intérieure du palais.

XXIII - Kanga-Maba — Chef des pierres. Chargé en particulier de la surveillance des pierres disposées dans le Samandé à des distances réglées par les rites et qui servent de sièges au Morfo-Maba et aux grands dignitaires.

XXIV - Gandé-Maba — Chef des peaux. A la garde des dépouilles d'animaux sur lesquelles s'étend le Morfo-Maba pour prendre du repos. C'est une fonction de confiance. Si un malveillant pouvait avoir accès près

des "peaux", il lui serait possible de provoquer par des maléfices l'insubordination du Morfo-Maba.

Nous avons vu le rôle du Gande'-Maba dans la cérémonie du lense. (voir p. 111).

Au Gande'-Maba est adjoint le Tontoung-Maba qui a spécialement la surveillance du coussin richement brodé sur lequel s'assied le Morfo-Maba.

~~Nous~~ j'arrêterai ici cette énumération qui perd de son intérêt au fur et à mesure que l'on s'éloigne du sommet de la hiérarchie. Qu'il me suffise de dire qu'il existe auprès du Morfo-Maba trente-trois dignitaires de tous ordres dont les attributions sont strictement définies.

Le Morfo-Maba étend en outre son autorité sur trois cents Manamésés, chefs de provinces ou de cantons qui administrent en son nom le pays, lui doivent un serment de fidélité et viennent à Ouagadougou, sauf quelques exceptions que nous ~~avons~~ ~~gias~~ indiquées, recevoir l'investiture.

Chacun de ces Manamésés a également au-dessous de lui toute une série de dignitaires qui portent les titres indiqués plus haut et exercent vis-à-vis de leur chef respectif les fonctions que ~~ngias~~ ~~avons~~ décrites. Seules deux de ces dignités sont exclusives à la capitale. ce sont celles des Ouaghadougou et Kadiogo-Mabas.

Depuis Oubri, nous l'avons vu, chaque Morho-Maba a pu laisser comme fructification; outre celui qui devait être son successeur au trône, un certain nombre d'enfants qui ont été investis de commandements secondaires plus ou moins étendus. C'est là l'origine des Manamsis: tous se rattachent à Oubri par un Morho-Maba ayant régné.

Parmi les descendants directs des Morho-Mabas ou des Manamsis il en est qui n'ont pu être pourvus d'une charge: ce sont les Makamsis (au sing. Mabiga) qui constituent l'aristocratie du pays, classe turbulente et indisciplinée qui a fini par peupler des villages entiers.

Belle est dans ses grandes lignes la constitution de l'empire Mossi. Elle montre en dépit de ses jérémités et de ses lacunes d'incontestables harmonies d'ensemble, et constitue à ~~notre~~ ^{mon} avis l'une des tentatives les plus intéressantes d'organisation sociale, qu'un peuple noir abandonné à lui-même ait été capable de réaliser.

L'index alphabétique placé à la fin de ~~ce~~ travail est destiné à faciliter les recherches.

I. Vie nutritive

Alimentation — De même que dans les autres régions de l'Afrique Occidentale, le mil constitue au Mossi la base de l'alimentation. Il est surtout consommé sous forme de *Saribo*. Le *Saribo* se prépare ainsi : on délaie la farine de mil dans l'eau bouillante jusqu'à ce que la pâte prenne une certaine consistance. Cette pâte est divisée ensuite en petits pains que l'on mange en les trempant dans une sauce spéciale dont la recette varie suivant les localités. Dans la région de Ouagadougou la sauce la plus commune est le *zénndo*. Il entre dans sa préparation du beurre de Karité (*zou-kam*) le gombo (^{mânde, le} gousses des bambaras) de jeunes jusses de baobab (*toëra*) des feuilles d'oscille (*bidia*), les feuilles d'une papilionacée indigène nommée *tiéga*, la fleur du faux fromager (*vota*, le bou nou des bambaras) enfin les bourgeons très odorants d'une herbe sauvage appelée *karoundouga*. Dans le Ganzourgou (prov. de Larfollé) et les régions avoisinantes la sauce diffère et prend le nom de *heng-zénndo*. C'est une bouillie très

doire de haricot indigène nommé *bengré*, mélangée à quelques unes des substances indiquées ci-dessus.

Le *zindo* comporte du sel (*gamsu*) mais le prix élevé de *acoudimant* le rend inaccessible à la majeure partie de la population qui utilise généralement à sa place l'eau de cendres (*zem-kom*). Les Mandingues qui prétendent que les Mossis voient bien moins clair qu'eux la nuit attribuent cette infériorité à l'absence de sel dans leur alimentation.

Le riz (*moué*) constitue un aliment de luxe. On le prépare bouilli avec des arachides (*sou¹kam*) filées et de la viande cuite.

Il se fait aussi une assez grande consommation de haricots (*bengré*) cuits au beurre de Karité, mais c'est là un mets peu recherché.

Les pâtisseries indigènes (s'il est permis de se servir de cette expression) sont extrêmement nombreuses. On trouve surtout sur les marchés le *misoukou* confectionné avec de la farine de mil (c'est le *ngoni* des Bambaras); le *massé*, même fabrication, mais plus fin; le *foura*, appartenant à la même catégorie; le *samsré* sorte de beignet pétri avec de la farine de haricot; le *sankaravogo*, même genre; le *masa* dans la composition duquel entre le maïs avant qu'il ait atteint sa maturité & les œufs de pintade; le *toubané* de pâte de haricot, cuit au four entre deux feuilles desséchées; le *gatore*, feuilles de haricot et de maïs

cuits à la vapeur, le *figri* en farine de graines de coton.

La base de l'alimentation, on le voit est végétale; les indigènes aisés toutefois consomment de la viande. On abat tous les jours dans les villages des chèvres et des moutons, aux grands marchés (deux fois par semaine) des boeufs. Les viandes les plus recherchées sont celles du boeuf (*nafo*) du mouton (*pesias*), de la chèvre (*bouria*) du coq (*no-râogo*) de la pintade (*koingo*). Les pauvres gens mangent aussi les animaux morts; le cheval (*ouéfo*) l'âne (*longa*) le chat (*gnouira*) le chien (*baria*) le rat (*jongrie*) le crapaud (*pondre*) la coucou (*gnébia*) la sauterelle (*soire*) de grosses araignées charnues (*manpouiga* ou *gam-gam*) et un serpent non venimeux (*ouari-ouâfo*). En somme tout peut être mangé en cas de besoin sauf la chair humaine (*nemola*) et celle du vautour (*zibriogo*). Des personnes ayant un totem animal s'abstiennent naturellement d'y toucher.

Les Mossis ne prennent en général qu'un repas, celui du soir. Dans les classes aisées il est pourtant d'usage d'en faire deux; le premier nommé ~~saïbo~~ ^{soouor-} *saïbo* vers onze heures du matin, le second ~~saïbo~~ ^{soouor-} *séré*, immédiatement après le coucher du soleil. De même que chez les Mandingues les hommes et les femmes mangent séparément.

Les femmes sont exclusivement chargées de la préparation de ces repas. Après avoir décortiqué les céréales

au pilon dans un mortier de bois dur, elles le réduisent en farine. Cette opération se fait sur la place du village ou est établi à cet effet un tene plein de forme circulaire le nœud haut de 70 centimètres environ et garni de pierres plates sur tout le pourtour. Chaque pierre est réservée à une famille et le grain y est trituré à l'aide d'un gros caillou arrondi.

La boisson la plus commune, sans parler de l'eau, puisée souvent à des mares infectes et consommée sans précaution, est le *doum* (*dolo* des Mandés) breuvage fermenté à base de mil rouge avant germé. On en distingue deux catégories: les *tase* très concentrés et imprégnés d'aromates, réservés aux nobles, et les *tasalaba* plus légers et dépourvus d'aromates qui constituent une boisson populaire. Il s'en fait partout une très grande consommation.

Ce qui précède concerne particulièrement les Mossi. Pour ce qui est des autres races habitant le pays ~~les~~ ^{je} ferai remarquer que les Mandés, Yarsés et les Poulhs s'abstiennent de manger les animaux morts.

Les seconds consomment en outre en grande quantité le lait de vache qui n'entre que très accessoirement dans l'alimentation Mossi. En général ils ne le boivent qu'aigre. Le beurre animal est aussi chez eux la plupart du temps substitué au beurre de Karité.

Chez les Gourounsi le *saribo* prend le nom de

miso et se prépare avec de l'eau ou l'on a fait préalablement mourir de la farine de mil.

Comme les Mossi et Gouraousi sont assez prévoyants, dès la récolte, ils enferment leurs approvisionnements pour l'année dans des magasins en terre, bien aménagés et souvent isolés du contact du sol pour les préserver des ravages des termites.

II. Vie sensitive

Sensibilité générale et spéciale — Les indigènes de ce pays supportent mieux que nous la douleur spontanée. Beaucoup sont atteints de plaies malignes, de lésions osseuses ou d'affections internes certainement accompagnées de douleurs violentes, et s'en plaignent à peine. Mais pour ce qui est de la douleur provoquée (incision, ouverture d'un abcès, réduction de fracture) la différence entre l'Européen et le Mossi paraît beaucoup moins sensible. Il est vrai qu'elle est difficilement appréciable et, en général, deux éléments interviennent pour en modifier la manifestation extérieure. D'abord l'appréhension extrême que cause toujours au noir l'intervention opératoire du blanc qui peut, ou faire paraître plus vive sa sensibilité, ou bien même l'exagérer réellement en créant

un état nerveux particulier. C'est ensuite l'amour propre qu'a le Mossi de ne pas montrer de faiblesse et de faire bonne contenance au public. Il apprend d'ailleurs dès l'enfance à dissimuler la souffrance physique et la circoncision est pour lui une première épreuve à l'occasion de laquelle le fait de manquer de courage est considéré comme dishonorant.

Les Boulhs sont plus sensibles que les Mossi. Les Bous-sanga ; ils ont d'ailleurs beaucoup moins de résistance, tant au point de vue physique qu'au moral.

Les maladies sont supportées avec beaucoup de patience et de résignation, la confiance en la guérison par des amulettes et des paroles magiques est considérable. Les malades même gravement atteints ont toujours l'espoir de guérir rapidement s'ils détiennent le remède de l'empirique ou du charlatan qui a pu leur parler ~~leur~~ dernier. Cet état d'esprit leur est d'un grand secours au milieu des épreuves de la maladie. Plus impressionnables les femmes supportent moins bien la souffrance.

La mort est redoutée par tous. Mossi et Bous-sanga l'accepteraient cependant avec résignation s'ils avaient la certitude que les rites funéraires seront accomplis et que des libations périodiques auront lieu en leur honneur conformément aux usages.

La sensibilité tactile est médiocre sauf en ce qui

concerne certaine partie de la face. Des expérimentations pour lesquelles on a utilisé l'esthésiomètre à pointe de liège montrent que d'une façon générale elle doit être considérée comme deux fois moindre que chez l'eurogéen.

Les saveurs pimentées sont préférées, l'amer est peu apprécié; le doux et le salé jouissent à peu près d'une même faveur mais moindre cependant que la saveur acide.

La sensibilité olfactive paraît être très développée chez les Peulhs, moins chez les Mossi et les Boussanga. Les uns et les autres raffolent cependant d'une épice nommée *Kalga* (Soumarra des Mandingues) qui empesté les marchés indigènes, répandant une odeur étroitement apparentée avec celle des matières fécales.

Chez les ~~Peulhs~~ ^{Mossi} et les Boussanga, les femmes honnêtes ou réputées comme telles, doivent faire fi de la propreté corporelle et des règles les plus élémentaires de l'hygiène aussi possèdent-elles une odeur sui generis extrêmement désagréable. Non seulement les Boussanga ne se lavent jamais, mais leurs vêtements servent quelquefois à plusieurs générations sans être passés à l'eau afin d'éviter une usure trop précoce. Les Peulhs au contraire sont très soigneux de leur propreté corporelle, leurs femmes plus encore.

Le sens de l'ouïe est moins développé chez eux que chez les Mossi et les Boussanga qui l'ont très exercé.

En ce qui concerne la vue, les Mossi ~~ne distinguent~~ ne distinguent presque rien la nuit, ce qui est attribué à l'absence de sel dans leur alimentation. La lumière solaire est mieux supportée par les indigènes que par les Européens; les Mossi et les Boussanga n'en sont jamais incommodés si intense soit-elle. Les Paulhs se montrent plus sensibles. Des cas de myopie sont assez fréquents chez les enfants, moins chez les adultes. Il y a peu de cas de presbytie et l'on ne rencontre jamais de daltoniens.

On distingue parfaitement cinq couleurs: le blanc, le marron, le rouge, le jaune et le noir, qui est confondu avec le bleu. Les couleurs préférées sont le rouge et le bleu pour les Mossi et les Boussanga, le blanc pour les Paulhs.

Chez les Mossi le rouge dans certaines parties du vêtement et du harnachement est la couleur des chefs qui ont seuls le droit de la porter, tapis de selle rouge, bottes de cuir chargées de broderies sur fond de drap rouge.

Esthétique, Parure; Déformations et mutilations ethniques — Le fard le plus employé est celui d'antimoine. Toutes les femmes Paulhs et les élégantes Mossi s'en servent pour s'allonger les cils s'agrandir les yeux et enduire les cicatrices des tatouages dans le voisinage

de cause. ci. On fait aussi usage du kôhl que les com-
merçants yarsés apportent sur les marchés. On employait
anciennement, et maintenant encore quand on manque
de produits préparés, les grains d'un arbuste nommé *kan-
tou* qui donne des fruits analogues au citron. Les graines
une fois écrasées fournissent une pâte d'un noir blême. Hommes
et femmes s'en enduisent également le tour des yeux. Pour
mieux faire adhérer le produit on presse auparavant
sur l'endroit où il doit être appliqué une légère cou-
che de beurre végétal. Dans le Gourounsi les femmes se
font également douze raies par groupe de trois autour
du nombril et sur la jambe droite, de l'aile du nez à la
commisure des lèvres.

Les élégantes et les femmes de Malbas portent rivées
à la cheville de grosses boules de cuivre qui, bien que
creuses à l'intérieur peuvent peser plus de deux kilos;
elles leur donnent une démarche lente et déhanchée
qui constitue la suprême élégance pour les gens du
pays. Au Gourounsi elles introduisent dans le lobe de
leurs oreilles de petits cylindres d'une pierre quartzéuse
que travaillent les Nagari. Les cylindres ont environ
cinq centimètres de long sur un de diamètre, leur appa-
rence est d'un blanc laiteux. Au cou sont portés des
colliers de perles grenat de jacotille taillées à facettes qui
sont remplacées chez les femmes riches par des perles ron-
des ou en losanges, rouges également mais d'un éclat

moins vif qui proviennent du Haoussa et sont très estimées. Enfin autour des reins femmes et jeunes filles se mettent plusieurs rangs de perles bleues.

Les femmes Paulhas portent des anneaux ^{d'or ou} d'argent aux oreilles, quatre à cinq de chaque côté, pesant de cinq à vingt grammes et souvent de petites chaînettes, également en argent, suspendues à la partie supérieure du pavillon de l'oreille et repliées cinq ou six fois sur elles-mêmes; le poids est d'environ vingt à vingt-cinq grammes pour chacune. Il n'est pas rare de voir les oreilles des femmes Paulhas mutilées et crevassées par le poids de ces bijoux. Mossi et Boussanga aussi bien hommes que femmes portent souvent accrochés au lobe de l'oreille un petit anneau ~~de cuivre~~ d'or, d'argent ou de cuivre.

Chacune des trois races a un tatouage particulier. Il est déterminé par incision sur la figure et autour du nombril, par piqûres sur la poitrine et dans le dos pour les femmes Boussanga, par ulcération pour les jeunes filles Paulhas sur les seins. Chez les Boussanga les femmes en âge de se marier se font faire sur chaque fesse, trois larges incisions latérales qui paraît-il contribuent à les rendre fécondes et les embellissent aux yeux de leurs maris.

Les signes distinctifs de chaque race sont marqués par incision sur la figure lorsque les enfants sont encore

jeunes. Ils consistent, nous l'avons dit pour les Mossi, en trois traits parallèles allant le long des joues du front au menton et se rejoignant parfois de façon à dessiner trois ovales concentriques. Les joues portent en outre deux traits qui placés de chaque côté du nez affectent la forme d'un accent circonflexe. Un seul de ces traits, à gauche, existe chez les familles nobles et ce détail sert à distinguer les Nakomsés du commun des mortels.

Les Mandés. Marsés qui ont adopté le tatouage Mossi ne portaient également qu'un trait de l'accent circonflexe, celui de droite.

Le tatouage était aussi en usage au Gourousi où il tend à disparaître; la marque pour les hommes et les femmes consistait en deux traits allant de la commissure des lèvres vers l'oreille. Cette coutume n'est plus suivie d'une façon absolue actuellement; en revanche beaucoup de femmes se font faire par une étrange coquetterie des tatouages sur tout le corps, tantôt en groupe de douze traits symétriques autour du nombril, tantôt des lignes parallèles de petits traits soit sur la gorge au dessus des seins, soit sur le dos à hauteur des omoplates.

Fréquemment les incisives médianes de la mâchoire supérieure sont limées en pointe, ou brisées au ciseau comme chez les Gourousi, pour affecter une forme

triangulaire. Cette pratique n'aurait pas selon certains un but purement esthétique et permettrait en cas de syncope accompagnée de constriction des mâchoires d'administrer au malade les remèdes appropriés.

Les Baoussanga perforent souvent chez les femmes la lèvre inférieure dans laquelle est passée un brin de paille ou un petit morceau de bois.

Les oreilles sont en général perforées pour leur permettre de porter les parures que ~~spici~~ ~~avec~~ décrites. Des déformations anciennes ne sont pas en usage au Massi.

La circoncision n'était pas ~~pratique~~ ^{pratique} jadis, mais elle tend à se répandre de plus en plus. Elle se pratique comme dans beaucoup d'autres régions du Soudan; le prépuce introduit dans un billot de bois et fortement étiré, est tranché net avec un couteau. En revanche dans tous les villages et de tout temps on a pratiqué l'excision. Les indigènes donnent parfois comme raison de cette mutilation la crainte qu'ils ont de voir l'organe qu'elle intéresse prendre un développement exagéré.

La castration était avant notre venue pratiquée au Massi soit sur des captifs ^{d'origine}, lorsque le harem impérial manquait d'ennuques, soit sur des gens qui ne voulaient pas se tenir tranquilles, la plupart du temps récidivistes en matière de séduction. On opérait à Giltenga (canton de Kaabri) dont le chef était parait-il fort habile, mais la moitié des sujets, et ceux-ci étaient habituellement âgés de 17 à 25 ans,

ne survivait pas. Ceux qui étaient assez heureux pour s'en tirer étaient envoyés au Morfo-Naba auprès de qui ils remplissaient diverses fonctions domestiques et atteignaient souvent s'ils faisaient preuve d'intelligence et de dévouement les hautes dignités qui doivent avoir des ennusques pour titulaires.

Vêtement, Coiffure — Le vêtement particulier au Mossi est le *Koila*. C'est une sorte de tunique pincée à la taille et s'évasant en jupe au dessous. Elle descend par devant jusqu'au genoux mais est plus longue et ample par derrière; les manches sont courtes et largement échancrées. Le tout constitue un ensemble assez harmonieux. C'est certainement l'un des vêtements les plus originaux et les plus élégants que l'on puisse rencontrer chez des indigènes; il paraît appartenir en propre au Mossi. Le plus souvent confectionné en toile blanche du pays, il se fait aussi en bandes alternées blanches et bleues, parfois tout en bleu. On le passe comme une chemise. En principe il ne comporte pas de pontalon.

La tunique de guerre *fo-njounougde* est sensiblement confectionnée sur le même type mais un peu plus courte et ordinairement teinte en brun. Elle porte cousues aux épaules, à la poitrine et sur le dos, quelques amulettes. On passe habituellement par dessus une large ceinture.

128

C'est avec ce vêtement que se porte la botte Mossi en cuir sauplé de diverses couleurs chargée de dessins appliqués sur fond de drap rouge.

Les chefs ont adopté d'une façon générale le Karfo grand bouillon haoussa en tissu bleu foncé tombant jusqu'aux pieds et muni d'une grande poche sur le devant. Il est couvert sur la poitrine et le dos de vastes broderies blanches circulaires. Avec le Karfo se porte le pantalon dit Kossen-konadua également d'origine et de confection haoussa, très ample et se terminant au-dessous du genou par une partie cylindrique et semi-rigide d'un rouge foncé.

Les gens de la campagne portent souvent une ceinture de toile qui enserré les reins et passe entre les cuisses dissimulant le sexe. C'est le vêtement le plus fréquent au Gournounsi et au Baoussangé, on porte en outre dans ces régions des peaux de mouton et d'antilope.

D'une façon générale les enfants commencent à se vêtir à l'occasion de la circoncision.

Les femmes Mossi portent habituellement un simple pagne (fougau) autour des reins. Souvent elles s'enveloppent d'un autre (facchila) qu'elles mettent sur les épaules, ce sont en général des pagnes de couleur bleue foncée en toile du pays. Elles portent très rarement le grand bouillon qui est au contraire le vêtement de prédilection des femmes Peulhes.

167
Les femmes Gouranusi et Baussanga. portent simplement une cordlette de lianes qui fait le tour des reins et à laquelle sont accrochés devant et derrière deux paquets de feuilles vertes.

Jusqu'à l'âge de la puberté les filles ne mettent aucun vêtement.

Avant de dire quelques mots des diverses coiffures en usage ~~je~~ parlerai des façons particulières au Massi de porter la chevelure. Celle-ci est toutôt rasée complètement (*zougou-fare*) chez les chefs, les femmes de Malas, les musulmans en général; quelquefois le milieu de la tête conserve ses cheveux qui sont tressés en cimier comme chez les femmes Paulhes mais de moindre hauteur. C'est la coiffure des jeunes filles, femme du peuple et sorghonés. On la nomme *dyindaogo*. Quelquefois on laisse sur les côtés deux touffes terminées en tresse (*dyindaofitiga*).

Les femmes Paulhes portent le cimier développé (*dikhol*) bourré de faux cheveux (*leiréol*) à l'intérieur, ce qui en exagère les dimensions, et se terminant par une petite tresse recourbée le *Soukoundou*. Des deux côtés de la tête les cheveux sont également tressés et se terminent par un élégant petit appendice (*bidjagol*) près de l'oreille. Les jeunes Paulhes du Yangga portent les cheveux tressés comme les femmes jusqu'au moment de leur mariage.

Au Massi les hommes portent soit le bonnet ressemblant au phrygien et se terminant par deux pointes

qui recouvrent les oreilles (pougoula-maka). Il existe plusieurs sortes de coiffures en paille (pougou-peogo) dont l'une a absolument les formes du chapeau chinois. Nous citerons enfin la toque de guerre (pougoul-nyounougou...) autour de laquelle sont cousues des amulettes.

Au Gourouisi une coiffure très originale est réservée aux guerriers; c'est un casque formé d'unealebasse recouverte de cuir. Sur ce cuir sont appliqués des pièces de couleurs différentes figurant des yeux et des saucils. Derrière prend une queue de cheval ou de bœuf. Parfois la même coiffure est surmontée de cornes d'antilopes. Elles ne se portent que pendant la guerre et constitue l'apanage des plus braves.

Musique. Danses. Chants — Les hommes seuls s'adonnent à la musique. Il existe des professionnels. Ceux-ci sont très souvent engagés au service des nababs qui entretiennent un nombre considérable de musiciens; nous avons vu qu'un certain nombre de dignités leur étaient réservées par la constitution de l'empire.

Les types d'instruments sont assez nombreux mais ne présente pas une grande variété de genre. Parmi les tambours proprement dits, nous citerons: le bendéré grossealebasse recouverte d'une peau d'âne tendue et perforée d'un trou sur le côté; il se bat avec la main

140
ouverte. Le gangán-ogo généralement en bois de woka qui a l'avantage d'être facile à creuser et de ne pas se fendre par la sécheresse; c'est un tambourin cylindrique long d'environ 60 centimètres qui se bat avec un bâtonnet recourbé en crosse. Le sikoba-gangan-ogo de même forme que le précédent mais pouvant avoir 4 mètres de long sur 90 centimètres de large. Il n'y en a qu'un par village (région au Nord et de l'Ouest, province de Balom principalement,) se bat à l'aide de deux dogias (baguettes recourbées). Est porté par quatre ou cinq hommes. Le sikoba-gangabila, comme le précédent, mais plus court (2 mètres 50 environ) et beaucoup plus mince. Est porté par un seul homme qui se tient ordinairement au milieu du cercle des danseurs, tournant sur lui-même les bras tendus en avant et battant son instrument avec deux dogias. Enfin le loanga en forme de sablier dont la partie étranglée est maintenue sous l'aisselle et qui ne comporte qu'une seule baguette.

Sauf le bendéré, tous ces instruments sont recouverts de peau de chèvre.

Parmi les instruments à cordes, les suivants méritent une mention particulière; le penda sorte de guitare en fibres de roseaux pincée avec la main. Le koun de même genre; la caisse est en bois, recouverte de peau de cheval; les cordes, en crin animal sont au nombre de trois. Le tans-koundé même genre avec corde unique

150

en cuir de cheval; une calbasse recouverte d'une peau
d'iguane formant caisse. Le doudouga sorte de violon dont
la caisse est constituée par une calbasse recouverte
d'une peau de chèvre, les cordes par une douzaine
de crins peu écartés les uns des autres; elles resonnent
sous un archet. L'apo également en crins de cheval.
C'est l'instrument qui se fait entendre lorsque boi-
vent les nobles.

Le bar'ogo corne de kobie creusée et percée d'un trou
latéral placé près de la pointe. C'est la trompe de
guerre. On introduit la main dans le pavillon pour
obtenir des notes variées. Le méroum sorte de mirliton en
bambou. Le latta sorte de guimbarde. Le ouira-labouri
flûte en bambou. Le ouira sifflet en bois ou en ivoire
qui sert d'instrument d'appel (particulièrement au Gou-
roumsi et au Kippirsi).

~~Mossy~~ signaler~~ies~~ enfin au Gouroumsi le selle; assez
semblable au balafon des bambaras composé de lattes de
bois placées au dessus de calbasses de diverses tailles.

Au Mossi comme dans tous les pays noir la danse
constitue le divertissement de prédilection. Au début d'Oc-
tobre particulièrement, lorsque le mil commence à mûrir
la population s'assemble au clair de lune en de
grandes tam-tams. qui se prolongent très avant dans
la nuit. On danse aussi à l'occasion des mariages et

de l'élection des chefs comme aux cérémonies funébres
ou *houre*?

Parmi les danses masculines ^{la plus connue} est le *ouarba*. Les exé-
cutants sont revêtus d'un costume spécial agrémenté
de caris, ils portent un casque assorti, parfois des
grelots autour de la ceinture, aux bras et aux chevilles.
Aux premières mesures de l'orchestre, qui est placé au milieu
d'eux, ils commencent à se trémousser et à agiter en
vitesse les bras et les épaules puis le mouvement
s'accélère et la danse se poursuit en cercle. Les
figures varient suivant le rythme; il y a des volte-
faces soudaines, des pirouettes, des révérences; à la fin le
premier danseur se détache et va se prosterner devant le
chef qu'il veut honorer.

Le *yaranda* danse des Mandés-Yorés est analogue au
ouarba. Il comporte aussi un costume spécial sorte de filet
à mailles espacées, teint à l'indigo.

On peut citer aussi parmi les danses d'hommes le
ouénba qui consiste en ondulations du corps de droite à
gauche, au son des violons; le *dyéda* danse des circoncis
caractérisée par des mouvements du buste en avant et
arrière. Le *ouango* qui est la spécialité des petits groupes
d'hommes forme une sorte de société secrète complète-
ment couverte de la tête aux pieds de fibres végétales.
Ils parlent entre eux un langage convenu (*houkou*) que
le public ne peut comprendre. La danse nommée

152

ouis-Kamba est également le monotype d'une association particulière que l'on rencontre dans certains villages (Kouila, Yekoungou etc.) les danseurs lèvent les jambes en cadence s'appuyant d'une main sur un bâton et de l'autre une flûte dont ils tirent la mélodie spéciale au *ouis-Kamba*.

Je parlerais en dernier lieu du *maoré* danse guerrière à laquelle se joignent des villages différents. Elle est caractérisée par des luttes corps à corps. Lorsqu'elles sont terminées les vaincus s'assoient à terre tandis que les vainqueurs dansant en rond tout autour font le simulacre de les achever à coups de sabre en jetant sur eux des poignées de terre.

Les danses propres aux femmes sont aussi très nombreuses. Je n'indiquerai que les principales.

Pog'sao-ra : les bras des danseuses sont étendus, le buste seul à des ondulations en mesure ; rythme lent et lascif. *Kirioba* : les danseuses battent des mains en cadence, de temps à autre deux d'entre elles se détachent du groupe et à la fin de la phrase musicale se heurtent l'une l'autre avec l'arrière-train. *Ouénra* : danse particulière aux cérémonies de l'excision ; elle consiste dans un tremoussement de tout le corps au son du bendéré.

Les danses sont ordinairement accompagnées de chants en chœur sur un rythme monotone. Le chant est très en

honneur au Mossi. Il existe dans certaines localités des improvisatrices renommées; leurs compositions revêtent habituellement un caractère amoureux et érotique dépourvu toute-fois de grossièreté. elles rendent souvent des nuances de sentiment assez délicates. Afin qu'on puisse s'en faire une idée ~~jeus~~ ~~donnes~~ ci-après le texte de la traduction de trois petites pièces choisies parmi les plus populaires.

Par'sorie' meng-a-goma

Med kam fan man a ralo

Med kam fan mari a ralo

Maika sid man a dollé

Maika dollé man a sida

Indouni sebré yélémasa

Med kam fan man a ralo

Goimé mîna man yambe

Maik m'sid man dollé

Kikrimb man a kaolé

Propos d'une femme libre — que chacun suive sa volonté — (bis) — De mon amant j'ai fait mon mari — Et mon mari est resté mon amant — Une chose est écrite dans le ciel — Que chacun suive sa volonté — Et ma volonté je l'ai suivie — De mon amant j'ai fait mon mari — A Kikarimba j'ai donné mon cœur.

Baséx mibaram

Mba Bila ou ye basé - tim ya yamé
I sam a yinga muna Kouya
Ia i gura yinga nta no tieng Salaga

Mba Bil ou ye. Basem tim a yamé

Laisse-moi tranquille — Laisse-moi Bila, je suis
fatiguée — si c'est du dolo (que tu veux) ma mère va t'en cher-
cher — Si c'est des kolas, mon père va t'en acheter à
Salaga — — — — — (suit une longue énumération de tout
ce que pourrait désirer Bila hors l'étrointe amoureuse) Et le
chant finit ainsi: Mais si c'est autre chose (que tu veux)
Non, laisse-moi, je suis fatiguée.

Ringida yodré

Ba Ringida to kam idem jéris
Panis a sédebe ye.
Ba Ringida to ten ya dorho sen
A man dorho-aparha bigana xoua,
Oúenxa sika lanné.
Meb a fan gúnga no ghém bagaré

113

a Rimgid goubga
 Ba Rimgida fik le Birgui
 Med na na a kon de ye
 Ba daboli a damé ya
 Ba Rimgid kon yal ye'.

Rimgida l'hétaire — Rimgida a au bras
 le panier des hétaires^(a) — Et s'en va à l'ouverture — Rimgida
 est enceinte — Qui saura jamais si c'est d'un garçon — Ou
 d'une fille ? — Car tout le monde va chez le sorcier — Pour
 avoir des enfants — Rimgida va (aussi chez le sorcier mais c'est)
 pour n'en pas avoir — Rimgida a son éventail à Birgui^(b) —
 (Elle pense) les choses que personne n'a vues n'existent pas —
 Daboli^(c) s'ennuie dans sa case — Soyez tranquille, cela n'ar-
 rivera jamais à Rimgida.

a et b) Expressions figurées qui n'ont qu'une signification locale.
 Birgui est un village de la province de Moussouma célèbre par ses prostituées.
 D'une femme qui se conduit mal on dit couramment qu'elle a "son éventail
 à Birgui".

(c) Daboli est le type légendaire de l'honnête femme.

Les chants guerriers n'ont pas la même originalité,
~~song'~~ on ~~ais~~ rencontré d'analogues chez tous les autres
 peuples de la bouche du Niger. Ce sont en général des
 bravades et provocations d'autant plus fières qu'elles

visent un ennemi absent. Aucun de ceux que ~~nyia~~ nous
recueilli ne mérite d'être retenu. Les joueurs de *henderé*
nous l'avaient vu chantant au son de leur instrument des
devises des nabas et brodent sur ce thème des louanges
appropriées à chacun d'eux. Quoique jouant à ce point
de vue un rôle analogue à celui du *diaké* des pays
Mandés, ils ne doivent pas être assimilés à ce dernier;
leur fonction ne les déconsidère pas aux yeux des combat-
tants (*laposobā*). Quand leur naba est battu, ils suivent sa
fortune et peuvent être mis à mort par le vainqueur. Ils
n'insultent ni ne mendient. En un mot le *giot* clas-
sique n'existe pas au Mossi.

Arts divers — Les arts graphiques sont pour
ainsi dire inconnus au Mossi. Les rares dessins que
~~nous avons~~ rencontrés — en particulier sur les murs des cases
récemment badigeonnées — constituaient de grossières ébau-
ches à peine digne de ce nom.

Il n'en est pas de même des arts plastiques. Ceux-ci
sont assez répandus et méritent une mention spéciale. Les
nandabas et les *grôssés* en font leur monopole. Les pre-
miers utilisent particulièrement le bois et la terre, les se-
conds les métaux. Ceux-ci sont les plus intéressants et de
beaucoup les plus nombreux. En général il commen-
cent par exécuter une maquette en cire vierge qu'ils

en torade (~~couble~~ ouenra) ou unies (~~couble~~ sada) Enfin des bagues (noungou binga simples ou ornées de sujets divers représentant un grand nombre de variétés.

On a également trouvés des bracelets en bois (Kaka) ~~en~~ en ivoire (~~ouob-yémé~~ Kaka) confectionnés par les nandbas pour être portés au dessus du coude.

III. Vie affective

A. Sensibilité morale. Sentiment affectueux

Caractère. Moralité — Les Mossi des deux sexes sont en général expansifs et assez versatiles. Il est extrêmement rare de voir pleurer les hommes. Les femmes ont au contraire les larmes faciles: la moindre contrariété personnelle suffit souvent à les provoquer. Elles sont toutefois très soumises et acceptent sans se plaindre les durs travaux que d'une façon générale la coutume a dévolue à leur sexe.

Le caractère Gouroussi est grave et empreint de fermeté voire de rudesse. La sensibilité morale plus atténuée que chez les Mossi. Les qualités de bravoure très appréciées également de ces derniers sont plus développées chez eux. Ils ont le mépris du mensonge qui est avec la lâcheté le défaut qu'ils haïssent le plus.

Mossi. et Gourounsi. sont généralement de bonne foi et les contestations au sujet d'engagements pris sont très rares sauf lorsqu'il s'agit de liquidation de dot après divorce; dans ce dernier cas le sentiment d'hostilité qui anime presque toujours les époux l'un contre l'autre, les porte à employer tous les moyens pour se nuire.

Les Baulhs sont plus concentrés et la dissimulation est une de leurs caractéristiques. Ils mentent avec la plus grande facilité lorsqu'ils y ont un avantage immédiat ou encore lorsqu'ils soupçonnent que leur intérêt même lointain est en jeu. Deux femmes sont légères et imprenables. Elles supportent avec impatience les observations de leurs maris, s'irritent lorsqu'elles sont injustifiées, en cas contraire, protestent en versant d'abondantes larmes et ont l'air de se croire persécutées; elles boude au moindre prétexte. Elles ne sont habituellement fixées au domicile conjugal qu'après la naissance d'un enfant et encore y a-t-il des exceptions.

L'amitié, en Mossi *yádo*, est un sentiment très répandu; les jeunes gens échangent souvent des cadeaux entre eux, voire même leurs coiffures et leurs vêtements, pratiques qui caractérisent l'intimité. Ils ne vont cependant pas jusqu'à faire de grands sacrifices les uns pour les autres et ces liaisons durent peu en général.

Le sentiment de l'amour, *nong-lón*, est parfois très

vif. On le nomme *dasse* lorsqu'il s'accompagne de relations sexuelles. Chez les jeunes il revêt souvent un caractère platonique surtout à l'égard des femmes difficilement accessibles comme celles des *mahas*, qui sont jalousement gardées. Dans ce cas lorsque l'infidélité était reconnue les deux amoureux risquaient leur vie. Des exécutions de ce genre étaient avant notre arrivée dans le pays extrêmement fréquentes, d'autant plus que les moindres indices suffisaient à irriter la susceptibilité du mari. ~~Je~~ Je raconterai ici un fait récent qui est caractéristique à divers points de vue et éclaire curieusement les mœurs locales autour du sujet qui nous occupe.

Le *Maha* de *Salero* avait appris qu'une de ses femmes, fort jolie, était courtisée par trois jeunes gens. La femme dut périr aussitôt par le poison et les amoureux arrêtés furent reconduits à leurs familles par des gens du *Maha* porteurs du message suivant « Si ceux qui ont oublié le respect qu'ils me devaient en recherchant une de mes femmes ne se donnent pas la mort, je m'en prendrai à leurs parents ». Deux des jeunes gens se tuèrent aussitôt avec des flèches empoisonnées. Le troisième qui habitait un village voisin ne dut la vie qu'à l'intervention du propre fils du *Maha* de *Salero* chef de cette localité. Celui-ci après avoir pressé le malheureux de dire la vérité et s'être rendu compte qu'il ne pouvait avoir commis rien de grave, déclara que la sentence de son père n'était

pas basé sur des preuves suffisantes et défendit de l'exécuter. C'est à la suite de cette courageuse intervention que les faits ont été connus et sanctionnés. Salero Maba est encore en prison à Ouagadougou.

Les suicides volontaires sont aussi très fréquents soit comme dans le cas précédent par piqûres de flèches empoisonnées, soit par strangulation. Les motifs les plus communs sont les suivants: reproches encourus par les parents à la suite d'une action malhonorable, le fait d'être privé par l'arbitraire d'un chef d'une femme aimée, la perte d'un enfant. Dans ce dernier cas on a vu le père se donner la mort en même temps que la mère.

Le suicide n'est jamais blâmé; il est au contraire considéré comme absolument légitime en tant que conséquence d'une action qui aurait attiré sur son auteur la réprobation publique. En pareille circonstance c'est souvent une sorte de conseil de famille qui conclut à sa nécessité. Nul ne saurait se soustraire à la décision prise ni demander un délai. Toutefois lorsqu'un homme a été décidé à se donner la mort ou s'y est résolu spontanément, il arrive que des amis peuvent l'empêcher d'exécuter sa détermination. Dans ce but ils préviennent le forgeron ~~saïa~~ de la localité qui se rend la nuit près de la porte du désespéré et y jette son marteau avec fracas en prononçant des paroles sacramentelles. Dès ce moment le suicide ne peut se produire car son auteur se verrait

priver de la sépulture et les rites funèbres ne pouvaient être accomplis en son honneur. Son âme ~~si~~^{sa} serait en conséquence condamnée à errer misérablement autour des vivants qu'il a connus et chéris et à les molester sous trêve. Ah! Mossi reculerait toujours devant cette perspective redoutable. D'autre part ceux qui prendraient l'initiative des cérémonies dont sa désobéissance aux injonctions du ~~Saïa~~^{Saïa} a pour effet de priver le suicidé et qui seules assureraient la tranquillité de ce dernier dans l'autre monde, s'exposeraient selon la croyance populaire à mourir subitement.

Il n'y a pas d'exemple de désespéré ayant passé outre à l'avertissement du ~~Saïa~~^{Saïa}.

— Les prostituées professionnelles (*jadike*) sont nombreuses. Elles se recrutent en général parmi les femmes mariées ayant abandonné le domicile conjugal pour une raison quelconque. Elles vivent toujours avec leur mère ou une matrone de leurs parentes, s'établissent de préférence dans les grands centres commerciaux fréquentés par les étrangers. L'endroit où elles se tiennent d'ordinaire sur les marchés, endroit qui finit par être entièrement déserté des marchandes honnêtes, les désigne aux clients. Elles se font en outre remarquer par le soin spécial qu'elles apportent à leur coiffure et à leur vêtement ainsi que par l'aisance avec laquelle elles apostrophent

les passants même inconnus et qui contraste absolument avec la réserve qu'une femme d'ici qui se respecte doit toujours garder vis-à-vis des hommes.

Les jeux de hasard sont très répandus. Le principal d'entre eux, le *tétérika* consiste dans le jet de quatre ou six cauris qui amène le gain lorsque ces coquillages retombent en nombre pair sur la partie bombée et réciproquement. On a vu fréquemment des gens qui avaient risqué tout leur avoir, joué leur femme et l'ayant perdue se jouer finalement eux-mêmes. Cette mise désespérée pouvait si le sort leur était contraire les rendre captifs ou vainqueurs mais s'ils gagnaient ils retrouvaient en possession de tout ce qu'ils avaient perdu; aussi arrivait-il souvent que l'adversaire heureux n'acceptait pas le coup.

L'action démoralisatrice du jeu et les graves inconvénients qu'il présente au point de vue social ont amené depuis longtemps certains chefs, tels ceux de Beloussa, à l'interdire rigoureusement dans toute l'étendue de leur province.

On peut affirmer d'une façon générale et en tenant compte de la densité de la population que la délinquance est assez rare. Il n'en est pas de même de la criminalité; les meurtres sont relativement fréquents et commis presque toujours sous le coup de la colère et de l'ivresse.

produite par le *dam*. L'abus de cette boisson constitue évidemment l'un des ~~plus grands~~ obstacles que les idées civilisatrices sont appelées à rencontrer dans le pays.

La conviction profondément enracinée chez le peuple que toute mort subite ou accidentelle est un châtiement du Ciel, comme aussi sans doute les législations draconiennes auxquelles il a été soumis, sont parvenues peu à peu à le doter d'une conscience morale qui lui est en mainte circonstance un frein salutaire. Voir à ce sujet la pratique si curieuse de la confession *toikosega* dont ~~je~~ parlerais plus loin en traitant du sentiment religieux.

Politesse — Les règles de la politesse sont strictement établies au Massi et nul ne s'en peut écarter sous peine d'encourir la réprobation publique. Dans la conversation, l'usage de la deuxième personne du pluriel, lorsqu'on ne s'adresse pas à un égal, est de rigueur. Au lieu de "*fo*" toi, on dira "*y*", contraction de "*yamba*", vous. C'est ainsi qu'on parle à un nabab, à un étranger, à un vieillard; une femme se sert de la même expression à l'égard de son mari; les enfants disent "*fo*" à leur père lorsqu'ils sont jeunes, "*y*" dis que, mariés, ils ont dû quitter le domicile paternel.

Quand deux personnes qui se connaissent se rencontrent, la plus jeune dit sans s'arrêter

"néy kéndé" (avec la marche). Il lui est simplement répondu "Maba"⁽¹⁾. Si ces personnes ont à se parler et s'arrêtent, elles préludent à la conversation par le dialogue suivant qui rappelle les litanies habituelles des Mandés.

D. Né-ga (de repos avec vous) R. Ga be' lafi? (de repos a-t-il été en paix). R. lafi be' (il fut en paix). D. hak be' lafi? (la maison était-elle en paix) R. lafi be'. D. kám: be' lafi? (Les enfants sont bien) puis: Pá-yans be' lafi? (Les vieill. sont bien (femmes) Ni-kimb: be' lafi? (Les vieillards sont bien) Pá-ouéi? (les femmes donc?) etc... La réponse est toujours lafi be'.

Si ces salutations ont lieu à midi au lieu de Né-ga on dira en commençant néy oúndia (le soleil avec vous) vers trois heures néy sánsia (la coursette avec vous, puis néy zábé (le soir avec vous). Enfin après le coucher du soleil néy yíngó (la nuit avec vous) et on se quitte en disant Oúé: na kón y beóio sángo (que Dieu vous donne un bon demain).

Quand on se rend en visite on s'arrête à la porte de la personne que l'on va voir en répétant kab' kabé (pardon, pardon) jusqu'à ce qu'il soit répondu kab' da kén (que celui qui demande pardon entre).

(1) Sei Maba est intraduisible. Cette expression est l'équivalent de "présent" dans la bouche d'une personne que l'on vient d'appeler.

Formules de Salutations.

X 178
tuit

X Les usages et les convenances veulent que les Nègres - lorsqu'ils se visitent, partent en voyage ou en pèlerinage, ou même ne font que se rencontrer - s'adressent, de l'un et d'autre, de longues formules de salut et de compliments, dont voici les principales:

A. En visite.

Celui qui rend visite
En le matin.

Né' gaxia! bon (bonheur) repos!

Réponse en l'air.

R. Sâfi.

R. Sâfi bē.

R. Sâfi bē.

R. Sâfi bē.

R. Sâfi bē.

D. Mam laka béoro tē mēam na
gēbē yamba, j'ai honte le jour, c. a. d.
je suis parti dès la pointe du jour pour vous voir.

Nāba!

Celui qui reçoit

Demande - Gaxia bē lāi? as-tu dormi en paix?

D. Jākā bē lāi? Tout va bien chez toi?

D. Tāvābā bē lāi? Tes femmes vont bien?

D. Lāmbā bē lāi? Tes enfants vont bien?

D. Nīr kimbā bē lāi? Tes pieux vont bien?

D. Tāvā yandē bē lāi? Les vieillards vont bien?

R. Né' yamba kēndē! bon voyage!

176
2
II. Après midi. D. Néyouindria / le soleil avec vous -

D. Né y Sónsria, je viens faire caquette avec vous.

R. Kāba!

D. Sónsria bē lāfi? Peut-on venir causer en train?

R. Sāi bē.

D. [Gondō] kamé ti' d na gēsēy.

Sónsria, nous nous sommes levés / nous sommes venus
rendre visite et causer avec vous.

R. Kāba!

Après ces paroles de son hôte, le visiteur fait le "pousio"
salut à genoux et s'étant assis à l'écart, il entame la conversation
et la fin l'hôte dit au visiteur: Né yamba kensidé! bonne route!

III. Le soir.

Né yamba zābré! bonne soirée!

R. Kāba!

D. Ēi d nan gēsē yamba zābré
(nous nous sommes levés, c. a. d. nous sommes venus)
pour vous rendre visite ce soir

R. Né yamba kensidé! et vous avez fait
bonne route.

D. Koēriā bē? as-tu des réclamations à faire?

R. Si en a: Kyé et il fait des réclamations!

Linou: Aï et il se rectifie.

Le hôte songeant en le congédiant il dit: Kāba

IV. La nuit.

Né yamba yōungo! bonne nuit!

R. *Nāba*

D. *Yamba bé lai? Souta - e - il hien!*

R. *Lai bé*

D. *Si d nan désé yōungo! (Pour
Saviez-vous cette nuit pour vous rendre visite.)*

R. *Né yamba kéndé, et vous avez fait
bonne route.*

Un moment au départ de son hôte, il lui dit:

Ouén[dé] naⁿ kōn yamba bério

*Sōngō! que Dieu vous donne une bonne journée
demain!*

Bon Souhait de voyage.

I. Au départ.

Souhait de celui qui reste

*Ouén[dé] nan ouatā ne o!
que Dieu l'accompagne!*

*ou bien, si l'on s'adresse à quelqu'un digne
d'un grand respect, ou de grand âge, ou à
un étranger*

*Ouén[dé] nan ouatā ne yān bā!
que Dieu vous accompagne!*

Remerciements de celui qui part

R. *Nāba*

Ouén[dé] na rère! bienvenue!

Amina! qu'il en soit ainsi!

II. A l'arrivée.

Celui qui arrive

*Ceux qui reçoivent
yéla!*

ou bien si le voyageur est plusieurs

*Le futur a ici, comme il arrive sans le langage inao. enochéenne, la parité d'un, unificateur. C'est en réalité
le sens de l'optatif.*

4.

qu'en, ils lui disent:

[Gondô] hoûsé, nous pourrions

R. Nâba - On s'il s'adresse à de plus
jeux que lui, il dit:

[Gondô] hoûsé, nous pourrions

Se yoyager de ce, repose, on lui apporte une calèche d'eau.

Né gâria! bon, repos!

R. Nâba

D. Yamba (sér) tãér) dâmba?
Les gens de ce village vont-ils bien?

R. Nâba! tã) mon, toi bamba, nous
yamba, ils pourrissent.

D. X..... (nom de l'indigène)?

R. tã) mon, toi bamba, nous yamba
Ils vont saluer.

Ensuite ils passent en revue toutes les
personnes qui ont reçu le voyageur.

[Gondô] mênga yika kâ kîngé
ka (nom du village) n'gésé bamba pâm.

-ba n'léberm. yélé tã) [Gondô]

nân oua gésé yamba: nous sommes
partis d'ici pour nous rendre à ..., après de voir les
gens du ce village, mais en nous réjouissant qu'on nous re-
viendrait ici.

Né yamba kerrde! bonne route!

Et tout le voyageur boit du dolo ou du miel, qu'on lui offre.

III. En route.

Celui qui venant de la brousse va vers le
village

Celui qui va vers la brousse

X

1/2 page

X a) Entre gens qui ne se connaissent pas
Ké yamba kénné! bon voyage!

R. Kaba! yamba kénné! kénné!
deux fois bon voyage!

b) Entre connaissances

Yéla!

R. Kaba

D. yamba yi yérré? d'où venez-vous?

R. X... (Nom du village)

Celui-là lui demande alors des nouvelles
de toutes les personnes qu'il a vues.

À la fin: Ké yamba kénné! kénné!
deux fois bon voyage!

R. Kaba!

C. Souhaits à des travailleurs.

Celui qui va voir les travailleurs
Ké yamba tounné! travaillez bien.

Ses travailleurs

R. Kaba

Celui qui ne fait que passer
Boun tounné! bon travail!

R. Kaba

[Kon] [da] loré damé yéle ti

[Kon] [da] na poiis yamba tounné
nous vous disons en passant que nous vous saluons,
vous, les travailleurs.

R. Ké yamba kénné! bon voyage!

6 D. Vœux de circonstance.

a) De bonne année

Ouëndé nan ouilg' fambá
yóusndé! Que Dieu vous (fasse joir) accorde
cette année!

R. Kaba

b) Pendant une maladie.

Mé fambá tóro, avec vous est) la
souffrance. a-d vous voilà souffrant.
ou bien

Ouëndé na yólse! que Dieu vous
soit...!
Ou bien

Ouëndé na fassé láfi! Que Dieu
vous (apporte, apporte la paix) le soulagement
Ou bien

Ouëndé na oua né pems' m!
Que Dieu vienne avec rapidité
Ou bien.

Ouëndé na oua né láfi! Que
Dieu vous apporte la paix

R. Kaba

c) à la naissance d'un enfant.

Mé zougou nòro! bonne chance!

d) à la mort d'un enfant.

Ouëndé na oua nòugin) dílla!
Que Dieu soit avec cet enfant encore au berceau, c.-ad.
(not a mot: Que Dieu accompagne celui-là (encore) dans
votre main (dans vos bras).

e) à la mort de quelqu'un

Ouëndé na zabré d'aré! Que
Dieu prolonge vos jours c.-ad. vous donne longue vie!

Le visiteur enlève aussitôt ses souliers et sa coiffure et pénètre dans la case en disant: *Condkamé' ti dānan gese' yu* (nous avons affronté le jour pour vous voir) L'expression consacrée pour une visite de deuil est la sui-

vante: *ouén na gādāné' na fa toon kess' ié'*. (^{Cher Dieu prolonge vos jours} ~~accepter la volonté de Dieu~~) Pour un mariage: *Wond kiensi bane', Koe kom iakka kam dibili' tid tōnde'*. (~~Que Dieu vous donne une union fructueuse d'où sortiraient~~ ~~beaucoup d'enfants.~~)

Lorsqu'on rentre chez un maba après le *Kab' Kabré* prononcé sur le seuil de la porte, le visiteur tant en suivant le sorboné qui l'introduit ne cesse de claquer des doigts en répétant *Ma... a... a... la* jusqu'à ce qu'il soit arrivé près du Maba. Il se prosterne alors et salue en frappant trois fois la terre du coude les poings fermés.

L'hospitalité *gavika* est très en honneur au Mossi à quelque porte qu'il frappe l'étranger est toujours sûr d'être reçu avec cordialité.

Les Gourounsi ont peu de formules de politesse. Il n'existe chez eux aucun geste de salutation; ils ne manifestent leur déférence que par leur engouement à venir. Ils sont assez hospitaliers; cette vertu n'est cependant pas chez eux très ancienne. Leurs voisins se rappellent qu'autrefois au Gourounsi la personne de l'hôte n'avait rien de sacré et les étrangers ne se risquaient

pas volontiers dans ce pays.

Il n'y a sur ce chapitre rien de particulier à dire au sujet des Boulhs car ils ont conservé au Mossi les salutations traditionnelles (*fofo*, *da i'diam*, *a oua li'diam*) etc, qu'on leur connaît dans tout le Soudan. Ils passent pour être moins hospitaliers que les Mossi.

Il n'y a rien de particulier à dire au sujet des Boulhs car ils ont conservé au Mossi les salutations traditionnelles (fofo, da i'diam, a oua li'diam) etc, qu'on leur connaît dans tout le Soudan. Ils passent pour être moins hospitaliers que les Mossi.

Sentiments familiaux. Education — des

parents montrent beaucoup d'affection pour leurs enfants. Ils les caressent et jouent avec eux.

Dès que les garçons ont six ou sept ans, en général dès l'époque de la circoncision, ils suivent leur père aux champs et acquièrent ainsi les quelques notions agricoles qu'ils utiliseront dans la vie. Il n'y a pas d'éducation proprement dite. Certains chefs confient cependant leurs enfants aux marabouts, mais cette pratique récente est demeurée exceptionnelle. Le seul Morko. Maba qui ait su lire et écrire, Maba Kontou, avait été instruit par un maître d'école d'origine Moundé. Yarsé établi à Saïhaboutenga. En général l'unique enseignement que reçoivent les fils de chefs porte sur les trois vertus qui sont considérées comme l'apanage du commandement savoir: la bravoure, *raodo*; la loyauté, *larnde*; la générosité, *Konta*.

A l'âge où les garçons commencent à suivre leur père

aux champs les filles doivent aussi prendre leur part des travaux réservés aux femmes.

Rien ne marque que l'éducation est terminée : il n'y a pas non plus de cérémonie d'initiation ni pour les garçons ni pour les filles.

L'influence du père sur les enfants dure autant que la vie. La mère est souvent l'objet d'une affection très vive. Bien que la constitution interdise aux Moris-Mabas de s'absenter de la capitale nous avons vu que Maba Sigfiri sollicitait tous les trois ans du ~~Pré~~ l'autorisation d'aller voir sa vieille mère retirée au village de Koumadiore.

Les enfants sont tenus de travailler pour leurs parents infirmes et leur donner eux-mêmes les soins que nécessite leur état lorsqu'ils ont atteint un âge avancé.

Les femmes sont toujours maintenues dans une situation inférieure à celle des hommes. Elles ne sont généralement pas maltraitées et si le fait arrive il est suffisant pour demander le divorce. Nous ~~parlons~~ bien entendu des sévices graves.

En principe les parents n'ont pas le droit de vendre leurs enfants, mais en fait le mariage des filles n'est qu'une vente déguisée. Dès leur plus jeune âge elles sont en effet promises par le père qui dispose d'elles en faveur de tel individu tenu de lui offrir par cela même des cadeaux périodiques ; dès qu'un gendre plus généreux

est entré, la destination de la fille peut être modifiée à son avantage. A la mort du père il arrive très souvent que le fils aîné ne se considère pas comme obligé de tenir les engagements pris par ce dernier et favorise un autre prétendant. Une femme peut être enlevée à son mari par le père ou le frère aîné après qu'elle a eu des enfants, mais dans ce cas ceux-ci demeurent la propriété du mari.

Il arrive souvent que des chefs de case ont à leur service des jeunes gens qui aspirent à la main de leurs filles. On les nomme *dakorés*, ils sont tenus de travailler pour leur futur beau-père et le mariage n'est souvent obtenu par eux qu'après un stage assez long qui peut durer jusqu'à sept ou huit années.

Les enfants contrefaits sont toujours mis à mort par suffocation, on ne voit jamais d'infirmité de naissance. L'avortement (*hou-yi*) est pratiqué couramment par les prostituées et les filles mères vers le troisième mois de la grossesse. Elles utilisent dans ce but une racine sauvage que nous n'avons pu identifier et dont l'effet serait immédiat.

Les malades ne sont jamais abandonnés et bien que la mort des vieillards soit considérée comme une délivrance on ne fait rien pour la hâter. Une exception est à

noter chez les Poulhs de la région de Kouyela ou l'on a coutume de maintenir la tête des moribonds dans une bassine en terre (*singa*) remplie d'eau pendant qu'on leur demande d'aller saluer les membres de la famille ou des amis qu'ils sont censés devoir retrouver dans l'autre monde. Les hoquets produits par la suffocation sont considérés comme des signes d'acquiescement.

Rites funéraires — Au Mossi les morts sont en général ensevelis près du village ou ils ont vécu ou dans la cour qui se trouve habituellement au centre des cases habitées par la famille, ~~elles~~ ^{ces cases} étant toujours reliées par un mur ou comprises dans une enceinte de grosse paille tressée. Les Malles font construire de leur vivant, à l'est de l'habitation qu'ils occupent, une petite case nommée *Zango* destinée à leur servir de tombe. Pour procéder à l'ensevelissement on commence par creuser une ouverture circulaire assez grande pour permettre l'introduction du cadavre; le tombeau proprement dit s'élargit en voute au dessous. Le sol est souvent damé et passé au neré comme celui des cases habitées. Le local étant ainsi aménagé le mort y est introduit après avoir été lavé et revêtu de vêtements blancs; on le place sur le côté droit, la face tournée vers l'est. Près de lui sont disposés des aliments, des kolas, souvent même des couris et des vêtements de rechange.

La tombe une fois scellée, un vase en terre renversé est placé à l'endroit de l'ouverture.

On sacrifie toujours en cette circonstance des vœufs et des moutons ; lorsqu'il s'agit de pauvres gens, des poulets seulement. Et la mort d'un naba son cheval préféré est également mis à mort ainsi que les animaux familiers qu'il pouvait posséder. On raconte qu'autrefois une femme et un sorghoné subissaient le même sort en pareille circonstance.

C'est toujours le fils aîné qui préside à ces cérémonies.

Dans la région de Lankodogo les choses se passent sensiblement de même mais on paraît s'y préoccuper davantage de la possibilité qu'aurait le mort de revenir molester les vivants. Pour l'en empêcher l'on prend la précaution de rompre les membres du cadavre avant la mise au tombeau ; la porte par laquelle on l'a sorti de sa case si l'ensevelissement a lieu au dehors est également murée et remplacée par une autre ouverture que le mort n'osera franchir ne l'ayant pas connue de son vivant.

Chez les Boussanga il existe une coutume bizarre qui consiste à promener le cadavre à travers les rues du village avant son ensevelissement. Au cours de cette promenade un vieillard qui marche en tête du cortège supplie à haute voix le mort de faire connaître par qui

il a été tué et il arrive quelquefois que les porteurs s'arrêtent devant une case comme si ~~celle-ci~~^{le cadavre} refusait d'avancer; la personne qui habite la case ainsi indiquée sera aussitôt accusée d'avoir fait périr le mort par des maléfices et devra pour se justifier s'exposer à l'épreuve publique qui consiste à se frapper la cuisse avec une flèche envenimée. Lorsque la promenade est terminée, si le mort ne s'est arrêté nulle part le vieillard directeur de la cérémonie lui demande « Es-tu été tué par l'un de tes parents ou es-tu mort par la volonté de Dieu ? »; si les oscillations qu'il provoque chez les porteurs montrent que le mort répond affirmativement à la première question on doit procéder à des libations et renouveler les cérémonies funèbres sur la tombe de l'ancêtre initié. Une longue pratique de cette coutume aurait montré aux Bousounga que seuls les pauvres gens meurent par la volonté de Dieu.

Au Gourousi les rites funèbres ont une grande importance et les cérémonies funèbres constituaient jadis les seules fêtes publiques. Elles ont été conservées jusqu'à nos jours et leur observation est rigoureuse. Voici ce qu'elles constituent.

Immédiatement après le décès la famille du défunt envoie chercher un homme qui réunit dans la localité les fonctions de labeur de mort. Celui-ci arrive, soigneusement le cadavre et le porte sur un lit de parade

178
en bois qui se trouve au milieu de la place publique.
Il n'y a pas de village Gourouisi qui ne soit pourvu
d'un lit de ce genre; taillé dans un seul bloc de bois
ce meuble a généralement deux mètres de long et est sup-
porté par des pieds grossièrement équarris. Par dessus, on
dépose le mort recouvert de vêtements que détient en temps or-
dinaire le chef de village et qui ne sont utilisés que dans
cette circonstance. Dans les villages riches ces vêtements
sont nombreux; il y en a dix à des du modèle
courant que revêtent les habitants aisés. Dans les villages
pauvres un simple pagne est consacré à cet usage. On
place sur la tête du mort une sorte de chéchia rouge éga-
lement consacrée; ~~et~~ ses armes, arc, flèches et lances sont ^{également} déposés
près de lui. La famille commence alors à vociférer ses lamen-
tations. Tout le village s'assemble et fait chorus. Le joueur
de séllé sorte de balafon que j'ai ~~aussi~~ décrit a apporté
son instrument et exécute un air funèbre. On attache au
pied du lit un boeuf destiné à être sacrifié et on tue des
poulets et des chèvres en leur frappant la tête contre le
sol car il ne doit pas être répandu de sang avant que
le mort soit inhumé. On continue à se lamenter jusqu'au
coucher du soleil, et là s'il s'agit d'un vieillard, les cris
cessent pour faire place aux réjouissances. On dansera
toute la nuit. Les compagnons du mort restent seuls au
près du lit et tous les jeunes gens s'en vont sur la pla-
ce du marché avec les tam-tams et les séllés.

La danse des funérailles se fait en tapant les talons contre le sol en ayant soin que les pieds ne se rencontrent pas.

Au petit jour on enterre le mort. On choisit pour cela un emplacement dans l'intérieur de la case et on creuse une fosse d'environ de 80 centimètres environ. On y dépose le cadavre auquel on a retiré ses effets de parade et que l'on a enveloppé d'un pagne neuf. Il est couché sur le côté droit. La fosse est ensuite refermée et l'on dame le sol avec soin. Une petite calchasse marquera seule cet emplacement. Cette opération terminée, on procédera aux libations en appelant le mort par son nom. On égorge quelques poulets dont on fait couler le sang sur la tombe, des aliments sont répandus à l'entour et l'on immole enfin le boeuf préparé la veille pour en distribuer la viande entre ceux qui ont assisté aux obsèques.

Au Mossi les cérémonies funèbres en l'honneur des morts revêtent un caractère obligatoire et prennent le nom de *Koure*. Douze jours après le décès du chef de famille, le fils aîné est tenu de célébrer le premier *Koure*; il sacrifie selon des rites consacrés un ou plusieurs poulets dont il répand le sang sur la tombe en même temps que du *dam* et du *sariba*. La famille réunie consomme ensuite une partie de ces aliments et des danses ont lieu appartenant au type *ouéïla*, trépoissements cadencés et ondulations

195
du corps au son des violons: le second 'Koure' est célébré tren-
te jours après les funérailles, le troisième trois mois plus
tard, le quatrième au bout de six mois, le dernier
enfin lorsque l'année est terminée. C'est alors que vient
le tour de la cérémonie dite *hassaga* dont j'ai ~~parlé~~
parlé en traitant des attributions du Morpo-Naba et qui
est célébré dans les ans à la même date dans toutes les
familles. Offert plus spécialement aux mânes du chef
de famille, le *hassaga* constitue en même temps une
commémoration de tous les ancêtres défunts. Les person-
nes qui meurent sans postérité en sont exclues car
les vivants les considèrent comme des étrangers qui
n'ont fait que "passer", et que rien ne rattache
plus à la terre.

Une croyance universellement acceptée veut que
les morts conservent la faculté de se nourrir de la
partie la plus subtile des aliments répandus sur leur tombe
à l'occasion des cérémonies que j'ai ~~viens~~ de décrire, mais ce
point intéresse plus particulièrement l'idée de la vie future
dont il est traité au paragraphe suivant.

B. Sentiment religieux

Âme. Vie future — Les Mossi croient à l'exis-
tence et à la survivance de deux âmes distinctes; l'âme

sensitive *sira* (plur. *sise*) et l'âme spirituelle *Kim* (plur. *Kimse*)

La première est considérée comme le principe vital et identifiée généralement avec le souffle; elle peut toutefois quitter l'homme en certaines circonstances pendant le sommeil par exemple et les syncope. Le rêve (*zamsolo*) n'est autre chose qu'une vague conscience des promenades qu'elle accomplit loin du corps, aussi les Mossi attachent-ils à ce fait une grande importance.

L'interprétation d'un songe bizarre les préoccupe beaucoup. Elle est confiée généralement à une catégorie de spécialistes les *Kimjatta* qui peuvent d'autant plus aisément expliquer les rêves qu'ils jouissent en tout temps de la faculté d'apercevoir les *sise* errantes ayant quitté temporairement les corps qu'elles habitent. Ils les surprennent souvent en train de boire le sang des poulets sacrifiés pour un défunt et lorsqu'ils ont pu les reconnaître, en pareille circonstance annoncent infailliblement la mort prochaine de leur possesseur ou mieux de leur double matériel. Lorsque tout dort dans le village les *sise* des gens qui rêvent parcourent la brousse et les chemins. Un grand nombre de chiens (ceux qui aboient toute la nuit sans motif apparent) partagent aux yeux des Mossi le privilège des *Kimjatta*; ils peuvent voir les *sise*, et même les mettre en fuite.

Dans beaucoup de localités on croit que la *sirika*

de chaque homme est intimement lié avec celle d'un animal. Le verbe *dirike* signifie "faire âme avec". Les habitants de Baïfem homme de Ouagadougou font âme avec des gazelles ceux de Tekounga, Barkogo et Thango avec des caïmans. Près de ces dernières localités quiconque tueait un caïman s'exposerait s'il était vu, à être mis à mort par la population, car un caïman ne peut mourir sans qu'un homme du village subisse par contre coup le même sort. Si un mort était aveugle, amputé d'un doigt, possédait enfin une particularité physique quelconque on pourrait si l'on cherchait bien retrouver dans les environs le cadavre d'un caïman revêtu du même signe et qui a dû mourir au même moment. Là où les habitants font âme avec des caïmans ces animaux sont non seulement respectés mais encore nourris par la population qui va de temps en temps jeter de la viande aux endroits qu'ils fréquentent. A Koundougou (Kississé) où l'on fait âme avec des iguanes, ces reptiles ont fini par pulluler d'une façon extraordinaire. Ils se tiennent dans un gros fourré voisin du village qu'ils quittent souvent le jour pour circuler dans les rues en quête de nourriture; ils pénètrent librement dans les cases ou nul ne s'aviserait de les molester. Bien ~~en~~ ont un certain nombre porter des bracelets et des amulettes que les habitants

186

leur ont placé aux parties et au cou. (1)

Il est une catégorie de sorcières les *sókéla* (au sing. *sókéya*) qui peuvent dit-on s'emparer de la *sóká* des vivants, la mettre pour un temps déterminé dans un ustensile de terre et finalement la manger, assemblées en des sortes de sabbat dont on ne parle qu'avec terreur. Un grand nombre de décès d'enfants et de jeunes gens sont attribués à cette pratique. Les *sókéla* sont très redoutées.

L'âme sensitive *sóká* enveloppe l'âme spirituelle *Kimá*. Leur séparation n'a lieu qu'après la mort.

Voici quelles sont sur ce point les idées les plus répandues.

Il existe dans le canton de Sondéré (province de Kam-sou) un petit village isolé du nom de Thabavré dont le

(1) Nous citerais ici un fait de même ordre qui est assez fréquent mais qui ne rattache pas à l'idée d'âme qui nous occupe ici. Nous voulons parler des animaux sacrés qui sont dans certains villages l'objet de la vénération publique. Un boa est ainsi entretenu par les habitants de Gampéla non loin de Ouagadougou. Ouahadord (canton de Tié) village que traverse la route de Boumbo un gros serpent à cou rouge (*ouaf. kiéuf*) est considéré comme le génie protecteur de la localité : à certaines époques la population toute entière vient l'entourer et lui apporte des poulets et des animaux égorgés qu'il dévore séance tenante. Il est devenu très familier ; lorsqu'il a faim il recherche le voisinage des indigènes qui s'empressent de pourvoir à sa nourriture.

187
chef doit être aveugle. S'il ne l'est pas au moment de son élection il le deviendra fatalement aussitôt après, car pour bien voir les âmes - et cela est indispensable à Habi-kauré-Maba - il ne faut pas être troublé par la grossière apparence des objets matériels. Les âmes sise' de tous les Koubérés et personnages influents viennent souvent à l'insu de ces derniers et en général lorsqu'ils sont malades, rendre visite à Habi-kauré-Maba. Elles lui demandent à boire, si Habi-kauré-Maba refuse la siika rentre en hôte et le malade se rétablit, s'il leur tend unealebousse d'eau c'est que la mort doit se produire. Dans ce dernier cas tandis que la siika revient de même près du corps qui a cessé de vivre et qu'elle ne doit plus quitter (car c'est elle qui se nourrit des offrandes faites aux cérémonies des Kauré et du bassaga) la Kima a recouvré son indépendance. Une fois libre, elle s'engage dans un chemin qui passe aux environs de Manga se dirige ensuite entre Moberé et Thorgo et de là, longeant la Volta Blanche aboutit à Plimpikou ou se trouve la fameuse caverne que les Kimse' doivent définitivement habiter.

Le chemin des âmes, beaucoup déclarent l'avoir vu, il est large comme une cuse que les blancs ont l'habitude de tracer, aucune herbe n'y pousse mais on n'y voit pas d'empreintes de pas et le sol a toujours l'air d'avoir été fraîchement remué.

J'ajouterai que j'ai visité plusieurs fois le village que je viens de citer, qu'aucun habitant n'a pu me montrer ce chemin. A Plimpikou j'étais allé jusqu'à l'entrée de la caverne du Kimse' j'en étais parvenu à l'entrée par respect des croyances des indigènes -

188
L'âme du commun des mortels ne passe pas par Yabkavé, elle se rend directement à Sibzongou dans les environs immédiats de la caverne. Là les esprits qui président au jugement, la mettent aux fers, l'interrogent et délibèrent sur son sort. Si elle peut se disculper de ses fautes, son corps matériel lorsqu'elle revient recouvre la santé, sinon les deux éléments *Sirar* et *Kimse* se séparent et comme nous l'avons vu la mort s'en suit. La mise aux fers revêtant un caractère infamant est chargée à l'âme des chefs et le jugement pour eux se réduit au geste fatidique de Yabkavé. Maba qui donne ou refuse à boire.

Séparés de leur *Sirar*, les *Kimse* s'en vont donc à la caverne qui se trouve dans la montagne de Kalpé près du village de Olinzikon (canton de Samba). A l'entrée de cette caverne se dresse un grand arbre sombre nommé *Yamora* que le voyageur attardé ne regarde qu'avec effroi; il est cependant quelques hommes qui ont la hardiesse de se risquer à l'intérieur pour voir l'âme d'ancêtres défunts, mais nul d'entre eux, dit-on, n'est revenu. On ignore par conséquent ce qui s'y passe et la vie qu'y mènent les *Kimse*. On ne peut dire avec certitude que cette vie ne finira pas. La *Sirar* se nourrit bien des offrandes faites aux morts, mais la *Kimse* mange-t-elle? Ce point fort discuté ne paraît pas aisé à éclaircir. Quelques uns

cependant inclinent pour l'affirmative car les bruits lointains qui entendent de temps à autre les habitants de Plimfikou, bruits de tam-tams semblent venir de l'intérieur de la caverne permettant de supposer qu'il s'y tient des marchés périodiques.

On Gouromusi y a¹ trouvés une organisation analogue. Il existe également sous terre une contrée nommée Kiriou où vont habiter les âmes des morts. Ce qu'il y a de particulier c'est que le nombre de ces âmes est limité et qu'elles peuvent se réincarner. A chaque décès sur la terre correspond une naissance au Kiriou et réciproquement. Les ancêtres reviennent tous à Kour revivre dans leurs descendants et lorsqu'on présente un nouveau-né à un sorcier celui-ci peut dire à quel parent défunt appartenait l'âme dont il a hérité.

Religion — Les Mossi croient en un Dieu unique *Ouénde'* maître suprême de l'univers, pour qui toute chose subsiste. Ils l'identifient le plus souvent avec le soleil (*ouindra*). Lorsque cet astre se lève on dit en effet communément: *Ouénde' ouita* (Dieu paraît) et lorsqu'il se couche: *Ouénde' kîr libga* (Dieu entre dans les ténèbres). On dit aussi que la terre (*Benga*) est la femme de Dieu (*Ouénde' pária*) et comme les hommes (*néba*),

sont les enfants de la terre (Benga Kamba) il est facile de dégager de ces expressions le système que paraît envelopper la croyance mossi, système d'une incontestable apparence logique qui se peut formuler ainsi qu'il suit. "La Terre fécondée par le Soleil a donné naissance à la Vie".

La valeur morale de nos actions, le bien et le mal, l'équitable et l'injuste ont été décrétés par Dieu qui en a instruit les hommes dès l'origine et comme rien ne lui échappe, ni les choses les plus cachées ni les pensées les plus secrètes il distribue avec une justice infaillible, punitions et récompenses. La mort est toujours le châtiment d'une mauvaise action. L'existence de l'homme est pleine d'épreuves difficiles dont il ne sera sûr de triompher que s'il a la conscience nette. Seuls^{ceux} dont l'œil est pur verront clairement avec le danger le moyen de s'en garantir et pourront marcher avec assurance dans cette vie. Le respect dont on entoure les vieillards est surtout justifié en ceci que leur longévité constitue pour tous une présomption d'innocence conservée à travers les années.

Mais la confession (Erikaséga) qu'un coupable fait de sa faute peut retarder le châtiment encore si elle ne lui permet pas de l'éviter complètement.

Avant de franchir une rivière à un passage dangereux

121
Le voyageur s'arrête toujours près d'une pierre nommée *tentougri* qui a été disposée en cet endroit, y fait l'aveu de ses fautes, parfois même, s'il se sent très coupable, un sacrifice expiatoire. Il sait que si à ce moment ses péchés ne lui sont pas remis la rivière ne peut manquer de l'engloutir.

La pratique du *toisasega* revêt pour les femmes enceintes un caractère obligatoire lorsque la délivrance est proche. Pour éviter une issue fatale elles sont en effet tenues dès que les premières douleurs font pressager l'accouchement d'avouer aux matrones qui les assistent tout ce qui peut charger leur conscience.

Lorsqu'une femme a terminée sa confession, le mari est pris à part et mis au courant par le détail de tout ce qu'elle vient de dire. Il ne peut refuser son pardon en cette circonstance. Pour montrer qu'il en est ainsi il doit prendre devant tous une gorgée d'eau à la calabasse qu'on lui tend et qu'il passe ensuite à sa femme. Celle-ci fait comme lui, puis tous deux en même temps rejettent le liquide ingurgité. Dès ce moment il ne reste plus rien au cœur de la femme de la souillure qu'auraient pu y laisser les fautes commises, il ne reste plus rien également dans la mémoire du mari de ce qu'il a entendu. Après que ce dernier a donné l'exemple, d'autres personnes sont introduites; voisines qui ont pu avoir à se plaindre de celle qui doit accoucher, etc. Chacune

182

passe tour à tour en disant à haute voix, *mbastaké* (je pardonne). Enfin les petits enfants qu'elle a dû parfois maltraiter sans raison s'approchent de leur mère et de la main, lui affleurent la joue.

Si la délivrance s'opère sans difficulté c'est que les fautes de l'accouchée ont été parfaitement effacées; s'il est plus laborieux c'est que quelque personne a conservé vis-à-vis d'elle un ressentiment secret; enfin, si la mort survient cela signifie que la confession a dû être imparfaite, un péché grave omis.

Rien ne se passe donc dans le monde qui ne soit l'effet du hasard; le moindre événement y trahit les intentions du Dieu créateur et juge suprême. Mais ce Dieu n'est pas immanent à sa création, on ne l'a jamais vu sur la terre; pour se manifester dans l'ordre des choses et y faire régner sa volonté souveraine il a besoin d'intermédiaires. Les intermédiaires sont les Génies et les phénomènes physiques.

Les Génies sont de deux sortes, les uns ont une existence indépendante les autres adhèrent aux objets naturels. Les premiers dit *Kinkisi* se divisent en *Kinkisi omé* génies bienfaisants et en *Kinkisi oulé* génies malfaisants. *Oulé* se sert généralement d'eux pour distribuer selon le mérite de chacun les biens et les maux. Des croyances grossières sont attachées à la notion de leur existence. Les

183
Kinkir'ouense peuvent reconnaître les femmes des hommes lorsqu'elles sont folies et ont l'imprudence de se risquer seules dans la campagne; ils profitent pour cela du moment où elles sont éligées par exemple, de retirer le pan que qu'elles portent autour des reins. Aussi cette opération doit-elle se faire très rapidement, surtout lorsque les femmes sont déjà enceintes des œuvres de leur mari. Comme les *Kinkir'ouense* sont réputés avoir de grosses têtes sur de petits corps, on distingue aisément les enfants dont la venue au monde doit être attribuée à leur invention. Les enfants sont mis à mort aussitôt après leur naissance.

Les chiens qui usent l'avis dit, peuvent reconnaître les *sise'* errantes, voient aussi les *Kinkir'ouense*; ils défendent la maison contre leur approche et peuvent, en aboyant, les mettre en fuite. Mais les hommes ne sauraient en général résister efficacement à leurs entreprises malfaisantes si le concours des *Kinkir'ouense* ne leur était assuré. Les Genies se livrent autour d'eux à des combats incessants; là où les *Kinkir'ouense* ont apporté la maladie, les *Kinkir'ouense* peuvent apporter la guérison. En un mot, selon que les uns ou les autres l'emportent, l'homme est ou non la proie du malheur.

On voit par l'exposé de ces superstitions les altérations qu'a dû subir la croyance à laquelle elle se rattache. Peut-être même les *Kinkirisi* ne sont-ils que

136
les djinns des Mandingues, dont la notion intro-
duite assez tard en pays Massi aurait été racci-
dée tout bien que mal avec les idées primitives
qu'elle y a trouvées.

Les forces naturelles, les phénomènes physiques
sont aussi pour la volonté de Dieu le moyen de s'exercer.
Une catastrophe n'atteindra jamais des innocents. La foudre
(sa-bougaum) ne frappe que des coupables dont la faute
ignorée des hommes n'a pu échapper à la clairvoyance di-
vine. Il en est de même des ouragans, du cours impétueux
des rivières gonflées par les pluies.

Des vestiges de naturalisme se retrouvent un peu partout.
~~Mais~~ nous avons parlé des pierres ~~ten~~ Kougni que l'on invoque
et près desquelles on fait des sacrifices; il existe des
arbres, ~~lisc~~ (surtout dans la région de l'Ouest) et
des forêts sacrées; des montagnes sont l'objet d'un
culte et reçoivent des prières propitiatoires. On
voit partout en ces endroits la présence des Bengam-
ba Génies de la terre.

La plus célèbre des montagnes sacrées est celle de
Bantibo près de Yamtenga à 8 kil de Ouagadougou.
On s'adresse à elle pour obtenir diverses faveurs, particu-
lièrement pour avoir des enfants. Celui qui a été exaucé est
tenu de remettre l'offrande promise, poulet au monton au Beng-
soba maître des sacrifices.

Les *Bengsoba* remplissent au Massi des fonctions assez analogues à celles du prêtre. Ils descendent dit-on des plus anciens habitants du pays et à ce titre jouissent auprès des *Bengamaba* Génies de la terre d'une influence particulière. Leur vêtement habituel est la grosse couverture en laine *Kasa*; ils portent sur l'épaule comme signe distinctif la hache rituelle des sacrifices.

Leur chef habite au village de Bazani; il vient périodiquement chez le *Moko-Maba* accomplir des sacrifices privés et dans les grandes circonstances immole des victimes au fourré sacré de *Mankoudga*. Son intervention est indispensable pour obtenir la cessation d'une épidémie, la venue des pluies en temps de sécheresse, l'heureuse issue d'une expédition militaire. Il ne se charge pas d'intérêts particuliers mais ceux qui après avoir demandé une faveur à la montagne *Bantibo* ont obtenu ce qu'ils désiraient lui remettent leur offrande et lui confient le soin de remercier au leur nom le Génie qui les a secourus⁽¹⁾.

(1) Contrairement à l'opinion générale admise les *Bengsoba* qui représentent une tradition très ancienne ne jouent aucun rôle dans la circoncision. Cette pratique est due en effet à l'influence musulmane et ne remonte qu'à *Maba Kani* (1755-1787) la mère de ce dernier (*Maba*) qui était Peulhe le fit circoncire et depuis *Kani* tous les *Moko-Mabas* ont été dans ce cas. Le peuple a fini par suivre l'exemple de la famille régnante. Aujourd'hui encore cette opération est confiée à des Peulhes ou des Mandés Musulmans.

186
Les *Long-soba* sont en outre considérés comme détenteurs de précieuses procédés thérapeutiques. On les consulte dans les maladies. Ils prescrivent parfois en même temps que des remèdes certaines abstinences particulières. Ils recommandent aussi les mortifications et la confession *tsifusega*; le malade n'est assuré de guérir que lorsque sa conscience ne lui reproche rien.

Les *Long-soba* constituent une caste spéciale, ils sont nombreux et vivent groupés en *soukhalas* dont les plus connues sont celles de Pazani (près Ouagadougou) Bondoumé et Bondoulama (province de Gounga)

Il ~~reste~~ reste à parler des sorciers proprement dits. Les plus connus parmi ceux-ci se nomment *lôrika*; ils ont la spécialité de prédire l'avenir et d'indiquer les procédés par lesquels on peut atteindre un but difficile, satisfaire une ambition, éviter des ennuis prévus. Pour interroger le sort et obtenir les indications qu'attend le visiteur ils ont coutume de tracer devant lui des signes mystérieux dans le sable, de disposer des figures symétriques de petites pierres rouges ou des cauris soit encore des grains végétaux appelés *klou*. Après s'être livrés à des combinaisons variées auxquelles le client anxieux ne peut rien comprendre, ils lui annoncent gravement ce qu'il lui faut faire pour voir son souhait se réaliser: ce sera la plupart du temps un sacrifice de poulets de telle

en telle couleur, ou le dépôt d'un objet dans la brousse à un endroit déterminé; d'autre fois (surtout s'il s'agit de faire cesser la stérilité d'une femme) il conseillera d'acquiescer un animal domestique possédant telle particularité et auquel on devra mettre des bracelets et des amulettes. La consultation sera toujours grossièrement payée. Ce sont en somme des exploiters cyniques dont le procédé est presque identique à celui des *Keiriélala* si nombreuse en pays Maandé. Les *hákha* mossi possèdent cependant une attribution ignorée de ces derniers: on les appelle souvent auprès des nouveau-nés pour décider du nom de famille (*bandéré*), qui leur revient. Profitant du moment où ~~le nouveau-né~~ l'enfant pleure, le sorcier recite lentement la série des *bandéré* qu'il est susceptible de prendre; si l'enfant se tait à l'instant où l'un d'eux vient d'être prononcé, c'est celui-ci qui sera choisi.

Moss *gfiain* dit un mot des *sakéba* mangeuses d'âmes. Cette catégorie de sorcières est très répandue. On croit universellement à leur pouvoir et elles paraissent elles-mêmes en être convaincus. Ils leur arrivent souvent d'annoncer par anticipation la mort de leur victime; si celle-ci a connaissance de la chose, il devient impossible de lui faire prendre aucun remède. Tant elle est persuadée que son sort est irrévocable. Moss *gfiain* en récemment sous les yeux un cas d'autosuggestion de ce

genre: dès que le malade eut appris que la mangeuse d'âmes avait annoncé sa mort il ~~il~~ repoussa non seulement les remèdes qu'on lui offrait, mais encore toute nourriture. La mort s'est fatalement produite au bout de quelques jours.

On croit qu'avant d'être mangées, les âmes s'installent enfermées près des *sakéba* dans un vase en terre nommé *docto* ou une grandealebasse à couvercle (*palompoca*) qui ne servent qu'à cet usage, elles y demeurent pendant un temps plus ou moins long mais qui ne peut dépasser cent jours et correspond à la durée de la maladie. C'est enfin, parmi l'horreur d'un sabbat auquel toutes les sorcières des environs sont convoquées, qu'elle doit être mangée.

On considère aussi comme sorciers les *gnagnosé* qui seraient de même que les *Beng-saba* les descendants d'anciennes populations aujourd'hui presque éteintes et qui auraient dominé dans le pays avant l'arrivée de Maha Gubri. Ils se reconnaissent à leurs noms de famille *Sébio* (vent) et *sa-ouadro* (nuage). Ils peuvent dit-on commander aux phénomènes naturels et se venger du mal qu'ils reçoivent en déchaînant les éléments contre leurs ennemis, ou en attirant des calamités sur les localités qu'ils habitent. Ils provoquent à leur gré l'ouragan et la sécheresse.

149
On trouve surtout des *gnagnosé* dans l'est du *Mossi* où il constituent des villages entiers.

De même que les *gnagnosé* sont apparentés avec le vent et les images les *sába* sont apparentés avec le feu. Leurs ancêtres étaient aussi établis dans la région avant l'arrivée des *Mossi*; ils prétendent même que leur race est la plus ancienne qui existent et affirment avec orgueil que "nés immédiatement après la pluie ils ont mangés les premiers les récoltes de la terre".

Les *sába* (au sing. *sája*) travaillent habituellement le fer. Leur rôle en ce qui touche à la sorcellerie est exclusivement bénéfique. On doit éviter l'endroit où est tombé la foudre jusqu'à ce qu'ils soient intervenus; nul ne peut sous prétexte à la mort porter la main sur l'objet frappé animé ou inanimé, avant que le *sája* en ait fait le tour ou l'aspergeant au moyen d'un liquide dont lui seul a le secret et prononçant des formules sacramentelles. Sur ses indications on creuse un trou dans le sol afin d'y trouver l'extrémité de la foudre (*sabarte*) toujours dangereuse tant que son extraction n'a pas eu lieu. Le corps de la personne foudroyée reste en place et ne peut être enseveli jusqu'à ce que l'intervention du *sája* ait rendu son contact inoffensif.

Ainsi que nous l'avons vu les *sába* peuvent toujours s'ils sont prévenus à temps mettre obstacle à un suicide.

(voir p 163)

Ils doivent être incrimés pour conserver leur pouvoir.

Les *païésé* (au sing. *païéïka*) constituent aussi une catégorie de sorciers dont la vertu est héréditaire. Leur chef est spécialement attaché à la personne du *Morho*. *Moba* et a le grade de dignitaire de l'empire, sa fonction est aujourd'hui purement honorifique. Avant notre arrivée dans le pays il opérait en général tous les trois ans. Assis devant un vase de terre (*païé' lāïfā*) rempli d'eau dans lequel il jetait préalablement la poudre mystérieuse de la preuve (*païé' tiri*) les femmes des *mobas* venaient s'agenouiller autour de lui en plein soleil et dépourvues de toute parure. Appelées successivement près du *païé' lāïfā*, le sorcier considérait avec attention le liquide contenu dans ce vase et décrétait si elles avaient quelque infidélité à se reprocher. Dans ce cas la coupable était d'abord fustigée jusqu'à ce qu'elle ait fait l'aveu circonstancié de sa faute et révélé le nom de son complice; puis mise à mort en même temps que ce dernier.

En temps ordinaire lorsqu'on avait des preuves même évidentes de la culpabilité d'une femme, celles-ci devaient être confirmées par l'épreuve du *païé' tiri*.

La recherche et le châtement des *sakéba* mangaises d'âmes était également du ressort des *païésé*. Lorsque la mortalité infantile revêtait un caractère de fréquence insolite une épreuve générale était décidée par le *Morho*.

Maba, épreuve à laquelle toutes les vieilles femmes du village étaient venues de se soumettre. Là aussi la mort constituait la seule sanction.

Les gris-gris ou amulettes en usage au Mossi sont innombrables. Leur confection n'est pas particulièrement dévolue aux sorciers; tout le monde s'y connaît plus ou moins mais on consulte de préférence des vieillards expérimentés détenteurs de précieuses recettes qu'ils livrent volontiers à leurs parents et amis. Les cendres, le charbon pilé de plantes rares figurent presque toujours dans leur composition.

Les gris-gris servent à titre préventif ou curatif contre toute sorte de maux; ils sont utilisés dans le but de mener à bonne fin des entreprises dont l'issue est incertaine etc. ~~Mossis~~ indiqués ci-après les plus répandus.

Le *ouara-tiga* petit sachet en cuir contenant le charbon d'une plante particulière et qui pend à un bracelet porté à la cheville. Contre la morsure des serpents.

Le *safa-tiga* petit sachet renfermant un mélange de divers charbons pilés, suspendu à une bande de cuir portée autour des aisselles. Préserve les enfants contre les entreprises des sorcières.

Le *joussou-tiga* petit sac habituellement suspendu au mur de la case qui contient une pâte d'écorce de figuier pilée avec des bulles blanches et pétrie avec du miel.

On quitte de cette mixture avant de tenter une démarche dont l'issue est incertaine.

Le *purko-tim*. Même genre. Du fiel de bœuf et du vieux *g* mais filé entrent dans sa composition. Souvent contre les maux de ventre. On en trouve un sachet de réserve dans toutes les cases.

Le *youga-si-tim*, petit sachet de cuir suspendu aux cheveux. Préviend les coups à la tête. A le pouvoir de rendre fou celui qui se permettra de frapper son détenteur.

Le *boke-tim*, opération qui consiste à cuire ensemble certaines racines en prononçant le nom d'une personne (femme, fils d'origine) que l'on veut voir revenir au logis.

Le *yôrio-tim* opération analogue ayant pour but de faire cesser la stérilité d'une femme.

Le *kaose-yuga* bracelet de cuir qui confère la longévité à celui qui le porte.

Le *nini-tim*. Sorte de collier en corce de *sousautri*. Préserve des maladies d'yeux.

Le *hanga* bracelet métallique ayant trempé longtemps dans un liquide spécial. On le porte habituellement en *purquet* mais il est sensiblement plus large, de sorte que pour le faire adhérer il faut le pousser vers le coude. C'est dans cette position qu'il possède toute son efficacité. Si par exemple son détenteur passait en justice, il serait assuré ayant procédé ainsi, de s'en tirer avec un minimum de peine.

708

Le *réike-tiga* mixture compliquée contenue dans une cornue que l'on suspend ordinairement à l'intérieur de la case. On s'en frotte le corps lorsqu'on a à faire un effort exceptionnel. Le *réike-tiga* peut dit-on donner momentanément à un enfant la force d'un homme; il rend les chevaux plus rapides, active le retour de la santé chez les convalescents.

Le *zouvé*, queue d'animal (le plus souvent vache, chèvre, gazelle ou hyène, suspendue à une cordellette que l'on noue parfois pour obtenir un plus haut degré d'efficacité. Préserve contre les mauvaises rencontres, permet de parcourir sans danger une région peu sûre, etc. Lorsqu'il entreprend un voyage, le Mossi ne se met jamais en route sans son *zouvé*.

En ce qui concerne le Boussangré ~~niger~~ ^{signaler} la célèbre montagne située près du village de Garango. ^{Cette montagne} ayant à diverses reprises servi de refuge aux habitants contre les envahisseurs, devrait à cette circonstance le culte dont elle est l'objet. On obtient par elle tout ce qu'on désire. Il n'y a qu'à se rendre à l'endroit consacré pour les offrandes et à y égarer selon les règles établis, un poulet que l'on jette aussitôt à quelques pas: s'il retombe sur le dos la montagne agréé la prière et le vœu sera exaucé. Au cas où le poulet tombe différemment on doit recommencer

201

le sacrifier avec un second et ainsi de suite jusqu'à ce que l'animal immolé conserve en tombant l'attitude voulue. En temps d'épidémie, de sécheresse, etc, on fait à la montagne de Garango de grands sacrifices qui sont ordonnés par le prêtre de l'endroit.

La colline de Malanga, près de Lankodogo, jouit de la même réputation et est l'objet d'un culte analogue.

Au Gourounsi on croit comme au Mossi à l'existence d'un Dieu unique *Ye* dont le principal attribut est le tonnerre. Les rivières sont l'objet d'un culte spécial et reçoivent fréquemment des sacrifices en poulets et en bétail.

Pour ce qui est des Peulhs *nges* n'ayant rien de bien intéressant à relater. Ils se disent tous musulmans mais se montrent en fait de religion d'une ignorance crasse. Au sein d'agglomérations relativement considérables telles que Barkoundouba par exemple, je n'ai ~~retrouvé~~ ^{trouvé} un seul homme qui connaisse l'arabe; on ne pourrait trouver dans toute la localité un seul exemplaire du Koran. Dans certaines régions vers Lankodogo particulièrement, les Peulhs ont fini par adopter un grand nombre de superstitions Mossi; la plupart d'entre eux boivent le *dam* sans aucun scrupule.

Les Mandés *Marsés* paraissent aussi ignorants que les

Peu des choses de l'islam; ils vivent toutefois moins isolés, reçoivent avec égards les marchands étrangers et dans les nombreux voyages qu'ils entreprennent aux mêmes dans un but mercantile, finissent souvent par acquérir sur la religion du Prophète des notions assez précises. Certaines familles où la dignité d'imam est héréditaire connaissent et enseignent le Koran, de façon très superficielle il est vrai. Leur contact a même fini par déterminer la conversion de quelques Mossi parmi les chefs notamment; mais le gros de la population se montre nettement réfractaire à toute propagande islamique.

IV. Vie sociale

Famille — La famille est la base de l'organisation sociale. Le chef de famille (*giri-saba*) est responsable vis-à-vis du village de la conduite de tous ceux qui vivent sous son toit et en revanche il a chez lui tous les pouvoirs; en principe tous ceux qui vivent avec lui ne peuvent posséder autre chose que quelques effets ou objets mobiliers. C'est lui qui décide des jours où l'on doit travailler aux champs, qui garde les magasins et fait chaque matin la distribution des grains et des cauris nécessaires pour la journée.

Ce pouvoir du chef de famille, ainsi que l'héritage: case, champs, troupeaux, etc, se transmet au Mossi en ligne directe. A défaut d'enfants (kamba) garçons ou filles, ce sont les frères utérins (ma-bisi) qui héritent, à défaut de ces derniers les frères consanguins (ba-bisi).

Au Gourounsi au contraire l'héritage se transmet exclusivement de mâle en mâle en ligne collatérale. A l'aîné succède son cadet et tous les autres frères par rang d'âge. S'il n'y en a pas, la succession revient au plus âgé des enfants de la seconde génération quel qu'ait été le rang de son père parmi les mâles de sa propre génération.

A la mort du chef de famille, les femmes de ce dernier, appartiennent chez les Mossi au fils aîné qui en général les remet ~~une partie~~ à ses oncles. ~~Il se chargera en outre de pouvoir ses femmes frères.~~

Chez les Boussanga les femmes du défunt de même que ses enfants en bas âge sont la propriété exclusive de l'aîné de ses frères. S'il n'y a pas de frère, le fils aîné devient chef de famille mais dans aucun cas il n'a le droit de ~~disposer~~ des femmes de son frère comme cela se pratique chez les Mossi.

Les Paulhs héritent des biens de leurs parents comme les Mossi et les Boussanga; quant aux femmes du défunt elles se retirent en général chez leurs enfants ou prennent de nouveaux maris si cela leur plaît.

On remarque donc chez ces divers peuples en ce qui concerne la condition des femmes au point de vue de la succession, les différences ci-après: Les femmes Mossi ~~appartiennent~~ de droit ~~par~~ ~~aux~~ fils aîné du défunt qui dispose d'un certain nombre d'entre elles et particulièrement de sa mère au profit de ses oncles et frères cadets.

Les femmes Boussanga et Gouraouga deviennent les femmes du frère aîné du défunt. Il en est de même chez les Mandés-Marsés.

Les femmes Poulhes à la mort de leur mari, recouvrent leur entière liberté.

Chez les Mossi les termes qui servent à déterminer les degrés de parenté sont les suivants: Arrière grand-père yab yaba; grand-père yaba; père bā; fils biga; petit-fils yankanga; arrière petit-fils toub-a-kyenra⁽¹⁾; frère aîné kéna; frère cadet yassa; oncle ba-bila (petit-père); tante k'igaba. De même que les frères les cousins germains ou issus de germains jusqu'à cinq ou six générations se servent du mot kéna pour se désigner réciproquement.

(1) Toub-a-kyenra signifie "le bout de l'oreille", un nom
me aussi tit tils itkems-tougnem "garder l'oreille", les appella-
tions bizarres tirent leur origine de la superstition locale que voici: l'an-
nière petit-fils ne trouvait parler à l'oreille de son aïeul sans met-
tre celui-ci en danger de mort; s'il est bien élevé il doit même éviter de
regarder les oreilles de ce dernier.

Les peulhs se servent des expressions suivantes: arrière
grand-père *mam' mama*; grand-père *mama*; père *baba*;
fils *binghel* ou *bian*; petit fils *tana*; arrière petit fils *agata*;
frère aîné *maïouna*; frère cadet *migna*; oncle *Maoua*; tante
goggo.

L'adoption est pratiquée partout sauf au Gouramsi
et confère les mêmes droits que la filiation naturelle à la
condition qu'elle soit de notoriété publique et que celui qui
adopte n'ait pas d'enfants.

Le chef de famille a seul qualité pour décider du
mariage de sa fille, il n'est jamais tenu compte de
l'opinion de celle-ci qui d'ailleurs ne pourrait se ma-
nifester sans inconvenance⁽¹⁾. D'autre part, il arrive le
plus souvent que les femmes sont fiancées dès leur plus jeu-
ne âge; elles peuvent l'être avant leur naissance. A partir
de ce moment l'homme à qui elles ont été promises et
leur de venir se mettre tous les ours à la disposition
de son futur beau-frère pour le travail des champs, il doit

(1) Le sentiment de l'amour, en mossi "*mongolom*", est cependant
assez vif en certains cas, moins cependant chez les jeunes filles que
chez les femmes d'un certain âge (20 à 30 ans). Nous avons vu qu'il est
parfois une cause de suicide. La désertion du toit fraternel ou du domi-
cile conjugal pour satisfaire une passion contrariée est très fréquente.

Le baiser n'existe pas; au Moussangha les amants boivent au mê-
me temps à la mêmealebasse. Il n'est pas facile d'obtenir beaucoup de détails
sur ce sujet les indigènes étant en général très pudibonds. Les pratiques contre nature si
elles se rencontrent doivent revêtir un caractère d'exception. Certains malabes auraient dit ou
des rapprochements avec leurs sorbonés. Il n'y a pas de mot spécial pour exprimer la
pudeur; ce sentiment se confond avec la honte en général "*gindé*" "*gnânde*".

lui faire des cadeaux à certaines époques et il y montre d'autant plus d'empressement que l'engagement pris à son égard n'a rien d'irrévocable. Quelquefois il consent à vivre chez le père de sa fiancée en qualité de *dakoué* et y remplit en quelque sorte les fonctions de domestique.

À l'âge de sept ou huit ans la jeune fille commence à aller de temps à autre dans la famille de son fiancé particulièrement pour la cérémonie du *bassaga*. Lorsque son père juge qu'elle est nubile il prévient le mari d'avoir à venir chercher sa femme et fixe la dot qui sera payée. Il n'y a pas de contrat proprement dit mais le montant de la dot stipulée, n'est pas exigible d'avance; tant qu'il n'a pas été reçu par le père il est toutefois admis que la femme peut être reprise; si elle est laissée au mari, les filles qui naîtront du mariage appartiendront souvent au beau-père qui pourra en disposer à son gré. En général la dot varie entre 5.000 et 10.000 cauris elle peut être également payée en bétail jamais en chevaux; ce serait exposer l'union à être inféconde. La cérémonie est célébrée avec plus ou moins de pompe; elle donne toujours lieu à des orages de dam, des danses des réjouissances; seule, la nouvelle mariée est tenue de verser d'abondantes larmes et de montrer un vif regret de quitter le toit paternel.

Il est admis généralement que deux sœurs jumelles doivent appartenir au même mari; cela est de règle lorsqu'il

n'y a eu aucun intervalle dans l'accouchement. Très souvent les Boussanga donnent toutes leurs filles au même mari qui épouse ainsi à la fois deux ou trois sœurs. Cette coutume a été la règle autrefois; aujourd'hui encore une jeune femme Boussanga s'efforcera toujours d'attirer auprès d'elle sa jeune sœur sous le prétexte de l'aider dans les travaux domestiques, et fera ensuite de celle-ci la seconde femme de son mari.

Chez les Massi, de la province de Kouyèla, en particulier dans le canton de Djalgo, la jeune fiancée est enlevée par son mari au jour fixé par les parents. Elle se rend comme d'habitude soit au jour, soit dans la brousse pour faire des fagots de bois, lorsque tout à coup des cavaliers l'entraient la saisissent et la conduisent chez son mari. C'est le seul vestige que ~~je n'ai~~ ~~on~~ rencontré en pays Massi du mariage par capture.

La virginité au moment du mariage n'est pas contrôlée, mais le mari fait beaucoup de cas de la fidélité de sa femme. L'adultère puni de mort chez les femmes de Naha, n'entraîne qu'une amende dans les autres cas. Le divorce est souvent la sanction et le beau-père est tenu de rembourser la dot.

Chez les Boussangés les jeunes filles ont le plus souvent des amants avant leur mariage; elles désertent facilement le domicile conjugal si elles ne s'y plaisent pas, ~~et~~ ~~si~~ ~~elles~~ ~~ne~~ ~~s'y~~ ~~plaisent~~ ~~pas~~, ~~elles~~ ~~se~~ ~~réfugient~~ ~~dans~~ ~~un~~ ~~village~~ ~~ennemi~~ ~~avec~~

leur complice. La famille de celui-ci est alors mis en demeure de remplacer la femme qu'un de ses membres a enlevée ou tout au moins de rembourser la dot. Souvent le mari frustré se rendra avec des amis à un marché voisin et dès qu'il verra une jeune femme originaire du village ou la sienne à l'honneur un refuge, il s'en emparera par la violence. Le genre de rapt est extrêmement fréquent.

Au Gourounsi le mari trompé avait autrefois le droit de vie et de mort sur les conjugués surpris en flagrant délit; actuellement il se contente de divorcer. Le divorce est d'ailleurs très fréquent dans la région; outre que les femmes Gourounsi sont assez légères, elles ont souvent mauvais caractère et il arrive fréquemment qu'elles lassent leur mari. Parfois elles se plaignent de manques d'égards pour s'enfuir chez elles. Les parents renvoient alors la dot que le mari a payée. Comme au Mossi dans tous les cas de divorce les enfants reviennent au père.

Les femmes divorcées trouvent très facilement à se remarier; actuellement par suite des ravages des Diabernas les femmes sont environ quatre fois moins nombreuses que les hommes. C'est pour cette raison probablement qu'il n'y a pas au Gourounsi de prostituées professionnelles comme au Mossi et au Boussoungé. Il existe cependant dans ce pays une forme d'adultère dégal si l'on peut

s'exprimer ainsi, assez singulier.

Lorsqu'un homme est vieux, fatigué ou malade et qu'il a une femme moins âgée que lui dont il ne peut obtenir d'enfants, il arrive souvent qu'un jeune homme de son choix devienne l'amant officiel de sa femme. Le jeune homme en question doit travailler aux champs à la place du mari, qui le traite comme un domestique mais lui abandonne complètement ses droits conjugaux. Les enfants qui naissent de ces unions appartiennent toujours au mari et non au père.

Chose curieuse, malgré la situation inférieure qu'elles font à la femme, les mœurs Gouroumsi ne laissent pas au mari la liberté de tromper celle-ci. Pour le faire il est obligé de se cacher et d'agir à l'insu de sa femme qui peut pour ce motif exiger le divorce.

La constitution de la famille est trop ancienne chez tous les peuples que ~~je~~ étudierai pour qu'ils puissent nous montrer des traces très apparentes d'une organisation antérieure. Il n'y a nulle part des vestiges d'endogamie ou d'exogamie; seule l'union avec les laubés (settas) est rigoureusement interdite au Massi. Les saba, les grognasé se marient de préférence entre eux mais les exceptions ne sont pas rares.

Cela m'amène à traiter de l'ononastique qui présente ici quelques particularités vraiment originales.

On a cru jusqu'à ces dernières années qu'il n'existait pas au Mossi de nom de famille. C'est une erreur; en même temps qu'un *fonore* (père) chacun porte un *son-déré*. Le *son-déré* il est vrai ne se transmet jamais de père en fils mais sa détermination malgré l'arbitraire qu'elle pourrait présenter ne peut sortir pour chaque famille d'une série onomastique donnée. Dans certaines localités le *son-déré* est attribué au nouveau-né sans avoir recours au sorcier *baïka* mais ce dernier intervient en général. Il doit choisir de préférence le moment où l'enfant pleure pour prononcer l'un après l'autre les *son-déré* qu'il est susceptible de prendre. Celui qui est supposé l'avoir fait taire, lui restera. Dans cette énumération le sorcier commence toujours par le *son-déré* du grand-père et de la grand-mère qui sont choisis le plus souvent mais en supposant que l'enfant ait reçu le premier il ne le portera qu'après la mort de son grand-père, mort qu'il pourrait hâter s'il n'agissait ainsi. Il prend dans ce cas le *son-déré* provisoire de *Kabore*. A part *Kabore* qui est ainsi le substitut de tous les *son-déré* appartenants à des parents encore en vie, les plus répandus sont les suivants: *Béaéndé*, *Bontongo*, *Doamba*, *Dijpama*, *Digima*, *Ilboudo*, *Kyeolérkéheondo*, *Kafondo*, *Kabré*, *Nakna*, *Sakna*, *Sémporé*, *Tafasaba*, *Viémoré*, *Pasambédo*, *Siou-~~ou~~* *Sioungou* *Yidouéamba*, *Youngtrama*.

Chacun de ces *son-déré* doit correspondre à un *kotem*

(Kisse') mais très souvent des personnes ayant le même son-
déré' accusent des totems différents. (Je n'ai rencontré de
connaissance absolue que là ou un nom d'animal ou
de plante constituait lui-même le sondéré'. Ces totems
éponymes ne sont pas très nombreux. M'ers mais ~~quel~~
~~là~~ que les suivants: Doumbo (sauterelle) Kola (hyène) Kefando (cigogne)
Thansa (chame-souris) Seiko' (craie) Kambea (un arbuste épineux).

Les gngrosé dont m'ers ~~avons~~ parlé en traitant des sorciers
portent les sondéré de Sa-ouadio (nuage) et Sério' (vent). Ils
se disent apparentés avec ces phénomènes.

Les Afarsés portent des sondéré qui trahissent la plu-
part du temps leur origine Mandingue et sont trans-
missibles d'ailleurs de père en fils: Kon'da (Koné, Kouté)
Barkaja (Barkhira) Baraara (Barabé) Sakhra (saharouho)
Ghira (Gyie) Sanfo, Dabo, Sinou, Goure', etc.

Chez les Peulhs j'ai trouvé surtout des Diabla, Bā
Bari' et Sō.

J'ai rencontré ^{seulement} à Borom des diabolos. ^{a l'instar de} Nout de Moni. ~~Diabolos~~ Afins.

Les prénoms (gyare') sont simples ou composés. Chaque
prénom simple constitue le point de départ d'une foule
de combinaisons. M'ers citerais par exemple Oüéndé' (Dieu)
qui est très répandu et se retrouve dans: Oüéndemetté' (Dieu
l'a fait) Oüéndénari (Dieu l'a créé) Oüéndemanagare' (Dieu le
présente) Oüéndesida (Vérité de Dieu) Oüéndesom (bonté de Dieu)
Oüéndolle' (ami de Dieu) Baouéndéré' (qui mérite la bienveil-
lance de Dieu) Oüéndémurade' (Dieu ne se hâte pas)

215
Owendépausida (vérité de Dieu) Nabalomouénde' (je servirai Dieu) Kangabéaénde' (tout est en Dieu) etc. etc.
Ces prénoms se retrouvent avec une infinité de variantes.

Le prénom Euga est donné aux enfants obtenus par des prières adressées à un arbre qui confère la fécondité, celui de Benga aux enfants obtenus par l'intercession des Bengamba génies de la terre. Le dernier est assurément le plus répandu.

On donne souvent aux nouveau-nés le nom d'objets matériels afin de tromper sur leur identité les Kinkir^{ou} se génies malfaisants qui pourraient attenter à leur vie. C'est l'intention qui préside au choix d'appellation. On en trouve du genre de celles-ci: ~~Dakili~~ (fagot de bois) ~~Houta~~ (siège) ~~Bouaré~~ (grenier à mil) ~~Pika~~ (éventail) ~~Thoudou~~ (objet en cuivre) ~~Thoure~~ (queue).

Chaque Massi de bonne famille possède en outre un nom de guerre ~~gabjoure~~ qu'il choisit vers la vingtième année. Ce nom constitue toujours le premier mot de la devise qu'il s'attribue. Une fois qu'ils sont investis d'un commandement, les nabas ne peuvent plus être désignés que par leur ~~gabjoure~~ ou par leur titre officiel. Se servir de leur prénom qui prend dès lors le nom de ~~joir-pelle~~ (nom blanc, nom interdit) constituerait une offense grave, offense qui lorsqu'elle s'adressait à de hauts dignitaires pouvait autrefois entraîner la mort de celui qui s'en était rendu

26

compréhensible. Pour avoir des exemples de *gab-gouré* se reporter
aux notices concernant les *Morho-Nabas*.

Constitution sociale — *Mépas* ~~mes~~ ~~supérieurs~~
occupés plus haut de la hiérarchie qui constituait le gou-
vernement (*sacala*) du Mossi. Tout le territoire était partagé
entre trois cents dignitaires qui l'administraient en vertu d'une
délégation spéciale du *Morho-Naba*. Ils étaient tenus de lui
remettre tous les ans à époque fixe le montant d'un im-
pôt (~~fasa~~) qui variait selon l'importance des provinces
et consistait surtout en cauris et en chevaux.

La justice était parfaitement organisée et si elle laissait
souvent à désirer dans son application cela provenait de
la facilité avec laquelle certains chefs se laissaient
corrompre. Pour ceux-ci la concussion était de règle
et les riches n'auraient jamais grand chose à redouter
de leur part.

Le chef de case (*gri-soba*) tranchait les différends qui
pouvaient s'élever entre gens de la case; le chef de *soutcha*
la (*zaka-soba*) jugeait lorsque des individus appartenant à
des cases différentes étaient en jeu. Le chef de village (*ten-
ga-soba*) connaissait des affaires ou les parties habitaient
des *soutchals* différentes du même village. La décision du chef
de province (*Kombéré*) intervenait lorsque les intéressés étaient
domiciliés dans des villages différents dépendant

27
de sa juridiction. Enfin les affaires au se trouvaient impliqués des gens n'habitant pas la même province étaient du ressort du Morho-Naba.

Il existait une sorte de code traditionnel (*alâkdo*)

La peine de mort était prévue pour les cas suivants:

Crime de lèse-majesté (*na-haïke'*)

Meurtre volontaire (*Koum*).

adultère (*gadam*) avec la femme de son père ou d'un naba.

Vol (*ouaridum*) lorsqu'il était commis par un étranger.

Actes de sorcellerie (*tin*) ayant entraîné la mort ou entrepris dans ce but.

Dans le cas de lèse-majesté le Samandé-Naba exécutait le coupable d'un coup de casse-tête (*goboridum*) sur la nuque. Dans les autres cas on employait la strangulation (*samko*) à l'aide d'une bande de coton que deux acolytes tiraient de chaque côté.

Les nabas s'empoisonnaient par ordre avec de l'arsenic (*soumadre'*) ou se donnaient la mort par piqûre de flèche empoisonnée (*fu-ziram*).

En dehors de la mise à mort malheureusement trop fréquente, les pénalités en vigueur étaient les suivantes:

La barre de justice (*dabango*) à laquelle le condamné était fixé pour un délai maximum de trois ans, châtiment barbare qui entraînait presque toujours la mort.

218

Les fers aux pieds (hangga) qui pouvait comporter la même durée; le condamné conservait la faculté de se promener à l'intérieur de la soukhalala ou il était détenu; en réalité il se trouvait péniblement, mais le peu d'exercice qu'il pouvait prendre lui permettait de durer jusqu'à l'expiration de sa peine.

Enfin la fustigation (pabré) qui constituait la peine la plus légère et était souvent administrée préventivement pour elkeri l'aveu des criminels.

Les témoins appelés en justice, les accusés eux-mêmes parfois, lorsque les charges dont ils ont à répondre ne sont pas certaines, doivent jurer sur le tengasade génie protecteur du village.

Dans la région de Koutoudigo un homme se trouvant sous le coup d'une accusation grave pouvait pour se disculper recourir au témoignage du fer bougoum-kasselo. En général il se passait un fer rouge sur la langue ou le tenait dans les mains jusqu'à complet refroidissement. La fustige au moyen d'une lance^{ou} d'une flèche empoisonnée était également admise. L'accusé devait toujours succomber à l'épreuve s'il était coupable. Dans la même région, les sorciers étaient lapidés, brûlés sur un bûcher, ou encore coiffés d'un ustensile de terre chauffé à blanc.

Les atteintes visant la propriété (solum) étaient autrefois

très rares mais elles n'ont cessé de se multiplier et sont de nos jours assez communes.

La propriété individuelle existe seule au Massi. Elle tire ~~en général~~ son origine, en ce qui concerne la terre, de l'autorisation de cultiver demandée au chef. Cette autorisation étoit gratuite pour les gens de la communauté, mais les étrangers devaient toujours ^{faire} en la sollicitant un cadeau de faible importance, tribut par lequel ils se reconnaissent vassaux du chef sur le territoire duquel ils s'établissent. L'usage consacrait la propriété et la rendait définitive: chacun est implicitement reconnu propriétaire du sol qu'il a rendu fécond par son travail. Celui-ci est transmis aux héritiers de même que les biens meubles.

La récolte appartient au chef de famille qui est chargé de pourvoir à la subsistance de tous ceux qui habitent chez lui. Très souvent au Massi les femmes qui participent au travail commun des cultures en font elles-mêmes isolément; dans ce cas le produit obtenu leur appartient entièrement et n'est pas versé à la communauté.

Nous avons vu au paragraphe précédent les règles qui président à la transmission de la propriété. Le chef de village ou de province n'hérite à ce titre que des biens tombés en déshérence et le cas ne se présente que lorsqu'il s'agit d'étrangers décédés.

Le droit de propriété ne semble pas avoir évolué.

L'institution de l'esclavage n'a pénétré que fort tard au Mossi et y est demeuré le monopole d'une caste privilégiée. Les derniers Morho-Mabas faisaient habituellement au début de leur règne une expédition militaire dans la région de Garango destinée à leur procurer des captifs. Ils consacraient à leur service la majeure partie de ceux-ci qui habitaient, ainsi que des prisonniers de guerre de diverses provinces, des villages spéciaux appelés Bagaré; c'était une forme d'esclavage tellement bénigne qu'elle était ~~général~~ acceptée sans contrainte par ceux qui s'y trouvaient soumis.

Toute personne riche ou influente a toujours auprès d'elle des gens qui viennent librement lui offrir leurs services en échange de sa protection. Chaque naba ~~mit~~ ainsi, en dehors de ses administrés habituels, se groupe autour de lui une clientèle dont le chiffre varie suivant sa puissance et qui reçoit le nom de Samand'kamaba.

Le voisinage du Mossi a exercé une influence incontestable sur l'organisation sociale que le Baoussangé a réalisée, mais cette organisation est plus maincourante et surtout ne revêt pas le caractère de centralisation systématique qui distingue l'empire des Morho-Mabas. Les chefs ont de l'autorité mais leur influence est toute locale, ~~ils n'ont~~ ^{trouvent} pas de trace de hiérarchie. Des Baoussangés se présentent comme les Mossis devant leur naba mais sans

201
frapper la terre du coude et se recouvrir la tête de pous-
sière ainsi que le font ces derniers.

Les Moussanga n'avaient pas d'esclaves; ils en four-
nissaient aux pays voisins, spontanément parfois lorsque
la disette les obligeait à vendre leurs femmes ou enfants
pour se procurer de quoi vivre.

On trouve l'organisation politique est encore
moins avancée. Le rôle des chefs, qui sont toujours
très âgés se borne à conserver les traditions du village
en ce qu'elles ont d'essentiel et à présider aux cérémo-
nies des funérailles.

Il n'y a ni castes, ni aristocratie, ni hiérarchie
quelconque; on respecte surtout les riches et les violents.

L'esclavage existait avant notre arrivée mais il était
particulièrement doux. Maîtres et captifs travaillaient et
mangeaient ensemble; l'esclave en somme avait plutôt
changé de fortune que de situation sociale. On ne distinguait
pas entre les captifs de cases et ceux de prise ou d'acqui-
sition récente; tous étaient indistinctement bien traités
et ne cherchaient pas à s'enfuir.

L'impôt était inconnu, personne n'était capable d'en
assurer la perception et la répartition dans un but
quelconque.

La justice était rendue par une assemblée de vieillards
que présidait le chef de village. Les crimes entraînaient

habituellement la mort. On appliquait soit la pendaison soit une coutume singulière: le coupable était attaché à une grosse poutre qu'on laissait tomber avec lui. Ceux qui se rendaient coupables de délits graves pouvaient être mutilés (~~habituellement~~ on leur crevait les yeux ou coupait la main) ou être vendus comme esclaves. Dans un grand nombre de localités, chacun se faisait s'il le pouvait, justice soi-même pour cette raison qu'il n'existait aucun pouvoir capable, après ^{avoir} rendu une sentence, de la faire appliquer.

V. Vie intellectuelle

Les manifestations de la vie intellectuelle chez les Mossis sont assez médiocres et ne méritent pas de nous arrêter longtemps. ~~Mais~~ ~~afaire~~ d'ailleurs dans la 1^{re} partie de ce travail envisagé sous le rapport économique un grand nombre de questions qui ont leur place ici: arts divers, industrie, commerce, etc; soucieux d'éviter les redites inutiles ~~ici~~ ~~n'y reviendrais~~ donc s'il le faut que pour réparer des omissions et compléter par quelques détails techniques les aperçus déjà fournis.

~~Mais~~ ~~afaire~~ ainsi déjà traité précédemment et en détail de l'éclairage proprement dit. Les Mossis nous l'ont vu

ne cessent de s'appliquer de plus en plus à cette industrie qui constituait autrefois le monopole exclusif des Ouhés, mettant à profit l'exemple de ces derniers ils y réalisent de grands progrès. Néanmoins ils ont toujours été et demeurent agriculteurs.

Pour les Massi (et il en est de même de la plupart des peuples primitifs) les époques où il convient d'entreprendre les travaux des champs sont réglées par le retour périodique des étoiles. Au mois de Mai lorsque Cassiopée (en Massi *bandoula-koutouri*) se montre au N-E. avant le lever du soleil, le défrichage doit être terminé. C'est en effet le moment d'ensemencer avec le maximum de chances de succès les diverses céréales : maïs (*kamandé*) gros mil blanc (*baninga*) gros mil rouge (*kaserka*) petit mil (*kasuya*) haricots (*benya*) et arachides (*saunkam*). Pour le *kaserka* et le *baninga* les semailles doivent être terminées lorsque les Pléiades (nommées *Sausi*, les crins du cheval) se montrent à l'Est. Les autres graines peuvent encore être mises en terre avec la certitude d'obtenir un résultat ; pour déterminer cette période dérépité d'une façon précise les Massi usent d'un procédé curieux. A l'aube lorsque les étoiles sont sur le point d'être complètement éclipsées par la lumière du soleil levant il faut pouvoir regarder les Pléiades avec une

224

pierre sur la tête ; si cet astérisme est encore assez bas sur l'horizon pour que l'observateur l'aperçoive sans que la pierre retombe, il sera possible de semer encore avec fruit.

Le sésame (sini) ne doit être semé qu'après l'apparition des Pléiades.⁽¹⁾

~~Mais~~ ~~l'usage~~ donné en traitant de l'alimentation le détail des végétaux proprement comestibles ou entrant dans la préparation des sauces indigènes ; il est donc inutile d'y revenir.

Les travaux des champs depuis le défrichage et les écobuages jusqu'à la récolte occupent l'indigène pendant toute la période qui s'étend d'avril à octobre. Pour le maïs (kamando) que l'on sème le premier et qui vient très vite, de même que pour la tomate (kimbé) et la patate (goumbo) on peut obtenir dans les bas-fonds qui avoisinent les marigots jusqu'à deux récoltes par année.

(1) Les Mossi possèdent encore d'autres connaissances cosmographiques. Ils nomment la Voie lactée *Goumboadora* (limite de l'année) parce que versent-ils au moment ou finit l'année elle portage exactement le ciel. Ils considèrent les cinq étoiles $\alpha, \delta, \epsilon, \zeta, \eta$ de la γ comme une constellation qu'ils appellent "tatoba", les tireurs. Ils ne distinguent pas les étoiles des planètes et de celles-ci ne reconnaissent que Vénus sous laquelle ils vivent selon l'époque de l'année, deux étoiles différentes. *Thoro ou adra* l'étoile qui matin et sera *li-té*, *ou adra* l'étoile du repas du soir.

Les comètes *ou ad* *Goumbo* (étoiles à queue) les impressionnent beaucoup. Elles indiquent en général un changement de règne ou la mort d'un grand dignitaire, enfin les étoiles filantes *tatse-nasse* la mort des simples Mossi, car chaque homme, dit-on, a son étoile dans le ciel.

Une superstition locale veut aussi qu'à l'époque des semences les bœufs et les chevaux ne puissent regarder les Pléiades "sous" sans mourir.

Le fumier (nehdo) de bœuf et de chèvre est surtout utilisé dans la culture du maïs.

Les instruments employés sont assez nombreux mais ne présentant pas une grande variété de types. Le *soanga* sorte de binette sert à défricher; les trous destinés à recevoir la semence sont creusés soit à l'aide du *Kontouga* instrument du même genre mais de moindre dimension que le précédent et aussi du *oua tyerga* vieux *daba* encore propre à cet usage; lorsque les tiges parvenues à une certaine hauteur commencent à être gênées dans leur croissance par les mauvaises herbes qui les entourent, on les dégage à l'aide du *ouaka diala* des Mandingues. Enfin lorsque le grain a atteint sa maturité la tige est coupée au ras du sol avec le *soanga* et les épis détachés quelques jours après au moyen du *Tou-ra*, couteau à grande lame.

Ces-ci sont alors placés sur des treillis spéciaux (Zande) maintenus par de petites fourches à la hauteur de un mètre environ; ils y séchent pendant près d'un mois et l'on prend soin de les protéger par des sébes contre l'ardeur excessive du soleil.

Dans certaines localités les grains sont conservés en épis toute l'année. On les place alors dans ^{les} kjergero, immenses paniers en gros sébo, isolés du sol par des piquets et recouverts d'un chapeau de paille. On enfonce ce chapeau pour introduire ou retirer les épis. Lorsque

Le grain a été séparé au moyen du battage il est enfermé dans les basse^s greniers à mil proprement dits, également munis d'un chapeau de paille mais construits en terre et possédant une petite porte en bois à leur partie inférieure.

Au Mossi, hommes et femmes prennent leur part des travaux agricoles, il n'en est pas de même au Gouroussi où la culture est l'avantage des hommes seuls. Dans cette région, il arrive parfois que les habitants d'un quartier du village conviennent de travailler ensemble et l'on fait de cette façon tous les champs en commun.

Les Gouroussi ne possèdent qu'un seul instrument sorte de daba dont le fer triangulaire de disc à quinze centimètres de longueur et autant de largeur à la base. Ils se vantent pourtant d'être meilleurs agriculteurs que les Mossi et cette prétention n'est point à être pas dénuée de fondement. Leur ingéniosité se manifeste surtout dans le mode d'aménagement du sol selon les besoins de la plante. C'est ainsi qu'au fur et à mesure que se développent au pied des tiges de mil les racines adventives, ils buttent la terre pour les recouvrir et recommencent le travail chaque fois que la pluie a entrouverné une partie des terres ainsi ajoutées. Pour les patates ils font de véritables planches en terre rapportée et fumée de façon à ce que les tubercules aient pour se développer le sol meuble qui leur convient.

La chasse (*tansoi*) ne constitue pas une des ressources indispensables de l'alimentation.

Il y a cependant des chasseurs professionnels (*tan-osa*) qui possèdent pour la plupart une réelle habileté, mais ils ne sont pas très nombreux.

Les tous jeunes gens se réunissent souvent en bandes pour faire la chasse aux lièvres qu'ils tuent à coup de casse-tête (*dore*). De grandes battues (*gouita*) ont lieu après l'hivernage et sont organisées le plus souvent par les nobles. Tout le village y prend part. On allume dans la brousse des incendies circulaires ne laissant qu'une seule issue au gibier qui s'enfuit affolé et est traqué par les chasseurs à cheval. Ceux-ci emploient généralement la lance (*kande*) ou le javalot (*toubre*).

Les flèches (*pin*) et le fusil (*long-zago*) sont les armes des piétons. Les oiseaux, au Mossi seulement, se servent de pièges (*kounso*) en cuir de cheval.

Des trous (*loingo*) pratiqués dans le sol et recouverts de branchages sont employés pour la capture des fauves. Les chasseurs creusent enfin au bord des marigots des abris adroitement masqués qui leur permettent de surprendre le gibier au moment où il vient boire.

La pêche (*zin-gmaho*) est usitée sur les rives des trois Volta ainsi que des innombrables affluents qui sillonnent le pays en hivernage. Les engins les plus communs sont

228

le filet (*gambre*) et la masse (*gnara*) On établit aussi des barrages (*nyara*) dans le but d'isoler le poisson et de rendre sa capture plus aisée. Les indigènes ne fabriquent pas de harpons (*loro*) ; ceux qu'ils utilisent viennent de la côte par l'intermédiaire de marchands haoussas.

Le poisson (*zimfa*) en général de qualité médiocre est desséché pour servir d'aliment de réserve. Dans quelques localités on se livre aussi à la pêche des huîtres (*zemdé*) dont le contenu après dessiccation entre dans la confection de certaines sauces indigènes.

L'industrie céramique (*jovikado*) est assez prospère sur toute l'étendue du pays mais ne donne lieu qu'à des transactions purement locales.

Les femmes en ont le monopole. Elles utilisent en général une argile grisâtre (*ja⁽¹⁾ko*) qui, soigneusement triée et pétrie est cuite dans des fours en terre (*gounga*) et fournit d'excellentes poteries. Les ustensiles ainsi confectionnés se trouvent sur tous les marchés à un prix modique. Les types sont extrêmement nombreux ; nous ne citerons que les plus communs : le *siinga* grande cuve évasée ayant souvent

(1) La terre *ja⁽¹⁾ko* qui possède dit-on certaines vertus thérapeutiques est mangée par toutes les femmes Mossi pendant leur grossesse. Les enfants ont aussi une prédilection marquée pour ce genre d'aliment mais il leur est défavorable et leurs parents doivent les surveiller continuellement à cet égard. Les enfants qui mangent de *ja⁽¹⁾ko* se reconnaissent à une bouffissure anormale de la face.

plus d'un mètre de diamètre; le ~~bougoum~~ ~~doukko~~, haute jarre étranglée dans laquelle un enfant pourrait se tenir debout; le ~~sin-bila~~, même taille mais plus évasé; on s'en sert pour laver le linge. Le dernier ustensile ne doit pas aller au feu non plus que les ~~gnoué~~ ~~gnou-bila~~ canaris destinés à contenir le ~~dam~~ après sa préparation. Il existe aussi une variété infinie de petits pots ~~laiffa~~ réservés aux sauces et remués d'une sorte de verni ~~soborifo~~ qui leur ôte toute porosité.

Au Gourounsi les types sont moins nombreux; le durcissement des poteries est obtenu à l'air libre.

Nous voyons ~~marfues~~ étendus ailleurs sur le vêtement (~~fougou~~). Ce sont aussi les femmes qui à leurs moments de loisir filent le ~~uto~~. On trouve du fil (~~gisinga~~) en échevaux sur tous les marchés. Les tisserands (~~soïse~~ c.à.d. araignées) l'utilisent pour la fabrication des étoffes. Celles-ci sont débitées en bandes de dix centimètres de largeur environ, dont la couleur (~~Kantiga~~) varie 50 ans. Les vêtements sont confectionnés par les tailleurs (~~fou-sinta~~).

Le principal accessoire de cette industrie est la teinture d'indigo (~~ga-lesbo~~)¹¹. Elle est aussi préparée par les femmes et fait sous forme de boules l'objet d'une exportation lucrative.

¹¹ ga-lesbo

Un métier très répandu est encore celui de cordonnier (zappa) confection de tous objets de cuir principalement sommales *neodre* (celles de Kaya sont très renommées) grandes bottes souples *Kauréba* ou *mouque*), couvrant toute la jambe sur le devant, spéciales au Mossi fabriquées surtout à Kungila saoules à franges (*Kebro*) peaux de bouc (*ouorio*) qui contiennent les aliments et les vêtements de rechange que l'aut indigène emporte pour la route.

Les tanneurs (*nondé*) utilisent particulièrement pour leur industrie la graine de ricin (*ga-monga*).

Sur le rapport de la métallurgie on travaille surtout le fer et le cuivre. Le premier se rencontre un peu partout dans le pays à l'état natif le second est importé de Gold-Coast.

Le fer est extrait du minerai par fusion obtenu au moyen de hauts-fourneaux qui atteignent souvent quatre mètres de hauteur (^{Bougoumsi} ~~Gottoumsi~~) ou bien dans des sortes de cylindres (*borka*) haut de un mètre environ. Pour ces derniers qui sont particuliers au Mossi la fonte est activée à l'aide de soufflets (*zougda*) en peau de chèvre.

Mais ~~gians~~ décrit sommairement en traitant des arts plastiques les divers objets de cuivre en usage au Mossi (voir p. 158). Le fer sert surtout à confectionner

les instruments agricoles dont il est question plus haut. Il est aussi employé à la confection des armes.

Les principales armes (⁽¹⁾gabbedo) Massi, sont les suivantes: la lance (kamde) qui se présente sous la forme d'innombrables variétés; le javelot court (toubre); le grand sabre à lame droite (song-bougoudza) spécialité de la région de Tinkanga; le poignard (kouamoa) souvent empoisonné; les divers couteaux (so'wia); les haches, affectant deux types principaux, le boussango dont le fer adhère par le milieu; le plémfako qui possède une lame en forme de croissant fixée au sommet du manche par ses deux extrémités.

Je citerais encore parmi les armes, les flèches (jumi) toujours empoisonnées à l'aide du strophomitus (yabika) que l'on cultivait beaucoup autrefois à l'entour des villages. Elles comportent comme accessoires l'arc (tampo) et le carquois (loto). ~~Mais~~ ~~ajout~~ en l'occasion de parler du casse-tête, arme favorite des Massi. J'ai recueilli trois types: le doré tout en bois, le yandé

(1) Il est admis chez les peuples primitifs qui possèdent souvent un vocabulaire très riche pour désigner les objets concrets et chez lesquels on trouve par exemple un mot pour désigner chaque variété d'arme, n'ont aucune expression qui signifie "arme" en général. Comme on pourra le constater par les nombreuses citations lexiques que j'ai faites spécialement dans ce chapitre les Massi utilisent un très grand nombre de termes abstraits ce qui atteste chez eux d'une évolution intellectuelle relativement avancée. Ils disent tigo (arbre en général) ~~long~~ ^{zibi} ~~gabbedo~~ (liane) jango (herbe) dounga (animal) ~~lor~~ ^{oualla} (reptile) bouh. figolla (volatile) ~~zimo~~ ^{zimo} (poisson) kouigou (métal) ~~teor~~ ^{teor} (ustensile ~~dans le fer~~ ^{homme}) générique avec les armes, ~~jogotéor~~ ustensile de cuisine; gabtédoo arme, etc. Ils disent aussi kaboro (vendeur) mot qui signifiait uniquement "voilà" à l'origine, mais s'est éloigné de son sens spécifique au point d'être applicable aux objets en bois, en métal, etc.

28

manche en bois muni d'une extrémité en fer; enfin le *gou-
louko* du même genre mais beaucoup plus lourd, sorte d'assom-
moir, attribut distinctif du Samandé. Maba, exécuteur des hau-
tes. œuvres⁽¹⁾. On se sert également de la fronde (*loabira*).

Les armes défensives sont uniquement représentées par
le bouclier (*gango*) en cuir ^{de bœuf} ~~de bœuf~~ que l'on rencontre surtout
dans les provinces de ~~Bonssouma et de Beloussa~~ ^{de Bonssouma et de Beloussa} ⁽²⁾.

L'habitation familiale type (*giri*) est toujours constituée
au Mossi par un groupe de cases disposées en cercle et com-
prises dans la même enceinte (*lalgoubouga*).

Ces cases (*doro*) dont la première à gauche près de l'en-
trée est toujours réservée à la femme de premier rang et
prend le nom de celle-ci (*jugotjeina*), sont attribuées aux
épouses par ordre d'admission dans la famille. Elles rejoignent
vers la gauche un groupe de constructions qui complète le
cercle et qu'on trouve par conséquent à droite en entrant :

(1) Le *doro* sorte de bâton long d'environ 60 centimètres et terminée par une
se recourbée n'est pas une arme ordinaire. Il possède un caractère symbolique et constitue
la prérogative du sexe fort, l'emblème de la virilité. A la naissance d'un garçon son père va
couper dans la brousse un petit *doro* qu'on place à côté du nouveau-né. On trouve aussi sur les
marches ces sortes de bâtonnets qui représentent la même valeur d'un auri. Dès que
l'enfant sera en état de marcher et de faire usage de ses mains il remplacera ce *doro*
par un autre qu'il aura pu couper lui-même. C'est là un attribut strictement person-
nel. Tout Mossi a son *doro*. Les chefs font toujours porter le leur devant eux par un
sophone qui en a la charge exclusive.

(2) On utilise aussi un procédé particulier ayant pour but de rendre la technique
de guerre *fa-njounouga* ~~fa-njounouga~~ impénétrable aux flèches empoisonnées; ce procédé con-
siste à faire macérer les feuilles de l'arbre *liga* dans une dissolution d'*ipobassa* (*guérilla*)
et à imbibé fortement de ce liquide l'étoffe du vêtement. Celui-ci est ensuite mis à sécher
sans que le liquide en excès ait été préalablement exprimé.

le ~~no-doro~~ poulaillet et l'étable *barie*. L'ensemble que j'ai
viens de décrire circonscrit la cour intérieure *zaka* au milieu
de laquelle se détache un groupe de trois cases reliées entre
elles par un petit mur: case du chef de famille (*ni-soba*),
case de la femme préférée (*rounde*)⁽¹⁾ et enfin le *Kouloun-doro*
ainsi nommé parcequ'il est muni d'une porte en bois, qui sert
à enfermer ce que le chef de famille a de plus précieux.

C'est le *zango* case à deux portes, analogue au *bouloun*
des Mandingues qui donne accès à la *zaka*; chez les femmes
gens il est remplacé par une simple brèche dans le mur
(*vonré*).

Les résidences des chefs possèdent deux portes: la grande,
donnant sur la place (*gamande*) où se tiennent les au-
diences et appelée pour cette raison (*samandnoré*), et la petite,
à l'extrémité opposée de la *zaka* nommée (*pagabnoré*) parce
qu'elle conduit aux appartements des femmes ou *dor-no-
berika* (entrée perfide) car elle est très surveillée et trahit ceux
qui cherchent à s'y introduire. Chez les Malas également la
case aux richesses (*Kouloun-doro*) est habituellement construite
à arçonnasse et ornée sur le devant de peintes caractéristiques

(1) Les femmes du chef de famille viennent à tour de rôle passer la nuit sur
une natte dans la case de ce dernier; c'est la première femme qui veille à la régularité
et signale au mari les épouses qui pour cause de désobéissance ou tout autre motif méri-
tent que l'ordre établi ne soit pas observé en ce qui les concerne; c'est là une grande
mortification pour celles-ci. Les décisions de la première femme sont toujours acceptées
par le chef de famille qui peut cependant voir lorsqu'il lui plaît et grâce à la disposition des
cases ~~centrales~~ *centrales*, la femme préférée (~~rounde~~).

(~~ouabimabos~~) surmontées parfois d'œufs d'autruches (~~ne-gelle~~). Les malles couchent d'ordinaire dans le *toroko* case haute en paille possédant à l'intérieur un terre-plain haut de quarante centimètres et large de un mètre cinquante qui lui sert de lit.

Hors de la grande enceinte (*lalgoubouga*) se trouvent d'habitude un certain nombre de cases isolées les *soifkads*, destinées aux domestiques et aux *dakorres*.

Le *neré* terre-plain garni de pierres plates servant à écraser le mil, que ~~je~~ ~~vois~~ ~~de~~ ~~vois~~ décrit ailleurs, se trouve chez les *Yossés* à l'intérieur de la *zaka*, mais toujours au dehors chez les *Massi*.

Dans certaines régions notamment au N. et à l'O. de Ouagadougou se rencontre un type particulier de cases qui a reçu le nom de *dollilga*. Dans un but de défense et de protection contre les *toroades*, comme aussi pour atténuer la lumière venant du dehors l'entrée qui n'a pas plus de soixante-quinze centimètres de hauteur est encore barrée à l'intérieur par un petit mur en terre, de sorte que pour pénétrer dans ces cases il faut se *baïsser* complètement.

Les cases sont en général surmontées d'un toit en paille (*sougouri*) du type ordinaire.

Quoique primitifs, les éléments du mobilier sont relativement assez nombreux.

Dans une case d'homme on trouve toujours des matras

123
(débri) ou de simples sékos (pice) servant au couchage. Le lit en vene ~~garia~~ est particulier aux Nobas. Des débri coussins en étoffes ou en cuir garnis de bourse de fromage. On voit souvent fixés au mur des porte-manteaux en cornes de sibika (grande antilope) ou de ~~oualpeloko~~ (Koba), de simples piquets de bois peuvent remplir cet office. On y accroche des instruments de culture et des armes variées; La peau de bœuf (~~gabôéra~~) et la gourde (~~linga~~) accessoires de voyage. Un panier spécial ~~piloro~~ suspendu au plafond contient des vêtements de rechange et de menus objets.

On voit aussi dans les cases d'hommes et particulièrement de jeunes gens des instruments de musique secondaires que dédaignent un peu les professionnels: le ~~kounde~~ petit violon à trois crins de cheval⁽¹⁾, le ~~baké~~ à un seul crin. Enfin le ~~ambila~~, petite calabasse servant de coupe à dam, posé sur un canari rempli de ce liquide, et le ~~doré~~ konyans placé en évidence.

Le mobilier des cases de femmes comporte essentiellement les trois pierres (~~darana~~) qui constituent le foyer

(1) Le ~~kounde~~ est l'instrument de prédilection des jeunes élégants; il produit beaucoup d'effet sur les femmes et enivre à tel point celle qui en jouent qu'ils s'interrompent souvent pour éclater en sanglots ou briser leur instrument. On a vu des sonneurs de ~~kounde~~ au paroxysme de l'exaltation s'enfoncer un couteau dans le cœur sous les yeux des assistants, des nobas interdisaient autrefois sous peine de mort l'usage de cet instrument, aujourd'hui encore, bien qu'ils ne disposent plus de la même sanction on ne peut en jouer en leur présence ou à proximité de leur demeure.

situé à droite de l'entrée. Le *nabiga* caillon arrondi qui sert à mouder le grain sur le *néé*; le *lôka* sorte d'ustensile à l'intérieur duquel on fait égoutter l'eau qui après avoir traversé une couche de cendres est utilisée dans l'alimentation en guise de sel. Des poteries variées ~~et~~ *afia* ~~donne~~ *le détail* ailleurs. Tout un jeu de calabasses de cuisine qui comporte comme types essentiels le *auam-kasanga* pouvant avoir un mètre de diamètre; le *auam-gonga* grande calabasse à manche; le *soutouga* petite du même genre en forme de cuiller; enfin le *oum-ouam-de* qui mérite une mention spéciale. Cette calabasse dont la capacité est définie, contient environ trois kilos de mil et chaque famille en possède un exemplaire. Elle a exactement une contenance double de celle du *moudri*, calabasse étalon que détient dans chaque marché le *Raga-Naba*. Dans les villages du Massi possèdent un *moudri* absolument semblable qui mesure la valeur de 100 auris de mil en temps ordinaire. En cas de disette les variations de prix sont proclamées par le *Raga-Naba*.

On voit encore dans les cases de femmes des *juaniers* (*prézo*) une des spécialités les plus originales de l'industrie Massi, des *passoires* en paille (*gôridia*), divers accessoires relatif au filage du coton (*lônga*) et enfin des *loulais* (*saika*). Nous parlerons aussi du seul instrument de musique qui leur appartient en propre si tout est que l'on puisse donner ce nom à une sorte de

279
gourde remplie de cailloux, la *silsakka*, qu'elle fait sauter
d'une main à l'autre pour se divertir.

On trouve également dans les cases Mossi, des sièges
ronds (*gouéllé*) creusés dans une pièce de bois tendre sur
lesquels les femmes s'assoient pour remuer le *sarbo*.
À défaut de *gouéllé* elle utilisent le *doutouta* tronc d'arbre
plein. Les hommes s'asseyent sur des selles (*piri*) ou bien
si ce sont des malbas sur une sorte de *gouéllé* de
forme oblongue assez élégant, plus souvent encore sur le
magapouaré coussin rond en cuir brodé ou sur une peau
de mouton (*gando*).

Les cases Gourounsi diffèrent complètement des cases
Mossi. Elles sont de forme carrée et possèdent une toiture
à arête que supportent des fourches situées dans l'in-
térieur de la case; sur ces fourches on place deux lits
en bois en sens alterné et l'on recouvre le tout d'une
épaisse couche de terre damée avec soin. Les cases sont
parfaitement étanches et l'on y est tout à fait à l'abri
de la pluie du vent et du soleil. Elles possèdent l'inconve-
nient d'être extrêmement chaudes car l'air ne peut cir-
culer que par les portes, basses et étroites ~~ou généralement~~.
Les Gourounsi vivent beaucoup sur leurs terrasses, sou-
vent ils construisent par dessus d'autres cases qui consti-
tuent un premier étage. Le rez-de-chaussée est alors réservé aux
femmes. Les cases sont habituellement groupées par cinq

238

au six, hautes orientées vers un espace libre formant ainsi cour intérieure. Cette cour est entourée par un petit mur percé d'une porte que l'on ferme chaque soir avec de gros madriers.

Les villages Gourousis présentent en général pour les diverses ~~sous~~ ~~palas~~, sinon pour l'ensemble, une formation compacte; au Mossi au contraire, et principalement dans la région du N. et de l'O. chaque groupe de cases peut être isolé au milieu des terres cultivées dont il tire sa subsistance, de sorte que les villages s'étendent sur des superficies considérables.

Index alphabétique

A bbat (Lieut ^t)	14-18	B abou-naba	122 ctss
Abderhaman ben Abdallah	3 ctss	Baorho (naba)	91
Abstraction	226 note	Barha (sacien)	191
Adoption	203	Barth	8
Adultère	206	Bassaga (cérémonie du)	112 ctss
Ahmed Baba	3 ctss	Bend' naba	128
Apiculture	219	Bikail	45 ctss
Apologie	189 ctss	Bijoux	159
Alby (adm ²)	10	Binger	8 ctss
Alimentation	134 ctss	Boissons indigènes	134
Arme	148 ctss	Bokary Koulou	12 ctss
Amitié	161	Bornou	63 ctss
Amman (Cap ^{me})	18	Bracelets	159
Amour	162		
Amulettes	196 ctss	C aractère	160
Anes	48	Cases	224
Animaux fétiches	181 note	Castration	145
Apiculture	51	Caverne de Plingitkou	183
Arabes (chroniques)	3-59 ctss	Céramique	223
Armes	226	Chants	154
Arts plastiques	158	Chasse	222
Askia Daoud	5	Chevaux	49 ctss

Circuncision	145	Enfants	141 et ss
Clochettes	159	Esthétique	141 et ss
Code	212	Ennuies	145
Coiffure	148	Etoiles	218
Commerce	38 et ss		
Confession	185	F amille	200 et ss
Condomiers	225	Faune	34 et ss
Cosmographie	218	Femmes	203 et ss - 227 et ss
Courtisanes	164	Fergusson	11.
Crave	18	Filature	224
Croizat	10	Flore	33
		Faunages	51
D agomba	66	Funéraires	143 et ss
Dakouris	142		
Dances	151	G andé-naba	130
Dajoué-naba	126	Ganga-naba	129
Darwema	49	Genies	184
Déformations ethniques	141 et ss	Géologie	32 et ss
Desterave (comm ^t)	11 et ss	Gnognossé (sorciers)	193
Divinité	184 et ss	Gounga-naba	120
Doulougou (naba)	88	Gris-gris	196 et ss
Dubreuil (cap ^{ne})	23	Gripart (lieut ^t)	21
E changes	53	H abitation	227 et ss
Education	169	Héritage	201
Election du Maïho-naba	105 et ss	Hospitalité	168

Houbié' (naba)	84	Larkhallé'-naba	120
Hypographie	24	Lou-naba	129
Jampango	41	Mampoursi	66
Jandé' (naba)	80	Marchés	39ctns
Jingôt	211	Mariages	204ctns
Industries	223ctns	Mattöba (naba)	85
Lghenemas (naba)	48	Métallurgie	225
Islamisme	199	Mobilier	230
		Mohammed-askia	5
Jeu de hasard	165	Montagnes sacrées	189ctns-198
Justice	211ctns	Moralité	160ctns-185ctns
		Morho-naba	104ctns
Kadiogo-naba	130	Mossaks	62
Kambo-naba	127	Mossi: bé'	64
Kamsoho-naba	122	Mossi: ké'	68
Karfo (naba)	91	Mulets	48
Kiba (naba)	82	Musique	149ctns
Kimba (naba)	82	Musulmans	199
Kom I ^{re} (naba)	87ctns	Mutilations ethniques	143ctns
Kom II (naba)	102	Mwendé-naba	130
Kouda (naba)	48		
Kouga-naba	130	Nakierha (naba)	81
Koumde: Sembre' (naba)	48	Nakonsé's	132
Kouritas	114	Namerho (naba)	81
Koutou (naba)	92	Nanansé's	131

Masbire' (naba)	76	Bouesé (sorciers)	195
Mastiennde' (naba)	76	Brenons	209
Mekurisme	189	Bêtres	190
Meundo. naba	129	Evocation (tableau des)	54.55
Mgouobika (naba)	82	Evénement	214 et ss
Noms de famille	207	R eligion	184 et ss
Noms de guerre	210		
Northcott (colonel)	14.56 notes	Riale' (l'ancêtre)	71 et ss
O mniscience	207 et ss	Rites funéraires	173 et ss
		Rueff (Cap ^{me})	23
Omnigraphie	25	S alut	194
Oubri (naba)	73 et ss		
Oubrogo	71	Salutations	167
P arenté	202	Samandé. naba	125
		Samory	13
Parure	144 et ss	Sarom (naba)	93 et ss
Pâtisseries indigènes	135	Sarka (naba)	88
Peaux	52	Sawadorho (naba)	90
Pêche	221	Scal (Cap ^{me})	16-18
Peines	212 et ss	Sensibilité	138 et ss
Peltier (Cap ^{me})	21	Sighiri (naba)	100 et ss
Poésies	154 et ss	Sokoto	64
Politesse	166	Sorba (naba)	75
Ponty (Gouverneur)	23	Sorciers	184-194 et ss
Poteries	223	Successions	201 et ss
Poué. naba	125	Suicide	163

T am-tam

Carneurs

Cansoba-naba

Carikk es Soudân

Cotonnages

Cense' (fête du)

Cibo (fétiche)

Combouctou (prise de)

Coténisme

Z

Zement

Vie future

Voltas (rivières)

151

W aghadougou-naba

225

Warga (naba)

118

Watherston (colonel)

4-59000

Widi-naba

143000

Wobogo (naba)

111

77

Y atenga (création de l'empire du)

77

4

Z akna (naba)

83

209

Yakka-naba

127

146000

Yetton-Boussauma (naba)

80

Yombre' (naba)

86

Yunghrama

71

Yusöba-Kasanga

126